1884

5e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 55



Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE, SC.   P. AVRIL, DEL.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1884

5e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 55



Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN | Octave UZANNE
Imprimeur-Éditeur | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

CINQUIEME ANNÉE — N° 55

LE LIVRE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province. . . .	42 »
Etranger. . . .	46 »

Pour toute communication relative à la Rédaction s'adresser à

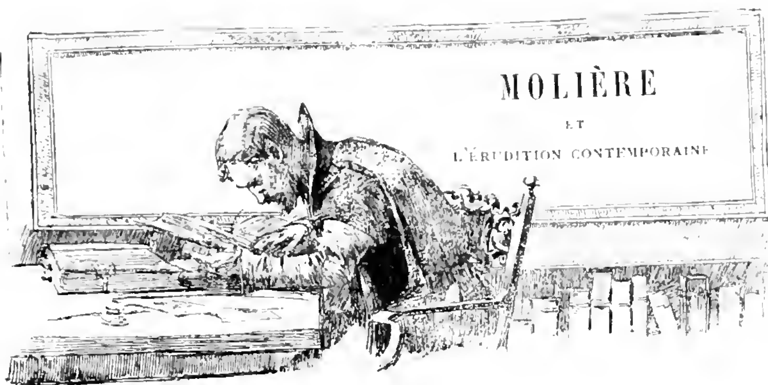
M. OCTAVE UZANNE
RÉDACTEUR EN CHEF

Pour ce qui concerne l'Administration et les abonnements à

M. A. QUANTIN
ÉDITEUR-GÉRANT

7, rue Saint-Benoit, 7
— PARIS —

SOMMAIRE
de la Livraison du 10 Juillet



BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE
MOLIÉRESQUES

I



Le mot *moliéresque*, dont la physionomie paraît si bizarre, est de création relativement récente. Il a pour auteur, si je ne m'abuse, M. Paul Lacroix, autrement dit le bibliophile Jacob. Avant de composer la *Bibliographie moliéresque* en 1875 et l'*Iconographie moliéresque* en 1876, il avait déjà publié la *Collection* du même nom. Mais, en dénonçant le coupable, je suis loin de lui refuser les circonstances atténuantes. Shakespeare et Byron chez les Anglais; Dante chez les Italiens; chez nous, Corneille, Racine, Fénelon au XVIIe siècle, Voltaire au XVIIIe, Lamartine à l'époque contemporaine, ont donné naissance à des adjectifs. — Comment se fait-il qu'il n'en eût pas été de même, pendant longtemps, pour Molière, qui ne le cède en génie comme en influence à personne, et qui est devenu, en quelque sorte, le centre d'un monde littéraire? Nulle autre raison sans doute, sinon que le mot se prêtait moins à des combinaisons pareilles. Il est permis de la trouver insuffisante. Va donc pour *moliéresque*, puisque M. Paul Lacroix a préféré cet adjectif un peu matamore à *moliériste*, ou même à *moliérienne!*

Il n'est que le premier pas qui coûte, dit la sagesse des nations, et depuis que la voie est ouverte, on s'est dédommagé en créant force adjectifs nouveaux du même genre, tels que *moliérisant*, *moliérophile*, *moliéromane*, si bien que sur ce point l'auteur du *Misanthrope* n'a plus rien à envier à personne.

Molière n'a pas seulement autant d'admirateurs et d'amis que de lecteurs, — et il a autant de lecteurs à peu près qu'il y a de gens qui savent lire; il a ses sectaires, ses fanatiques, ses dévots. S'il n'existe pas encore un musée *molié-*

resque permanent, on en a du moins, à plusieurs reprises, ouvert de provisoires. Il a son église, peuplée de fidèles, où prêchent et officient des critiques voués à son culte, où de fervents érudits se livrent sur son texte à de véritables travaux d'exégèse, où des sacristains empressés sonnent les cloches, entretiennent les lampes et font vénérer la châsse. En 1873, on a célébré le Jubilé de Molière, avec conférences, prédications, retraite de huit jours et exposition des reliques : il n'y manquait que l'indulgence plénière pour ceux qui avaient suivi pieusement tous les exercices.

Le 1er mars 1879, M. Georges Monval, ancien artiste de l'Odéon, archiviste de la Comédie française, a fondé *le Moliériste*, revue mensuelle, avec la collaboration des critiques et des érudits qui se sont fait un nom dans la matière. C'est le centre où tous ceux qui s'occupent de Molière sont sûrs de se rencontrer, de trouver une tribune toujours prête pour faire part au public d'une heureuse découverte, ou même simplement d'une vue nouvelle, d'une hypothèse ingénieuse. On y groupe ses efforts, on y met le résultat de ses études en commun, on s'y prête un mutuel appui pour le grand but : arriver à mieux connaître, à mieux comprendre, à mieux aimer Molière.

Le nom de *moliériste* est désormais reçu et consacré pour désigner l'écrivain, l'érudit, l'amateur même qui fait de la vie et des œuvres de Molière une étude spéciale, tandis que le mot *moliéresque* est resté plus particulièrement attaché aux études elles-mêmes. *Le Moliériste* a une bibliographie *moliéresque*. *Moliériste* est un substantif et *moliéresque* un adjectif. Les verbes commencent à se montrer : on *moliérise* ensemble à perte de vue. Les adverbes ont risqué une apparition timide et discrète. C'est ainsi que se fondent les nouvelles langues. Notons d'ailleurs que la création et l'emploi du substantif *moliériste* ne sont pas aussi récents qu'on serait tenté de le croire : M. Monval l'a trouvé dans le prologue d'une comédie donnée par Dufresny en 1692 : *le Négligent*. — « Vous êtes un peu moliériste, dit le poète à Oronte. — Je tiens, répond celui-ci, qu'on ne peut réussir sur le théâtre qu'en suivant Molière pas à pas. » Peut-être, en cherchant bien, parviendrait-on à en trouver quelque autre exemple encore, mais toujours à l'état isolé. La vulgarisation du mot, son entrée définitive dans le langage courant ne datent que de la troisième république.

Cailhava, dit-on, portait une dent de Molière enchâssée, comme un talisman, dans le chaton d'une bague, pour faire croire qu'il était son héritier; mais c'était une dent de Molière contre lui, affirmaient les plaisants. A défaut d'une dent, il eût enchâssé une rognure d'ongle, n'eût-elle été que de sa servante Laforêt, et bien d'autres aujourd'hui feraient de même, s'ils n'aimaient mieux l'exposer sous verre, en allumant un cierge devant. Qu'il prenne jamais fantaisie aux descendants du barbier Gély, de Pézenas, de mettre en vente quelque cheveu recueilli par leur aïeul sur le crâne du jeune Poquelin au temps de ses pérégrinations à travers le Midi, et leur fortune est faite. Une signature de Molière se paye couramment 1,200 francs; encore n'est-il pas absolument nécessaire qu'elle soit bien authentique. Une lettre de lui, si jamais on en trouvait une, monterait à vingt-cinq mille francs, — peut-être à cent mille.

Quant aux éditions originales de ses œuvres, le 24 avril 1875, à la vente Benzon, *M. de Pourceaugnac* a été adjugé pour 500 écus, et tout le reste à l'avenant. Ouvrez le catalogue publié pour la même année par le libraire du

passage des Panoramas, M. Auguste Fontaine, — paradis et enfer des bibliophiles, dont il excite tous les désirs, dont il allume toutes les convoitises, qu'il harcèle de tentations auxquelles ils ont la douleur de ne pouvoir succomber, à moins d'être millionnaires. Voici un aperçu des prix : l'*École des Femmes* et la *Critique*, 1,500 francs chacune; *les Précieuses ridicules*, 1,650; *le Dépit amoureux*, 1,800; le *Tartufe*, la *Psyché*, *les Femmes savantes*, *le Mariage forcé*, chacune 2,500 francs. Dans le catalogue de 1877, la petite pièce du *Sicilien*, en exemplaire non rogné et même non coupé, particularité d'un prix inestimable, qui a dû faire battre bien des cœurs de bibliophiles lorsqu'ils l'ont lue en majuscules dans la note du commentateur, atteint elle-même le prix de 2,500 francs, et *les Femmes savantes* montent à 3,000. La *Critique* s'élève cette fois à 2,000, comme *les Fourberies de Scapin*. Il est vrai que Capé, Duru ou le maître relieur Trautz-Bauzonnet ont fait à toutes ces pièces un bel habit de maroquin rouge.

Au lieu de procéder en détail, préférez-vous opérer en bloc : on vous offre pour 28,550 francs un lot de vingt-deux numéros, mélange d'éditions originales et d'autres qui sont rares ou précieuses par quelque endroit, mais qui ne comprennent même pas l'œuvre dramatique de Molière dans son entier. Pour le coup, nous sommes dans un domaine fantastique et fabuleux. Nouveau Tantale, le bibliophile qui n'a que vingt ou trente mille livres de rentes en est réduit à se repaître en imagination de ces *primeurs* exquises, en répétant avec mélancolie : « *Fontaine*, je ne boirai pas de ton eau ».

Je souris des exagérations de ce culte et du fanatisme de certains moliéristes, qui dépasse peut-être celui des Napolitains pour saint Janvier; mais je les comprends. Sans avoir jamais été l'un des dévots de Molière, j'ai mérité, et suis bien loin de m'en défendre, d'être rangé parmi ses fidèles. Qu'on admire, qu'on aime Molière, rien de plus naturel, je dirais presque, rien de plus inévitable. Ce qu'il est permis de demander seulement, c'est de garder dans l'admiration la mesure que demande le goût et dont l'oubli conduirait à l'un de ces ridicules raillés par Molière lui-même dans *les Femmes savantes ;* c'est de n'en point parler comme d'un patriarche et d'un saint, de ne pas vouloir en faire, parce qu'il fut un homme de génie, le type accompli de toutes les vertus publiques et privées; de ne pas changer la critique en une fade apothéose; de ne point rabaisser son culte par des superstitions puériles et idolâtriques. Qu'on élève le piédestal aussi haut qu'on voudra; mais que ce piédestal ne soit pas un autel et que, pour apprécier l'auteur de *Tartufe*, on n'aille point prendre le ton onctueux et mystique d'un prédicateur de village prononçant le panégyrique d'un bienheureux. Rien de plus insupportable pour les vrais admirateurs de Molière que ces homélies : la première condition qu'impose l'étude d'un génie si large et si franc, c'est la sincérité.

On trouve des traces de cette idolâtrie dans les titres mêmes de quelques-uns des ouvrages enregistrés par la *Bibliographie moliéresque* de M. Lacroix. Ce livre fait connaître, en son ensemble comme en ses détails, le mouvement prodigieux de travaux de tout genre qui s'est produit depuis deux siècles autour du nom et des écrits de Molière. Les Anglais possèdent une Bibliothèque shakespearienne, où les admirateurs du grand dramaturge ont rassemblé non seulement toutes les éditions de ses œuvres, mais tout ce qu'on a publié à son

sujet. L'ouvrage de M. Paul Lacroix est destiné à tenir lieu de cette bibliothèque en ce qui concerne Molière. Il comprend le tableau de toutes les publications françaises et étrangères qui, de près ou de loin, ont rapport à notre grand poète comique. En feuilletant ce copieux répertoire, on verra combien, en dépit de son apparente aridité, la bibliographie peut devenir une science amusante sans rien perdre de sa précision; quelle piquante variété de renseignements elle embrasse sous la plume d'un ingénieux écrivain qui anime tout ce qu'il touche, et à quel point même l'imagination peut s'y donner carrière.

Car M. Paul Lacroix, homme d'imagination autant que de savoir, abonde en rapprochements, en inductions, en hypothèses, surtout dans les chapitres qui traitent des ouvrages divers attribués à Molière, des farces anonymes et inédites, généralement jouées par sa troupe et mentionnées dans le registre de La Grange. Qu'il s'agisse du ballet des *Incompatibles,* de *la Sibylle de Pansoust,* ou de la pastorale de *Mélisse,* nous persistons à penser qu'on appauvrit un écrivain comme Molière en cherchant à grossir son catalogue de pièces médiocres. Nous croyons qu'on ne saurait être trop difficile en pareil sujet, et nous demanderions plutôt deux preuves que de nous contenter d'une conjecture, quand il s'agit de lui prêter une œuvre à peu près sans valeur [1].

Jusqu'en 1875, on n'avait pas publié en France moins de 233 éditions complètes de Molière. Le chiffre s'est grossi notablement depuis. La critique, l'érudition et l'art redoublent d'efforts pour mettre ses œuvres en lumière et lui rendre hommage. Molière est un merveilleux excitateur des esprits; à lui seul il a suscité presque autant de travaux que tous les autres écrivains du grand siècle réunis. On ne se lasse pas de le réimprimer, parce qu'on ne se lasse pas de l'acheter. Comment se fait-il que tant d'éditions de Molière ne se nuisent point les unes aux autres? Il semble, au contraire, qu'elles se servent et se poussent réciproquement. Depuis un siècle et demi, il n'est pas un lettré qui n'ait Molière dans sa bibliothèque : bien peu d'exemplaires ont été détruits; on les conserve précieusement; le père les lègue à son fils : ce sont, pour ainsi dire, des meubles de famille. Et cependant il se publie sans cesse des éditions nouvelles, et toutes les éditions se vendent. C'est un phénomène analogue à celui qui crée la circulation en créant les voies et qui, en triplant celles-ci, décuple celle-là. D'abord ce ne sont plus seulement les lettrés qui lisent et achètent Molière : il entre partout aujourd'hui; il est le premier élément des bibliothèques les plus humbles. Puis le Molière du collège inspire au jeune homme le désir d'avoir un Molière complet; le Molière complet l'entraîne vers le Molière annoté et commenté; le Molière commenté le pousse au Molière illustré. Une fois pris dans l'engrenage, on va jusqu'au bout. On a commencé par le Molière-Charpentier; on continue par le Molière-Hachette; on passe ensuite au Molière-Jouaust, avec eaux-fortes de Louis Leloir, ou à celui de M. Jacques Leman. Il est difficile d'aimer Molière et de s'en occuper sans y mettre bientôt de la passion, et toutes les passions ont leurs entraînements, leur folie.

1. Le plus récent exemple, et le plus étonnant, de ces attributions téméraires, est la publication faite par M. Louis-Auguste Ménard, en 1883, sous le nom de Molière, d'une énorme rapsodie en cinq dialogues et en 6,500 vers, où il veut voir la souche du *Tartufe* et à laquelle il a donné pour titre : le *Livre abominable de 1665* (celui dont Alceste parle dans le *Misanthrope*).

Est-il besoin d'ajouter que Molière a été traduit dans toutes les langues et tous les idiomes, même en dialecte génois et en patois languedocien, en serbo-croate, en arménien et aussi dans la langue des mamamouchis : *Ioc, ioc, ioc, marababa, sahem!* Parmi les fantaisies les plus étranges et généralement les plus malheureuses des admirateurs de Molière, il faut signaler la mise en vers de ses comédies en prose. Il n'y a guère que *M. de Pourceaugnac* et *le Malade imaginaire* qui aient échappé à ces tentatives bizarres; en revanche, la première a été transformée deux fois en opéra-bouffon, spécialement par Castil-Blaze, en 1827, comme *le Médecin malgré lui* par MM. J. Barbier et Gounod en 1858. L'*Avare* est celle qui a eu le plus à souffrir de ces tentatives d'effraction poétique, sans doute à cause du grand nombre de vers blancs qu'on y rencontre et qui semblent, en annonçant une intention qu'il n'a pas eu le temps de remplir, inviter ses amis posthumes à l'exécuter pour lui. On a représenté en 1813 à l'Odéon un *Avare* où s'étaient mis les vers d'un sieur Mailhol, lauréat des Jeux floraux, poète et romancier de quatrième ordre, qui avait joui au XVIII[e] siècle d'une modeste célébrité provinciale, et j'ai sous les yeux une magnifique édition de la même pièce, versifiée soixante ans plus tard, par M. L. F. A., qui est évidemment un habile homme, mais qui avait du temps à perdre. En 1825, le comte de Saint-Leu, c'est-à-dire Louis Bonaparte, se livrait à l'innocente et stérile distraction d'aligner la prose de Molière en vers non rimés.

Croirait-on qu'un fanatique sectateur du marquis de Bièvre est allé jusqu'à traiter des *Calembours de Molière?* En furetant partout, le bibliophile a retrouvé bien d'autres choses étonnantes, particulièrement un *Sermon* de l'abbé Chatel, primat des Gaules, prononcé en 1833, le jour anniversaire de la mort de Molière.

Quoiqu'on ait souvent étudié, exalté, mis au premier rang Molière comme moraliste dans des conférences, des préfaces, des commentaires et même des livres qui ressemblent à des homélies, c'est la seule fois sans doute qu'il ait fait l'objet d'un sermon. Cependant je n'en voudrais pas jurer. On a écrit non seulement des articles, mais souvent des volumes, sur les Femmes de Molière, les caractères de ses comédies, ses valets, ses pères, ses enfants, ses médecins, son style, sa prose, ses vers, ses rimes, sur la langue du droit dans Molière, sur le dîner d'Harpagon, sur le *cabinet* d'Alceste, sur la partie de piquet des *Fâcheux*, sur la note de l'apothicaire du *Malade*, et il n'est pas une de ses pièces qui n'ait donné naissance à des in-folio....

Les deux tiers des *moliéristes* ont concentré leurs efforts dans une direction spéciale ou sur un point particulier. Les nombreuses découvertes faites depuis vingt à vingt-cinq ans portent pour la plupart sur des détails souvent infimes en eux-mêmes, et dont les initiés seuls peuvent comprendre l'importance, en les replaçant à leur date dans la biographie, qu'ils éclairent et complètent peu à peu, en y rattachant comme à un anneau la chaîne des conséquences qu'on en peut déduire. M. Jules Loiseleur, dans un livre publié en 1876 sur les *Points obscurs de la vie de Molière*, s'est proposé de grouper tous ces résultats partiels en un travail d'ensemble, d'y ajouter le fruit de ses propres recherches et de les contrôler avec sa méthode habituelle, empruntée, pour ainsi dire, aux procédés de l'information judiciaire. Son livre est donc à la fois un travail d'érudition et un travail de critique. Depuis cet ouvrage, le mouvement de l'é-

rudition ne s'est pas arrêté, et il faudrait aujourd'hui en publier un autre pour constater, en les résumant, les nouveaux résultats acquis.

Les obscurités commencent dans la vie de Molière avec sa naissance, on pourrait dire avant sa naissance même. Longtemps on l'a cru né en 1620. La date du 15 janvier 1622, adoptée depuis la découverte de son acte de baptême par Beffara, prête encore, il faut l'avouer, à deux doutes : 1° le jour de la naissance n'est pas indiqué dans cet acte; il est probable que Molière naquit la veille ou l'avant-veille, et il serait possible qu'il fût né assez longtemps auparavant ; les exemples analogues ne manqueraient pas, même au XVIIe siècle, quoiqu'il fût généralement assez d'usage d'indiquer le jour de la naissance lorsqu'il n'était pas celui du baptême. 2° Il n'est même pas *absolument* certain que cet acte de baptême, où il s'agit de *Jean* Poquelin, et non de *Jean-Baptiste*, comme il s'appelait, s'applique à Molière. Il se pourrait, à la rigueur, que ce Jean fût un frère puîné, mort en bas âge, sans avoir laissé de traces, et qu'il fallût alors reporter la naissance de Jean-Baptiste à 1620, conformément à la tradition constante attestée par presque tous les écrits antérieurs à la découverte de Beffara. Cette tradition a son poids. Molière serait né, dans cette hypothèse, avant mariage, ce qui n'a rien d'impossible. Mais il y aurait lieu de s'étonner davantage que le père Poquelin et sa femme, n'ayant pas d'ailleurs les mêmes raisons que la famille Béjart pour se mettre en délicatesse avec les actes de l'état civil, n'eussent pas reconnu dans leur acte de mariage un enfant qu'on voit toujours agir par la suite comme en pleine possession de ses droits de fils légitime. Il est donc très naturel de croire que l'acte de baptême du 15 janvier 1622 s'applique bien à Molière.

La famille de Poquelin a été l'objet de travaux innombrables dans ses ascendants et dans ses descendants. On a exécuté des fouilles à travers toutes les couches des Cressé et des Poquelin; on a publié tous les actes qui pouvaient, de près ou de loin, intéresser un oncle, une tante, un neveu, un cousin, un allié quelconque du grand poète comique; comme dans *Monsieur de Pourceaugnac*, on a dit toute la parenté. Soyez sûr que le *moliériste* assez heureux pour découvrir son apothicaire, et même le bâtard de l'apothicaire, se hâtera de mettre sa découverte au jour. On a bien publié un volume sur les *Maîtresses de Molière*, comme sur celles de Louis XV!

S'il est permis de juger du caractère et de l'esprit des gens par les meubles et les objets dont ils aiment à s'entourer, Marie Cressé devait être une femme d'une distinction supérieure à son état. On voit partout, dans son inventaire, publié par M. Soulié, des traces d'un goût élégant et même luxueux. Elle aime le beau linge, elle possède des bijoux de prix. Il suffit de comparer cet inventaire à celui qui a lieu trente-sept ans plus tard, après la mort de Jean Poquelin, pour saisir aussitôt la différence d'esprit et d'humeur, attestée d'ailleurs par bien d'autres documents, qui existait entre les deux époux. Le linge est réduit alors à sa plus simple expression, les habits excitent même la commisération dédaigneuse du sergent à verge chargé de l'estimation; plus de bijoux ni de beaux meubles, et sauf quelques tableaux, sans doute des héritages de famille, qu'on ne s'étonne plus qu'il ait conservés quand on voit le prix auquel ils sont évalués par le sergent, il n'y aurait dans cet inventaire rien qui ne sentît une sorte de Harpagon bourgeois. La seule partie considérable, c'est

l'énumération des paperasses de toutes sortes du défunt, — quittances, mémoires, sentences arbitrales, obligations, etc., — dont l'analyse sommaire remplit quinze pages compactes en petit texte. Le père Poquelin s'était remarié pourtant, et, au moment de sa mort, il y avait une femme dans cette maison que l'on croirait n'avoir été habitée que par un vieillard morose et sordide; mais quelle femme! Elle déclare, au début de l'inventaire, « ne savoir écrire ne signer ». Voilà celle qu'avait épousée Jean Poquelin, un an à peine après avoir avoir perdu Marie Cressé. Tout cela, si je ne me trompe, arrête de plus en plus les traits de cette physionomie et achève de lui donner sa signification. L'impression s'affermit et s'étend par l'examen de ses comptes, après lequel il ne peut plus rester l'ombre d'un doute.

Comme la plupart des hommes de génie, Molière tenait donc surtout de sa mère. Il n'avait que onze ans quand elle mourut; mais déjà alors, à côté de la transmission du sang, l'influence morale avait eu le temps de se produire tout entière. On retrouve les tendances maternelles jusque dans son amour du luxe, du linge fin, des meubles somptueux, et sur ce point, l'inventaire fait, l'an 1633, en la rue Saint-Honoré, annonce et prépare celui qui se devait faire, l'an 1673, dans la rue Richelieu. Molière ne dut sans doute à son père que son goût pour l'ordre, qu'il poussait jusqu'à la minutie, et peut-être, disons-le tout bas, quelques traits qu'il glissa plus tard dans les portraits de Gorgibus, de Chrysale ou de Harpagon. Ajoutons, si l'on veut, qu'il put lui ouvrir certaines relations avec la cour par sa place de tapissier valet de chambre, et ne lui faisons pas tort non plus d'une particularité que l'on connaissait déjà et qui est confirmée dans un acte judiciaire publié par M. Campardon[1]. Il possédait par héritage « deux loges et demie ou environ » à la foire Saint-Germain, pour y exposer les plus belles étoffes de la maison, et rien n'empêche de croire que le petit Poquelin, en accompagnant son père à la foire, n'y ait reçu sa première éducation dramatique devant les spectacles des opérateurs, des charlatans, des farceurs et des marionnettes. Le caractère chagrin de Jean Poquelin, son avarice, son second mariage, peuvent aider aussi pour leur part à expliquer l'empressement que mit le jeune homme à fuir cette maussade maison paternelle, pour courir les aventures. Il eut toujours avec son père des rapports assez tendus, et lorsqu'il vint réclamer sa légitime, le bonhomme, à qui rien n'était plus dur que de se séparer de son argent comptant, et qui s'épuisait en combinaisons adroites pour esquiver cette obligation avec ses autres enfants, ne consentit à lui abandonner la part qu'il réclamait qu'à la condition de céder à l'un de ses frères la survivance de son titre de valet de chambre du roi.

La maison natale est aujourd'hui définitivement fixée. Ne vous fiez pas au buste et à l'inscription qu'on peut voir à l'entresol du numéro 31 de la rue du Pont-Neuf. Mais faites quelques pas de plus, jusqu'à la maison qui porte le numéro 96 de la rue Saint-Honoré et le numéro 2 de la rue des Vieilles-Étuves : vous y verrez une inscription plus récente, placée le 26 octobre 1876; c'est la vraie. Pourquoi n'a-t-on pas effacé l'autre, qui perpétue une double erreur, puisqu'elle assigne en outre à la naissance de Molière la date de l'an 1620? C'est que l'édilité parisienne ne se croit pas en droit de réparer les bévues

1. *Nouvelles pièces sur Molière*, 1876, p. 2.

qu'elle a commises ou laissé commettre. L'enlèvement de la plaque et du buste fautifs pourrait chagriner le propriétaire du numéro 31, et voilà comment il se fait que, par un rare phénomène, plus étonnant encore que tous ceux dont son existence est pleine, Molière se trouve être né, à deux ans de distance, en deux endroits différents.

Un autre point obscur de sa jeunesse a trait à son éducation au collège de Clermont. Comment a-t-il pu s'y rencontrer avec son futur protecteur, le prince de Conti, de sept ans et demi moins âgé? J'avoue que la réponse à cette question ne me paraît point d'une clarté suffisante. M. Loiseleur nous donne de curieux détails sur l'organisation de cet illustre collège et sur le mode d'enseignement des jésuites. Il en résulte que Molière, qui y entra à quatorze ans, put y faire en cinq ans ses humanités. Mais cela n'explique pas comment, malgré un tel écart d'âge, « il eut l'avantage de suivre M. le prince de Conti dans toutes ses classes », suivant l'expression de La Grange. Peut-on admettre, même avec les différences d'éducation et de rang social, même avec tous les retards d'une instruction bourgeoise sur une instruction princière, qu'un enfant de six ans et trois mois suivit les mêmes cours qu'un autre de quatorze ans? Cela est bien difficile, et malgré la phrase de La Grange, malgré ce que dit M. Loiseleur sur l'extrême rareté des rencontres que le régime de l'établissement eût permises entre eux s'ils n'avaient été compagnons de classe, il reste quelques inquiétudes et quelques doutes.

Molière paraît avoir fait avec la même hâte et les mêmes procédés expéditifs ses études de droit à l'Université d'Orléans. Si l'on a cherché vainement son nom dans les registres de ce corps savant, M. Loiseleur répond très suffisamment à l'objection par ce double fait que, des deux registres sur lesquels le nom du jeune Poquelin pouvait être inscrit, l'un a disparu, et que celui qui reste, tenu avec une négligence dont il porte des preuves fréquentes et contenant d'autres omissions bien constatées, n'a qu'une autorité fort mince. Rapportons-nous-en donc à la tradition sur ce point, sans aller jusqu'à croire l'auteur d'*Élomire hypocondre*, qui voudrait nous persuader que Molière a payé ses licences argent comptant, en escamotant l'épreuve. L'Université d'Orléans avait sans doute la réputation de n'être pas bien difficile et même de se prêter aux accommodements : qu'on se rappelle la page charmante où Perrault raconte, dans ses *Mémoires*, l'examen qu'il passa dans cette ville avec deux compagnons, environ dix ans après Molière. Celui-ci a montré çà et là, dans quelques scènes de *l'École des Femmes*, de *Monsieur de Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire*, une connaissance des termes et des formalités juridiques qui ferait honneur à un praticien ; mais il avait assez d'amis dans la partie, sans parler même de quelques parents, pour attendre d'eux en cette occurrence le service que lui avait rendu involontairement le marquis de Soyecourt, quand il voulut écrire la scène du chasseur dans *les Fâcheux*.

On s'est parfois demandé pourquoi Molière n'a pas joué les avocats, comme les médecins. M. Loiseleur a bien raison de rejeter comme tout à fait insuffisante, ou plutôt comme purement arbitraire, l'explication fondée sur l'estime particulière dont la profession était entourée sous le règne de Louis XIV. Cette considération n'a pas empêché la comédie des *Plaideurs*, à laquelle on peut en ajouter vingt autres, beaucoup moins connues, mais non moins significatives :

l'Avocat dupé, *l'Avocat sans étude*, *les Plaintes du Palais*, etc., etc. « Si l'avocat n'a pas été peint en pied par Molière, dit M. Loiseleur, c'est uniquement, à notre avis, parce que le sujet n'était plus à traiter après le succès des *Plaideurs*. » Seulement, *les Plaideurs* ne furent joués que vers la fin de 1668, après *George Dandin*, *l'Avare*, et lorsque le *Tartufe*, composé depuis longtemps, avait déjà été représenté plusieurs fois en visite et même une fois en public. A cette date, Molière avait écrit vingt-quatre de ses pièces, c'est-à-dire les trois quarts de son théâtre, sans parler de ses farces provinciales, ce qui diminue beaucoup la portée de cette observation. Mais le problème me semble assez oiseux, et on risque, en pareil cas, d'aller chercher fort loin des explications d'un fait tout naturel. Un écrivain comique ne peut aborder tous les genres de caractères et de ridicules ni toutes les conditions sociales : il faut nécessairement qu'il se borne. Il choisit d'après ses observations et ses goûts, d'après sa tournure d'esprit, d'après mille circonstances et mille incitations qu'on ne pourrait indiquer qu'en connaissant les moindres particularités de sa vie comme les moindres nuances de son esprit et tout ce qui s'est passé dans son for intérieur. Si Molière eût vécu, peut-être eût-il traité un sujet qu'il avait effleuré çà et là en parfaite connaissance de cause ; mais en ce cas des curieux inquiets eussent encore pu se demander pourquoi il n'a pas joué les traitants.

Une des périodes les plus obscures de la biographie de Molière, c'est la vie nomade qu'il mena pendant douze années d'un noviciat laborieux, après la fermeture de l'Illustre théâtre. Malgré les recherches les plus persévérantes et les plus acharnées, ses pérégrinations dans les diverses parties de la France, et spécialement dans le Midi, de 1646 à 1658, demeurent toujours, en dehors de quelques étapes éclairées par des témoignages irrécusables, mais souvent sans indication d'une date précise, dépourvues de tout lien de corrélation avec les autres points de l'itinéraire, et enveloppées de ténèbres épaisses. Un grand nombre de chercheurs, appartenant surtout à la province, se sont efforcés d'éclairer la question. On a retrouvé çà et là sa piste, en relevant sa signature, ou celle d'un de ses compagnons, au bas de quelque acte civil et plus spécialement d'un acte de baptême. Ces points de repère se sont accrus depuis ces dernières années. Mais, stimulés à la fois par l'orgueil du patriotisme local et par le désir d'attacher leur nom à celui de Molière, la plupart des historiens partiels de cette longue et obscure odyssée ont franchi les limites d'une sage et prudente critique. Chacun tire la couverture à soi, si l'on me passe cette métaphore aussi triviale qu'expressive ; chacun prêche pour son clocher. A défaut de faits précis, on se contente de faits vagues et peu concluants ; à défaut de documents écrits, on s'appuie sur la tradition orale ; à défaut de tradition constante, on invoque la vraisemblance ; à défaut de vraisemblance, on a recours à l'induction et à l'hypothèse. On présente un rapprochement comme une preuve sans réplique, et on croit avoir créé un argument en cousant une conjecture à une autre conjecture. Partout où l'on rencontre non seulement le nom de Du Fresne, directeur nominal de la troupe ambulante, de Madeleine ou de toute autre Béjart, mais encore d'un membre quelconque de l'association et même parfois d'un individu qui, à un moment donné, fut en rapports avec elle, on en voudrait conclure à la présence de Molière, sans réfléchir que rien n'était souvent plus mobile, plus prompt à se disjoindre, à se désagréger et à se rappro-

cher que les éléments dont se composaient ces bandes nomades. En dehors d'un trop petit nombre de points solidement acquis, on n'a affaire, en ce qui concerne ce laborieux noviciat de Molière à travers la province, qu'à des hypothèses embrouillées, controversées, souvent contradictoires, à des conséquences excessives, tirées avec précipitation de documents fort modestes et peu concluants.

Une légende aimable, par laquelle nous nous étions laissé séduire un moment, a voulu voir dans *le Roman comique* de Scarron la peinture de la troupe nomade échappée de l'Illustre théâtre, et particulièrement dans le jeune Poquelin et Madeleine Béjart les originaux de Destin et de Mlle de l'Étoile. Elle ne résiste pas à un examen tant soit peu attentif. M. Henri Chardon l'a démolie avec une rigueur toute mathématique dans sa *Troupe du Roman comique dévoilée,* où, procédant par éliminations successives, il arrive à démontrer que c'est Monchaingre, dit Filandre, et ses acteurs ambulants, qui ont dû servir de modèles à l'écrivain burlesque. Rien d'ailleurs ne différait plus de la vie précaire et misérable de Roquebrune, Léandre, la Rancune et la Caverne, que la vie abondante et facile menée par le jeune Poquelin et ses compagnons, au moins pendant la partie de leurs pérégrinations où l'on peut les suivre. D'Assouci, qui les rencontra dans le Midi, vécut grassement à leur table. Molière entendait à merveille ses intérêts et sut toujours tirer bon parti de son double talent d'auteur et d'acteur. De plus, il était dirigé et poussé par Madeleine Béjart, femme de tête, qui alliait l'intelligence des affaires à la galanterie et qui avait du sang d'huissier dans les veines : les pièces publiées par M. Campardon sont instructives à ce sujet. La troupe recevait des subventions considérables pour jouer devant de hauts personnages. Tant que Molière fut au service du prince de Conti, il toucha pour ce fait une somme qui s'éleva, en deux ans, à 11,000 livres, équivalant à plus de 36,000 francs de notre monnaie. Le prince ordonnait aux consuls de Pézenas d'envoyer des charrettes au bourg de Marseillan pour transporter de là à la Grange-des-Prés Molière et sa troupe, et il établissait une imposition sur les habitants du même bourg, pour payer les acteurs qui y étaient allés jouer la comédie. De tels procédés contribuent encore à expliquer l'aisance où vivaient ces nomades.

Le mariage de Molière a donné lieu à bien des dissertations qui n'ont pas dissipé toutes les incertitudes du sujet. On sait qu'il épousa Armande Gresinde Béjart le 20 février 1662. Une tradition non interrompue pendant cent cinquante ans la désignait comme la fille de Madeleine, avec qui Molière avait vécu en relations intimes, lorsqu'en 1821, la découverte par Beffara de l'acte authentique du mariage, suivi d'actes tout à fait concordants, sembla venir renverser l'opinion reçue, en établissant de la façon la plus inopinée que celle qu'on avait crue la fille était la sœur très cadette de Madeleine. Tout le monde pourtant ne fut pas convaincu par cette découverte, si décisive qu'elle pût paraître, et nous sommes nous-mêmes du nombre de ceux qui tiennent toujours pour l'ancienne croyance, adoptée sans contestation pendant un siècle et demi, qui seule peut s'accorder avec d'autres faits non contestés ni contestables, et que Molière lui-même n'a jamais publiquement démentie, malgré le grave intérêt personnel qu'il y avait.

Remarquons d'abord qu'on n'a pas retrouvé l'acte de naissance d'Armande, qui serait le plus concluant, sans l'être pourtant tout à fait, comme nous le

verrons plus loin. Si Armande était la sœur de Madeleine, on ne comprend pas comment tous les contemporains, sans exception, pouvaient la regarder comme sa fille, y compris ceux qui le connaissaient le mieux, tels que Racine et Boileau. Cela était si loin d'etre contesté par personne, que le comédien Montfleury osa accuser Molière à la cour d'avoir épousé la fille après avoir vécu avec la mère[1], accusation répétée, précisée, aggravée dans la comédie d'*Élomire hypocondre* (1670), et après sa mort non seulement dans le libelle de *la Fameuse comédienne*, mais dans un *Mémoire pour le sieur Guichard* contre Lulli (1676), où M[lle] Molière est appelée « orpheline de son mari, veuve de son père ». Nous ne parlons pas de l'invraisemblance extrême qu'une femme d'environ cinquante-trois ans[2], qui avait eu sept enfants de 1618 à 1632, en ait tout à coup mis un autre au monde treize ans après le dernier. Mais le titre pris par Armande dans l'acte de mariage, et naturellement confirmé dans l'acte de décès, s'explique, au contraire, assez aisément : « Une naissance illégitime, dit M. Bazin dans ses *Notes sur Molière*, aurait pu révolter la famille du marié, réconciliée à peine avec ce vagabond dont elle n'était pas encore bien sûre de pouvoir se faire honneur. Le père Jean Poquelin, le beau-frère, André Boudet, devaient assister au mariage : il leur fallait offrir une bru, une belle-sœur dont ils n'eussent pas trop à rougir. Le père Béjart était mort, on ne sait quand ni où. La mère vivait et pouvait avoir soixante ans (elle avait beaucoup plus). Elle était de nature fort complaisante, car on la voit, en 1638, marraine de l'enfant illégitime dont accouche, à vingt ans, la maîtresse du sieur de Modène. Elle consentit donc à se déclarer mère et à faire feu son mari père de l'enfant né en 1645 (il faut lire en 1643), ce qui lui donnait à elle une fécondité de vingt-huit ans, et ce qui assurait à sa petite-fille, devenue sa fille, un état légitime, un bon mari, une honnête famille. Et cette hypothèse, si l'on veut, qui a l'avantage de ne blesser aucun fait, nous semble confirmée par celui-ci : que le second enfant de Molière, né en 1665, eut pour parrain ce même sieur de Modène (le premier amant de Madeleine, dont il avait eu déjà une fille en 1638) qu'on devrait autrement croire bien loin des nouveaux époux, et pour marraine Madeleine Béjart... Ajoutons, quant à ce prénom de Gresinde que se donnait la mariée, prénom tout à fait provençal, et qui venait certainement du sieur de Modène, que Madeleine Béjart l'avait rapporté avec le sien de ses voyages, qu'elle se l'était attribué à elle-même tout récemment dans un acte public. »

L'explication de M. Bazin n'a pas été contredite dans son ensemble, mais elle a besoin d'être complétée ou rectifiée sur quelques points particuliers, par suite de la découverte de nouveaux documents. M. Eudore Soulié a mis en lumière un acte qui semblait venir confirmer d'une façon irréfutable l'acte de mariage de Molière et prouver cette fois aux plus rebelles qu'Armande était bien la sœur et non la fille de Madeleine. Cet acte est une demande adressée

1. On ne connaît cette fameuse *requête* de Montfleury présentée au roi que par une lettre de Racine à l'abbé Le Vasseur (1663), et il y a lieu d'en rétablir les termes exacts. Entre accuser Molière d'avoir épousé sa propre fille, comme le disait la correction faite par Louis Racine au texte un peu cru de son père et l'accuser « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère », pour employer le texte de l'autographe conservé à la Bibliothèque, la différence est sensible, notable même, et vaut la peine d'être relevée.

2. D'après son acte de décès, cité par Jal.

en 1643 par la veuve Béjart au lieutenant civil pour être autorisée à renoncer à la succession de son mari, récemment défunt, au nom et comme tutrice de Joseph, second du nom, de Madeleine, Geneviève, Louis Béjart et d'une petite non encore baptisée, qui ne peut être qu'Armande, tous désignés comme enfants mineurs. Mais M. Loiseleur nous paraît avoir démontré, d'une façon à la fois ingénieuse et solide, que cette découverte se retourne contre la thèse qu'elle a l'air de confirmer. L'acte, en dehors de la question controversée, renferme en effet une supercherie évidente, puisque sur ces cinq enfants, tous qualifiés mineurs, les deux aînés avaient dépassé vingt-cinq ans. « Comment expliquer cette fausse déclaration, si ce n'est par un concert frauduleux de la veuve Béjart et d'une partie des siens, dans le but de préparer une autre déclaration non moins fausse, et que la première pousse naturellement à admettre : celle qui donnait pour fille à cette veuve de cinquante-trois ans la petite non encore baptisée ? »

La découverte de l'acte baptistaire n'aurait donc pas l'importance qu'on lui a longtemps attribuée, puisque nous savons d'avance ce qu'il contient et que de celui-ci, ainsi que de l'acte de subrogée tutelle dont il fut précédé, devaient découler nécessairement tous les autres. Un document peut être authentique tout en étant faux dans sa teneur, et les raisons qui ont poussé les Béjart à fausser, quant à la qualité d'Armande, les actes de l'état civil, ont dû nécessairement s'étendre aussi aux actes notariés. Tout se tient dans cette supercherie. On ne voit nulle part que Molière ait répondu à ceux qui l'accusaient d'avoir épousé sa fille, par la production de l'acte de baptême d'Armande, moyen si facile et si commode, ce semble, de confondre la calomnie. C'est sans doute qu'il savait à quoi s'en tenir à ce sujet et qu'il voulait se garder d'éveiller une attention dangereuse sur des documents dont la falsification évidente n'aurait pas manqué d'être dénoncée par ses ennemis. Mais qui sait s'il ne s'en expliqua pas secrètement avec Louis XIV et si ce n'est point à cette douloureuse et humiliante confidence qu'il dut de ne pas voir s'éloigner de lui la protection royale !

Cette horrible accusation était le châtiment excessif d'une faute néanmoins très grave, qui contribua, non moins que les roueries des Béjart, à l'accréditer : « Il aima mieux se taire que d'attaquer en face une calomnie impossible à combattre d'une façon tout à fait triomphante et qui, même confondue, pouvait entraîner pour la famille de sa femme les plus fatales conséquences. »

Si l'on nous reproche de nous arrêter à une conjecture, nous qui ne les aimons pas, on reconnaîtra du moins qu'elle se rattache à un ensemble de déductions pressantes, confirmées encore par une circonstance postérieure. Au contrat de mariage de Molière, on voit intervenir la veuve Béjart pour constituer à Armande une dot, considérable pour l'époque, de dix mille livres tournois. Quintuplez la somme pour représenter les dots égales des autres enfants, et il en résultera que cette vieille femme sans ressources, qui, dix-neuf ans auparavant, renonçait à la succession de son mari comme trop obérée, jouissait d'une fortune de cinquante mille livres tournois, — au moins deux cent mille francs d'aujourd'hui. Où et comment pouvait-elle l'avoir acquise, à son âge et depuis la mort de son mari ? Deux ans après, d'ailleurs, lors du mariage de sa fille Geneviève, la veuve Béjart, présente au contrat, ne constitue pas un

sou de dot, ce qui achève la démonstration. On ne pourrait souhaiter une preuve plus claire que la dot venait en réalité de la vraie mère, Madeleine, la seule personne riche de la famille, et pour cause, cachée sous le nom de la mère prétendue. Et si cette preuve avait besoin d'être confirmée, elle le serait encore par le testament de Madeleine, instituant Armande sa légataire universelle, à l'exclusion de ses *autres* frères et sœurs.

Avons-nous besoin de dire quel intérêt avait Madeleine à dissimuler sa maternité? Pendant longtemps, on avait cru que le comte de Modène était veuf en 1645, et on supposait à l'intrigante et rouée comédienne le désir de se faire épouser par lui. Il semblait d'autant plus naturel de le croire veuf que, dès 1638, il affichait publiquement sa liaison avec Madeleine au point de se reconnaître comme le père d'une fille dont elle venait d'accoucher et de faire tenir cette enfant sur les fonts de baptême par son propre fils. Mme de Modène n'était pas morte; elle n'était qu'oubliée de son mari et du monde, malade, reléguée dans un château du Maine : elle mourut seulement en 1649, comme le prouve son acte d'inhumation récemment mis au jour. Toutefois, s'il ne pouvait être question d'épouser le comte, Madeleine n'en avait pas moins intérêt à supprimer le témoignage de sa légèreté, dans l'espoir de renouer avec un amant riche et généreux, dont elle avait déjà un enfant et que la mort de Louis XIII ramenait de l'exil. Mais quelle famille que ces Béjart! Quels *bohèmes* dépourvus de tout scrupule et de tout sens moral! On ne se reconnaîtra jamais complètement dans ce ténébreux tissu d'intrigues et de fraudes. Le malheureux Molière s'était mis là une fort mauvaise et fort compromettante compagnie...

Le reste de la vie de Molière ne présente plus de grandes obscurités. Disons simplement que la maison de la rue Richelieu où il habitait au moment de sa mort a fait l'objet de recherches aussi patientes et aussi prolongées que sa maison natale. M. Auguste Vitu aura eu l'honneur d'en être le Christophe Colomb : il a établi, pièces en mains, dans *la Maison mortuaire de Molière*, qu'elle ne correspondait ni au numéro 34 actuel, comme le soutenaient Beffara et M. Burat de Gurgy, ni même au 42, suivant l'opinion de M. Édouard Fournier, mais bien au 40.

C'est là que Molière rendit le dernier soupir le 17 février 1673. Du moins la chose n'avait jamais été contestée jusqu'à ces derniers temps. Il était réservé à une érudition inquiète, brouillonne, ingénieuse et aventureuse jusqu'à l'absurde, de chercher à créer un nouveau mystère sur ce point où la lumière abonde. Et quel mystère! Toutes les épithètes qu'inspire à Mme de Sévigné le mariage de Lauzun avec la grande Mademoiselle seraient insuffisantes à le qualifier. Jamais encore on n'avait rien imaginé de comparable, dans les plus extravagantes hypothèses auxquelles a donné naissance le désir de combler les lacunes et de dissiper les ténèbres de la biographie de Molière.

Il a paru à Bordeaux, en 1882, une brochure signée Ubalde et portant pour titre : *le Secret du Masque de fer. Étude sur les dernières années de J.-B. Poquelin de Molière.* L'auteur, qui n'est autre, dit-on, qu'un érudit connu, M. Anatole Loquin, se fonde sur trois ou quatre raisons principales pour prouver que Molière ne mourut pas en réalité le 17 février 1673 : d'abord l'inhumation n'eut lieu que le 21, — à la nuit close; — on évita de présenter le corps à l'église et de faire une cérémonie religieuse; enfin l'acte de décès ne fut signé

d'aucun témoin. D'où il appert nettement que Molière n'était pas mort, qu'il avait eu simplement une syncope dont on profita pour le faire disparaître, — et que le *Masque de fer* n'est autre que l'auteur du *Tartufe*, escamoté, avec permission du Roi, par les Tartufes, qui avaient une vengeance de vieille date à exercer contre lui et, faute de pouvoir le tuer, le condamnèrent à vivre pendant trente ans sous le masque dans une prison d'État. Molière n'est donc pas mort rue Richelieu en 1673; il est mort à la Bastille en 1703. Cette lumineuse histoire a le double mérite de dévoiler enfin le mystère, jusqu'à présent impénétrable, du Masque de fer, et d'expliquer en même temps la disparition de tous les papiers de Molière, car vous pensez bien que les Tartufes en voulaient à ses manuscrits autant qu'à sa personne. C'est admirable, et l'on ne comprendrait pas comment les *moliéristes* ne se sont point ralliés en masse à cette solution, si l'on ne savait quelle est la force des préjugés et aussi de quels aveugles dénis de justice la jalousie est capable.

Il résulte encore de là que la prétendue veuve de Molière fut bigame en se remariant avec le comédien Guérin d'Estriché le 31 mai 1677. La polygamie est un cas pendable! Mais il faut croire qu'elle n'était pas au courant du tour indélicat joué par les Tartufes à son mari et qu'elle le croyait vraiment mort. Sur les trois enfants qu'elle avait eus de Molière, il restait seulement une fille, née le 4 août 1665, et qui n'a laissé dans l'histoire qu'une trace bien incertaine et bien effacée.

Après les documents écrits, il n'est pas sans intérêt de consulter les documents pittoresques.

Dans son *Iconographie*, M. Paul Lacroix commence par décrire plus de vingt portraits contemporains de Molière, probablement exécutés d'après le modèle, tableaux à l'huile, miniatures ou dessins, attribués à Mignard, à Sébastien Bourdon, à Charles Lebrun, à Nanteuil, à Sophie Chéron, à Roland Lefèvre, etc. Si la moitié seulement de ces attributions était vraie et la moitié de ces portraits authentiques, nous serions trop riches. Mais, hélas! la conjecture y joue un rôle considérable, et pour la plupart on en est réduit, en fait de preuves, à des rapprochements et à des inductions arbitraires, aux affirmations suspectes des propriétaires, à des certificats chimériques, délivrés on ne sait par qui, sous forme d'inscriptions au dos ou au bas de la toile.

Sans entrer dans une discussion régulière et approfondie, il suffira de rappeler, pour montrer tout ce que la question comporte d'obscurités et de doutes, que, dans un travail lu à la séance solennelle des cinq académies, le 25 octobre 1883, M. Émile Perrin, compétent à double titre comme peintre distingué et administrateur de la Comédie française, reconnaît seulement deux portraits de Molière recommandables par leur authenticité et leur rare mérite, offrant les caractères d'une étude sérieuse faite d'après nature par une main assez habile pour la traduire fidèlement. C'est d'abord celui de la galerie du duc d'Aumale, à Chantilly, d'après lequel a été exécutée la gravure de Nolin, et qu'on attribue généralement à Mignard, mais qu'il croit plutôt de Sébastien Bourdon. C'est ensuite celui qui a été acheté pour le foyer intérieur du théâtre de la rue Richelieu, par M. Édouard Thierry, à la vente d'un musicien obscur de l'Opéra, et qui représente Molière dans l'un de ses rôles tragiques : Auguste, suivant M. Perrin; César, suivant d'autres. Sans en confirmer explicitement

l'attribution à Mignard, il ne la conteste pas. Mais on voit que, même sur ces deux points, qui semblent les mieux acquis, il reste bien des nuages à dissiper.

Les autographes de Molière sont plus rares encore que ses portraits authentiques. On peut même dire sans exagération qu'il n'en existe aucun, en dehors de quelques signatures isolées. Tout le reste est apocryphe, ou pour le moins sujet aux plus sérieuses réserves. Nous ne parlons pas des innombrables tentatives de fraude et de mystification. Vrain-Lucas avait vendu à M. Michel Chasles cent vingt-cinq manuscrits de Molière, dont vingt-quatre lettres au prince de Conti et trente-quatre à Saint-Évremond, des comédies, des farces, des mascarades, des pastorales, des pensées : il n'y allait pas de main morte. Nous ne rappelons que pour mémoire *le Docteur amoureux* de M. Ernest de Calonne, joué en 1845 à l'Odéon sous le nom de Molière, avec exposition du manuscrit au foyer, sous la garde de deux municipaux, qui n'empêchèrent pas un moliériste fanatique et indélicat d'en dérober un feuillet. Cette supercherie littéraire fut prise au sérieux par plusieurs critiques, mais elle est depuis longtemps reconnue. On a composé des volumes de dissertations fort savantes et tout à fait chimériques sur un prétendu autographe de deux lignes collé derrière la toile d'un ancien tableau de sainteté qu'on a pu revoir à l'exposition du Jubilé de Molière et dont personne ne parle plus aujourd'hui. Le plus long et le plus important qu'on possède, parmi ceux dont la fausseté n'éclate pas au premier coup d'œil, est une quittance de 6,000 livres donnée en 1656 au trésorier de la bourse des États du Languedoc et découverte en 1873 dans les archives de l'Hérault, par M. Lacour de la Pijardière, qui en fit l'objet d'un rapport au préfet du département. La trouvaille excita une grande émotion, qui s'est beaucoup calmée depuis. Nous nous bornerons à dire, avec M. Émile Perrin, que « l'authenticité de cette pièce unique est loin d'être reconnue ».

Le fût-elle, il n'en resterait pas moins inexplicable qu'un homme de la célébrité et dans la position de Molière, ayant vécu d'ailleurs à une époque si rapprochée de nous et dans un siècle lumineux, depuis longtemps fouillé d'outre en outre, n'ait laissé qu'une quittance pour tout document écrit de sa main. Le phénomène est unique dans l'histoire littéraire et il s'explique d'autant moins que Molière, à la fois auteur, acteur, directeur de troupe, n'avait pas seulement à écrire ses pièces, à recueillir des notes, à tracer des plans et des *scenarios*, mais à défendre les droits et parfois l'existence de la compagnie dont il était le chef, à entretenir des relations nombreuses, à administrer ses propres intérêts comme ceux de son théâtre. Comment arriver à comprendre qu'il ne subsiste pas une ligne de ses manuscrits, ni de la vaste correspondance qu'il dut certainement entretenir ?

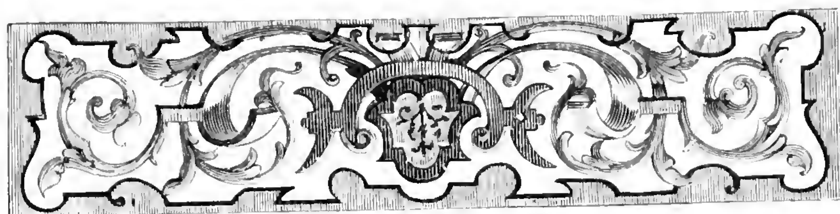
On a imaginé des histoires plus ingénieuses et plus extravagantes les unes que les autres : un auto-da-fé organisé par l'Inquisition, un acte de fanatisme des jansénistes, la revanche de *Tartuffe*, une trahison posthume de son indigne veuve, une confiscation faite par un amant ou son second mari, un vol, un incendie, une négligence coupable, une vente clandestine à quelque geai qui voulait s'enrichir des plumes du paon et qui, par malheur, n'y a pas réussi. Ajoutons-y l'histoire d'une certaine valise perdue par Molière, aux environs de Pézenas, et ramassée sur la grande route par une personne inconnue « qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue », puis celle d'une malle conservée

dans un château de Normandie dont on n'a pu retrouver la trace, pas plus du château que de la malle. Oh ! cette malle, pleine de papiers de Molière, que d'imaginations elle a fait travailler ! Un coffre bourré d'or et de diamants aurait assurément son charme, mais je connais pour ma part nombre de braves gens qui préféreraient, sans aucune comparaison et sans hésiter une seconde, le monceau de paperasses en question. Nous n'osons trop sourire en parlant de ce mystérieux colis si malencontreusement égaré, car M. Eudore Soulié, à qui l'on doit tant de découvertes sur Molière, croyait à son existence. Mais il aurait bien besoin qu'on lançât sur la piste un de ces juges d'instruction comme on en voit dans les romans de Balzac ou de Gaboriau. Si les simples actes au bas desquels figure la signature de Molière ont acquis par cela seul une valeur énorme et sont précieusement conservés, si même la Bibliothèque nationale expose dans son Musée l'une de ces signatures reconquise sur un marchand d'autographes à la suite d'un procès qui fit grand bruit, on juge de quel prix serait le moindre document sérieux. La trouvaille d'une lettre de Molière ferait pâlir les découvertes de Livingstone et de Stanley.

Rien ne contribue plus que cette lacune incompréhensible à faire du comédien Molière un personnage presque aussi énigmatique que les héros des âges primitifs. Il garde des côtés fabuleux. Par moments, on se prend à rêver devant lui comme devant le sphinx, et il vous donne la sensation d'un mythe. J'imagine que, d'ici à quelques siècles, sa personnalité deviendra un problème comme celle d'Homère, et qu'il se trouvera un érudit hasardeux pour démontrer qu'il n'a jamais existé. Il est curieux que la vie du plus grand poète dramatique moderne, Shakespeare, soit enveloppée des mêmes obscurités que celle du plus grand poète comique et que l'absence des documents matériels y soit presque aussi complète. S'il s'est rencontré des critiques pour établir que Shakespeare n'était qu'un prête-nom et que Bacon est le véritable auteur de ses pièces, il s'en rencontrera quelque jour pour prouver que Molière était le pseudonyme de Corneille, de Racine, de Chapelle et de La Fontaine quand ils s'associaient pour écrire *le Misanthrope, les Femmes savantes* et *les Fourberies de Scapin.*

VICTOR FOURNEL.





LES

BIBLIOTHÈQUES DES PRISONS DE LA SEINE



Les auteurs spéciaux — et ils sont nombreux — qui ont écrit sur les prisons et les divers systèmes pénitentiaires ont négligé de nous parler des bibliothèques des maisons de détention. Seul, M. Maxime du Camp dans son ouvrage sur *Paris* en a signalé l'existence. Leur institution, d'ailleurs relativement récente, est due à l'initiative privée.

Vers 1847, se trouvait enfermé à la maison d'arrêt des Madelonnettes un individu qui obtint la permission d'avoir avec lui un certain nombre de volumes. A l'expiration de sa peine le prisonnier vendit ses livres à l'un de ses codétenus qui s'imagina de les donner en location à ses compagnons de captivité. Ce cabinet de lecture d'un nouveau genre ne tarda pas à prospérer. Dans une de leurs visites annuelles, les conseillers généraux du département furent amenés à visiter cette bibliothèque installée dans le chauffoir de la prison. Ils se montrèrent très satisfaits, et, dans une de leurs séances, ils émirent le vœu de voir dans chaque maison pénitentiaire une bibliothèque composée d'ouvrages « instructifs et moraux dont la lecture, en abrégeant les longs loisirs de la prison, profiterait à l'éducation et à l'amendement des détenus[1] ».

1. Voyez les *Procès-verbaux des séances de la commission départementale faisant fonction de conseil général du département de la Seine. Session de 1849; session extraordinaire de 1850.* Paris, Vinchon, 1850. 1 vol. grand in-8°.

Déjà, à Sainte-Pélagie, un des aumôniers de la maison avait mis à la disposition des détenus des livres sérieux et bien choisis qui avaient été lus aussitôt.

Le préfet, M. Carlier, prenant en considération le vœu du conseil général, s'occupa avec un très louable empressement de créer les nouvelles bibliothèques. Ne disposant encore d'aucun crédit pour leur installation première, le préfet fit appel à la générosité des libraires et du public et leur adressa une lettre dont voici la teneur :

A Messieurs les auteurs, éditeurs, imprimeurs, libraires et bibliophiles[1].

Messieurs,

Une des améliorations les plus importantes à introduire dans le régime des prisons est, sans aucun doute, d'y propager une instruction saine et assurée par de bonnes lectures. Il ne suffit pas d'écarter des yeux des prisonniers les journaux anarchiques et les mauvais livres, qui ne trouveraient que trop facilement des sympathies dans les maisons de detention; j'ai dejà pourvu à ce danger et il a cessé. Il faut aussi que l'esprit des détenus soit occupé; il faut soutenir leur moral; il faut les réconcilier avec les principes sur lesquels sont fondées la famille et la société.

Tous les gens de bien m'aideront dans cette œuvre dont la pensée appartient à M. le Président de la République[2].

Après avoir consulté M. le ministre de l'intérieur, qui a voulu prendre aussi sa part dans cette œuvre de moralisation, et le conseil général de la Seine qui, dans sa dernière séance, a émis un vœu favorable, j'ai décidé qu'une bibliothèque centrale sera établie au chef-lieu de la préfecture de police, d'où seront envoyés successivement, dans les diverses prisons, à la demande des directeurs, un certain nombre de volumes.

Mais le budget municipal ne m'offrant aucun crédit applicable à cette dépense, c'est à la munificence des auteurs, des imprimeurs, des éditeurs, des libraires et des possesseurs de bibliothèques que je suis obligé de m'adresser pour composer le premier fonds d'établissement; je recourrai aussi à M. le ministre de l'instruction publique pour obtenir quelques-uns des doubles ou triples exemplaires des bons ouvrages que possèdent les bibliothèques nationales. Enfin, j'ose compter sur les dons volontaires des bibliophiles qui voudront concourir à un acte de vraie et saine philanthropie, à la moralisation des hommes dont la société se sépare pour quelque temps, en les livrant à des méditations que la lecture et l'etude rendront plus fructueuses pour eux.

C'est donc avec confiance, messieurs, que je m'adresse à vous, qui avez contribué à la publication de tant d'excellents ouvrages, en vous invitant à donner l'exemple, par une contribution quelconque de livres publiés sous vos auspices. Encouragez à cette œuvre messieurs vos confrères, vos clients, vos souscripteurs; aidez à son succès par votre intervention autant que par votre participation.

Le but que je me propose vous explique assez quelle est la nature des ouvrages dont cette bibliothèque devra se composer. Sous le rapport moral et littéraire, je m'en rapporte à votre bon choix; sous le rapport matériel, les éditions et les reliures les plus simples sont ce qu'il y a de préférable.

Veuillez bien, messieurs, me faire connaître que vous êtes dans l'intention d'offrir des livres pour l'etablissement de la bibliothèque des prisons, et je m'empresserai de les faire prendre à votre domicile, ou, si vous le preferez, ayez l'obligeance de les faire porter aux archives de ma préfecture.

1. Voyez *le Moniteur universel*, numero du 13 janvier 1850.

2. Douce flatterie à l'adresse du prince-président. On a vu que c'est le conseil général qui a eu le premier l'idée de la création de ces bibliothèques.

Recevez d'avance, messieurs, l'expression de ma reconnaissance pour le concours que vous prêterez ainsi à une mesure dont j'attends les résultats les plus favorables pour les prisonniers et pour la société dans le sein de laquelle ils doivent rentrer successivement. L'honneur du bien qui en résultera vous reviendra tout entier, et je serai heureux de pouvoir signaler vos noms à la gratitude publique.

Agréez, etc.

Le préfet de police,

CARLIER.

La création de ces nouvelles bibliothèques avait suggéré au *Bulletin du bibliophile* les réflexions suivantes [1] :

On sait que M. le préfet de police s'adresse en ce moment aux libraires, aux éditeurs, aux gens de lettres, pour les engager à concourir à la formation d'un fonds de bibliothèque pour les prisons. Cette œuvre, placée sous le patronage de M. le Président de la République, mérite et obtiendra sans doute le concours de tous les bons citoyens.

Il est à craindre toutefois que cette entreprise vraiment généreuse, livrée ainsi au hasard de la bienfaisance publique, ne rencontre dans son exécution des difficultés imprévues. On comprend, sans avoir besoin de l'expliquer, que bien des livres, tout à fait inoffensifs pour l'homme en liberté, deviennent dangereux pour le détenu, et que peu d'ouvrages peuvent figurer convenablement dans une bibliothèque de prison sans subir quelques retranchements. Au point de vue matériel, il n'en est pas moins évident que les livres destinés aux prisons seront, plus que tous les autres, sujets à de promptes détériorations, surtout dans l'état de décadence où le progrès nous a amenés en fait de typographie et de fabrication de papier.

Nous croyons donc qu'il est bien difficile, sinon impossible, de réaliser à si peu de frais une amélioration si grave. Pour faire quelque bien, il faudrait reprendre un projet élaboré sous la monarchie; affecter un fonds spécial à la confection des livres faits ou arrangés pour les prisons, et leur impression sur un papier particulier, plus solide que les produits ordinaires de nos imprimeries.

Ajoutons que pour le petit nombre de bons livres anciens qui seraient affectés intégralement aux lectures des prisons, on pourrait choisir de préférence les anciennes éditions, bien préférables pour la netteté de l'impression et la qualité de papier, et que l'on raviverait ainsi, par quelques achats, le commerce si souffrant de l'ancienne librairie.

Quoi qu'il en soit, l'appel préfectoral fut entendu et, le 25 avril 1850, M. Carlier prenait un arrêté dont voici les principales dispositions :

Paris, 25 avril 1850.

Arrêté concernant l'organisation des bibliothèques des prisons.

Nous, Préfet de police,

Considérant qu'il importe d'améliorer le régime moral des prisons et d'y propager l'instruction à l'aide de bonnes lectures...

Arrêtons ce qui suit :

Article premier.

A dater de ce jour, il est établi dix bibliothèques dans le ressort de la préfecture de police, savoir : une bibliothèque centrale au siège de la préfecture et neuf bibliothèques particulières dans chacune des maisons de détention ci-après désignées.

1. Voyez *Bulletin du bibliophile*, année 1849.

Art. 2.

La bibliothèque centrale des prisons formera une annexe de la bibliothèque administrative actuellement existante et sera comprise dans les attributions du 3e bureau du secrétariat général (archives).

Art. 3.

Elle recevra les livres venant du dehors par suite d'achats, d'offrandes ou autrement, et les distribuera successivement dans les diverses prisons. Elle sera le centre des réclamations et de la correspondance relatives à cet objet.

Art. 4.

Il sera créé une bibliothèque dans chacune des maisons suivantes : la Conciergerie, la Force, Sainte-Pélagie, Saint-Lazare, les Madelonnettes, la Roquette, la maison centrale d'éducation correctionnelle, le Dépôt de Saint-Denis, le Dépôt de Villers-Cotterets.

Art. 9.

Afin de maintenir le but moral de l'institution et de donner à la fois plus d'activité et d'ensemble à l'enseignement qui doit en résulter, un inspecteur spécial sera nommé par nous afin de visiter les bibliothèques particulières et de les tenir constamment en rapport entre elles et avec la bibliothèque centrale établie à la préfecture de police.

Art. 10.

Les tournées de l'inspecteur des bibliothèques auront lieu de manière à comprendre chaque maison une ou deux fois par mois.

Art. 11.

Le jour fixé pour la visite, l'aumônier sera présent et réunira les détenus, afin que l'inspecteur puisse converser avec eux, apprécier le résultat de leurs lectures et donner, au besoin, les explications nécessaires.

Art. 12.

Tous les trois mois, l'inspecteur consignera le résultat de ses observations dans un rapport qui nous sera adressé et que nous nous réservons, s'il y a lieu, de porter à la connaissance du public.

Cet arrêté fut rapporté le 25 juin suivant et remplacé par le suivant :

Paris, le 25 juin 1850.

Nous, Préfet de police,

Vu notre circulaire du 7 janvier dernier, ayant pour objet de provoquer, de la part des auteurs, éditeurs, libraires et autres, des dons gratuits de livres destinés à former des bibliothèques dans les prisons de la Seine;

Considérant que, par suite de cette circulaire, des livres, en assez grand nombre, ont été mis à notre disposition et deposés aux archives de notre prefecture;

Attendu qu'il convient de faire le classement genéral des livres dont il s'agit afin de pouvoir en opérer plus tard la répartition entre les différentes prisons ;

Avons arrêté ce qui suit :

Article premier.

Il sera formé aux archives de notre préfecture une bibliothèque centrale des prisons.

Art. 2.

Les livres provenant des dons gratuits que possède actuellement l'administration seront classés dans cette bibliothèque et inscrits sur un catalogue particulier. Il en sera de même de ceux provenant de la même source, qui pourraient lui être envoyés par la suite.

Art. 3.

Il est créé une bibliothèque particulière dans chacune des maisons dont les noms suivent : maison de Justice, Mazas, maison de Sainte-Pélagie, maison de Saint-Lazare, maison des Madelonnettes, Dépôt de condamnés, maison centrale d'éducation correctionnelle, maison d'arrêt pour dettes, Dépôt de mendicité.

Art. 4.

Des dispositions seront prises pour qu'un local particulier soit affecté, dans chacune de ces maisons, à la bibliothèque de l'établissement.

Art. 5.

L'administration de la bibliothèque dans chaque prison sera confiée au directeur, lequel sera chargé de veiller, sous la surveillance de l'inspecteur général, à la distribution des livres aux détenus, à leur rentrée et à leur conservation.

Art. 6.

Il sera pris ultérieurement des dispositions pour la répartition, entre les différents établissements ci-dessus mentionnés, des livres déposés à la bibliothèque centrale des prisons.

Art. 7

Notre arrêté du 25 avril est rapporté.

Le Préfet de police,
CARLIER.

Pour copie conforme, le Secrétaire général,
REYRE.

Les dispositions de ce second arrêté sont aujourd'hui à l'état de lettre morte. De nouveaux règlements ont été élaborés depuis,[1] et, chaque année, se trouve inscrite au budget de la préfecture de police une somme de... destinée à l'entretien et à l'accroissement des bibliothèques. Ce crédit, qui était de 2,100 francs pour l'année 1883 a été porté pour l'exercice présent à 2,800 francs. Cette somme de 2,100 francs a permis d'acheter l'année dernière 1,259 volumes qui ont été répartis dans les diverses prisons de la manière suivante : Mazas : 573; — Dépôt : 37; — Répression : 59; — Saint-Lazare : 123; — Condamnés : 119; — Éducation correctionnelle : 103; — Justice : 139; — Sainte-Pélagie : 163; — Santé : 43. La maison de Mazas a reçu, comme on le voit, la part du lion. Nous dirons tout à l'heure pourquoi.

Avant d'examiner chacune de ces bibliothèques en particulier, voyons comment s'opèrent les achats et la répartition des volumes. Chaque année, les directeurs des prisons dressent une liste des ouvrages qui leur font défaut et leur sont plus spécialement demandés par les détenus. Ces listes, envoyées à l'administration centrale, sont soumises à son approbation. Elle élimine généralement les ouvrages en plusieurs volumes, — ceux d'un prix relativement élevé ou ne pouvant décemment figurer au catalogue. C'est ainsi — il y a long-

temps — qu'un directeur demanda un livre dont nous oublions le titre, mais dans lequel messieurs les assassins avaient vraiment un trop beau rôle. Pour un peu, notre directeur eût fait figurer à son catalogue *les Évasions célèbres*. La préfecture de police convoque ensuite non pas les libraires-éditeurs, mais les libraires-revendeurs et les invite à soumissionner les livres qui se trouvent inscrits sur les listes revisées. Celui qui offre le plus grand rabais est naturellement déclaré adjudicataire. MM. Thomas, Delaroque et Dauvin sont les fournisseurs habituels de la préfecture. Les reliures se font dans les prisons même. Elles ne rappellent en rien les chefs-d'œuvre des Trautz-Bauzonnet, des Lortic, des Capé ou des Chambolle-Duru. La grosse toile noire y remplace le maroquin et, pour trente centimes, le livre est protégé.

Visitons maintenant rapidement les bibliothèques des diverses prisons ·

Au Dépôt, la collection de livres est peu importante et se trouve placée dans le cabinet du directeur. *Le Magasin pittoresque*, les ouvrages de Mayne-Reid, de Jules Verne et de Mlle Gouraud en forment le fonds principal. On lit peu au Dépôt, et cela se conçoit aisément. Cette maison est en quelque sorte l'antichambre des autres prisons; les détenus y restent peu et ne sont pas disposés à se livrer à la lecture au moment de leur arrestation. Les uns sont dans l'abattement le plus profond ; les autres ne songent qu'à préparer leurs moyens de défense.

A la Conciergerie, la bibliothèque se compose d'environ 500 volumes, nombre suffisant pour une population de détenus qui varie entre 100 et 130 individus. Alexandre Dumas père est l'auteur favori.

A la petite Roquette, qui ne renferme que des mineurs, il faut une bibliothèque toute spéciale. Les moins âgés, les gamins de huit à quatorze ans, ont le choix entre les ouvrages de Mme de Ségur, de Mlle Maréchal, de Mmes de Witt, Zénaïde Fleuriot et Gouraud. La collection de la *Bibliothèque rose* se trouve là presque entièrement. Le *Journal de la jeunesse* et *le Musée des familles* sont très demandés. Aux jeunes gens, le directeur conseille de lire *les Leçons de choses* de Saffray ; les *Lectures pratiques* de Jost, les *Récits patriotiques* de Lorrain.

A la grande Roquette, les ouvrages sont plus sérieux. Les œuvres de Virgile et d'Homère coudoient sur les rayons les ouvrages d'économie politique de M. Maurice Block. L'histoire est représentée par M. Augustin Thierry, Ch. Nodier, Sandeau, Ponsard, H. Conscience, Wilkie-Collins, Dumas, Daudet et Claretie sont lus dans cette prison. La bibliothèque renferme aussi, comme toutes les autres d'ailleurs, *le Magasin pittoresque, le Tour du monde* qui est très apprécié, et *le Musée des familles*.

Sur le catalogue de la bibliothèque de Sainte-Pélagie, nous avons relevé les œuvres de J. Verne, Souvestre, Dickens, Cooper et quelques romans de M. Dumas fils. Les *Poésies* de Lamartine et l'*Histoire de dix ans* de L. Blanc figurent également au catalogue.

Les détenues, à Saint-Lazare, ont à leur disposition un choix de romans d'Henri Conscience, de Paul Féval, de J. Verne et les ouvrages de Mlle Maréchal.

La maison de la Santé possède deux bibliothèques. La première, affectée

aux prisonniers, contient les romans d'Erckmann-Chatrian, d'Edmond About, de Louis Énault. La seconde, qui ne comprend que des ouvrages de médecine, est exclusivement réservée aux médecins et aux internes attachés à l'infirmerie centrale des prisons, infirmerie qui est installée dans cette maison de détention. Il y a 5,000 volumes environ à la Santé.

A Mazas, la bibliothèque, ainsi que nous l'avons déjà dit, de beaucoup la plus considérable, renferme près de 6,000 volumes. Ce chiffre n'a rien qui puisse surprendre si l'on considère que la population de Mazas s'élève le plus souvent à 1,200 individus. Un grand nombre de ces détenus, étant simplement prévenus, ne sont astreints à aucun travail et réclament de la lecture pour occuper les longues heures de la prévention. Ceux-là seuls peuvent, avec l'assentiment du directeur, faire venir des livres du dehors. Les autres, les condamnés, lisent moins, il est vrai, occupés qu'ils sont à travailler; mais parfois la pénurie des travaux industriels leur laisse des loisirs qu'ils emploient à la lecture[1]. Le directeur actuel de Mazas, qui a pris à cœur de moraliser ses prisonniers, a très intelligemment organisé la bibliothèque. On sait que Mazas, maison cellulaire-type, a une étendue considérable et qu'elle renferme six divisions[2]. Autrefois, le bibliothécaire, pour satisfaire aux demandes des détenus, était obligé de perdre un temps considérable dans les couloirs par ses allées et venues incessantes des différentes cellules à la bibliothèque. Outre le temps perdu, il y avait là, dans une maison où la discipline doit être de fer, de graves inconvénients. Pour y remédier, le directeur a créé, au nombre de six, ce qu'il appelle des *bibliothèques de divisions*; chacune d'elles se trouve placée au centre de la division. Outre ces bibliothèques partielles, qui ne sont pas toutes composées des mêmes volumes, il y a la *bibliothèque de faveur* renfermant des ouvrages qui ont en général trop de valeur pour être confiés aux détenus indistinctement, ou se composent d'un trop grand nombre de volumes, ou bien encore qui ne sauraient convenir à des individus dont la culture intellectuelle n'est pas suffisamment développée. Nous avons vu dans cette bibliothèque spéciale les traductions de nombre d'auteurs grecs et latins ; quelques ouvrages philosophiques, les *Mémoires* de Saint-Simon, les œuvres de nos grands historiens, etc., et un certain nombre de volumes qui s'adressent plus particulièrement aux détenus israélites et protestants.

Voici comment fonctionnent les bibliothèques des prisons; nous prendrons le règlement de Mazas qui nous a semblé le meilleur.

Dès leur entrée dans la prison, les détenus, qu'ils soient condamnés ou prévenus, reçoivent en communication le catalogue de la division dans laquelle ils ont été placés et en prennent copie. On leur donne en même temps une fiche destinée à porter l'indication du livre qu'ils désirent avoir; cette fiche qu'ils doivent toujours conserver, permet de voir immédiatement le genre de lecture que préfère le détenu et s'il a ou non le désir de s'instruire.

1. Dans les prisons, le travail est obligatoire pour tout *condamné*. Les travaux qui s'y exécutent sont concédés à des entrepreneurs.

2. Voici la description du plan d'ensemble de Mazas tel que le fait M. Maxime du Camp : « Qu'on se figure un éventail ouvert; le bouton est représenté par une salle circulaire au milieu de laquelle s'élève une rotonde vitrée; les branches sont formées par six vastes galeries... Ces six énormes couloirs aboutissent dans la salle du rond-point. »

Lorsque le prisonnier veut avoir un nouveau volume, il remet la fiche au bibliothécaire qui la lui rend en lui apportant le volume demandé. Les distributions de livres ont lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi. La bibliothèque de faveur n'est accessible qu'aux détenus qui peuvent justifier d'une conduite irréprochable pendant un mois. Les lectures ne sont permises que pendant les jours fériés. Toutefois, cette règle souffre des exceptions et tout prisonnier qui, pour une cause quelconque, ne peut travailler, ne s'est jamais vu refuser la permission de lire. Tout lecteur qui macule l'ouvrage qui lui a été prêté est passible d'une punition sans préjudice, s'il y a lieu, du remplacement à ses frais du livre détérioré. A Mazas, les volumes renferment quelques cahiers de papier blanc sur lesquels sont transcrits le nom du prisonnier, la journée où le livre lui est remis avec l'indication des taches ou des inscriptions qui y ont été faites et pour lesquelles une punition a été donnée. Le détenu, en prenant le livre, sait donc que toute maculature nouvelle lui sera attribuée et qu'il sera puni en conséquence.

On devine de quel genre sont ces maculatures. Les dessins et les phrases obscènes sont nombreux; les marges sont souvent aussi couvertes d'imprécations contre les magistrats, agents de police ou gardiens de prison. Inutile d'ajouter que tout cela est écrit ordinairement dans le style naturaliste et argotique le plus pur. Les prisonniers qui ont reçu une certaine instruction écrivent parfois leurs impressions. Toutes sont relatives à notre organisation judiciaire et à notre système pénal.

Le moindre délit, écrit l'un, devrait être jugé par un jury qui tiendrait compte des circonstances, de la respectabilité et du passé de l'accusé...

Je suis innocent de ce qu'on m'accuse, dit un autre; mais quand même je serais coupable, la faute étant anodine, la justice ne devrait pas tant se hâter, car, en me condamnant, elle me ferme à jamais la route de l'honneur, que j'ai toujours suivie; cette route étant fermée, je n'ai pas le choix, il faut que je prenne l'autre. C'est donc la société qui aura fait de moi un malhonnête homme.

On aimerait assez, écrit un troisième, à sentir l'homme dans le magistrat et à savoir que, si la haute vertu l'a garanti des précipices dans lesquels on est tombé, il les a côtoyés, en a mesuré de l'œil les profondeurs, en a senti l'attrait vertigineux, et qu'il peut se rappeler, par observation, que les pieds y glissent facilement. Mais, éloignés du monde par leurs travaux, à l'abri des luttes continuelles de l'existence par leur position, les magistrats ne connaissent que l'idéal de la vie.

D'aucuns font ou croient faire des vers :

Mazas! sombre prison! Oh! comme ce nom gronde!
Mazas épouvantail! Vieille ruche à bandits!
Gardien bardé de fers de tout Paris immonde,
Sur tes murs burinés combien de noms maudits!

Quant aux réflexions morales ou critiques qu'auraient pu suggérer aux détenus les ouvrages qui leur sont confiés, nous en avons vainement cherché trace.

Il nous reste à dire quelques mots du bibliothécaire.

Le bibliothécaire est toujours un détenu, plus ou moins instruit et de bonne conduite. Les directeurs de prisons sont quelquefois fort embarrassés pour en trouver. Il leur faut pouvoir faire choix d'un homme qui, non seulement possède les qualités requises pour l'emploi, mais encore qui soit détenu pour un temps relativement assez long, un an au moins. Il serait impossible, en effet, de confier un travail d'ordre et de minutie à quelqu'un qui n'aurait que quelques semaines à séjourner dans la prison. Mais alors, il arrive très souvent ceci : les condamnés à un an et au-dessus qui peuvent ressortir du commun, mériter quelque intérêt et remplir les fonctions de bibliothécaire, déclinent les propositions qui leur sont faites, car ils préfèrent demeurer en cellule pour bénéficier des avantages de la loi du 5 juin 1875, qui fait remise du quart de la peine à tout condamné cellulaire.

Les infortunés directeurs, à l'exemple de ce qui se passe dans les théâtres, empruntent alors à ceux de leurs collègues plus favorisés l'oiseau rare, le prisonnier dont ils ont momentanément besoin.

GUSTAVE FUSTIER.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

Nos gravures. — Le centenaire de Diderot sera célébré, le 27 de ce mois, au Palais du Trocadéro. Un certain nombre de publicistes et d'hommes politiques ont constitué un comité en vue des fêtes de ce centenaire, sous la présidence de M. Pierre Lafitte, le célèbre positiviste. La librairie Reinwald a publié une édition spéciale en un volume des *Œuvres choisies de Diderot*, qui porte en sous-titre : Édition du centenaire. Le Livre ne pouvait laisser passer ce centenaire sans célébrer à sa manière le grand philosophe français. Nous avons donc fait graver le plus beau portrait connu de Diderot, qui parut en grand format in-folio et qui conserve mieux la physionomie de l'auteur du *Neveu de Rameau* que tous les bustes et statues exposés au Salon de cette année, et qui représentaient assez mal le grand homme en qui s'incarne le mouvement philosophique du XVIIIe siècle.

Livres aux enchères. — *Vente Didot*. — Du 10 au 14 juin dernier, a eu lieu, à l'hôtel Drouot, la vente aux enchères publiques d'une nouvelle série de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. On se rappelle qu'une première vente eut lieu en 1878 et produisit 884,360 francs.

Dans la deuxième, faite l'année suivante, on atteignit le chiffre énorme de 947,736 fr. C'est dans cette seconde vente que se trouvait le célèbre missel de Charles VI, qui fut à lui seul vendu 76,000 fr. Jusqu'ici et en y comprenant la vente d'estampes faite en 1877, le total des adjudications prononcées dans les cinq ventes successives a dépassé 3 millions. La vente dont nous nous occupons aujourd'hui a donné 121,591 fr.; elle comprenait nombre de manuscrits occidentaux et orientaux. Voici quelles ont été les enchères les plus remarquables :

La Sainte Bible, avec glose, in-f° de 245 ff. à 2 col., miniatures et lettres ornées; rel. ancienne. Manuscrit sur vélin, remontant au commencement du XIIIe siècle et orné de quatorze miniatures. Il paraît offrir la plus an-



CENTENAIRE DE DIDEROT

mort le 30 Juillet 1784

cienne version de la Bible, dont les manuscrits sont d'une extrême rareté. La Bibliothèque nationale s'en est rendue acquéreur moyennant le prix de 2,000 fr.; — *Psalterium, Cantica*, etc., pet. in-8° carré, de 242 ff.: miniatures, lettres ornées; manuscrit sur vélin, exécuté dans le nord de la France au commencement du XIIIe siècle, 1,105 fr.; — *Antiphonaire*, très grand in-f° de 56 ff., lettres ornées et huit miniatures représentant des épisodes de la vie de saint Pierre et de saint Nicolas. Manuscrit sur vélin, exécuté probablement à Sienne, au XIVe siècle : 1,200 fr.; — *Horæ*, in-4° de 240 ff., miniatures, bordures et lettres ; rel. en velours vert. Manuscrit sur vélin, exécuté en France à la fin du XVe siècle et orné de 31 miniatures : 1,510 fr.; — *Horæ*, in-8° de 34 ff., miniatures, bordures et lettres ornées; reliure en velours rouge. Voici la note que consacre à ce manuscrit M. Pawlowski, l'érudit conservateur de la bibliothèque de M. Didot : « Admirable manuscrit sur vélin, exécuté en France au commencement du XVIe siècle et orné de douze miniatures qui sont autant de tableaux. Ce n'est malheureusement qu'une première partie d'un livre qui, dans son intégralité, devait être un véritable trésor d'art. Il paraît que la seconde partie est passée en Angleterre. Notre fragment était resté, depuis 1832, entre les mains de J.-J. de Bure aîné, dont il porte la signature. Il l'opposait, comme le type de la perfection, à toutes les prétentions plus ou moins fondées des possesseurs de manuscrits qui venaient les lui offrir. C'est, en effet, un chef-d'œuvre incontestable et il y a fort peu de manuscrits de cette époque qui puissent l'égaler. Il sort du pinceau d'un des meilleurs artistes de la Renaissance française... » Les quatre premières peintures représentent les quatre évangélistes ; la cinquième et la sixième ont pour sujet l'Annonciation ; la septième représente la Visitation de sainte Élisabeth ; la huitième, l'arrestation de Jésus-Christ ; la neuvième, la descente du Saint-Esprit ; la dixième, le baptême de Jésus-Christ ; la onzième, la Présentation au Temple ; la dernière, la mort de la Vierge. Ce manuscrit a trouvé preneur à 3,850 fr. — *Horæ*, petit in-8° de 196 ff., bordures, lettres ornées et quatre-vingt-deux miniatures. Manuscrit sur vélin, exécuté au commencement du XVIe siècle : 1,160 fr.;— *Heures*, in-f° de 104 ff., miniatures, bordures et lettres ornées. Manuscrit sur vélin, exécuté en France vers le milieu du XVIe siècle pour Claude Gouffier, comte de Maulévrier, grand écuyer de France, et orné de huit grandes peintures attribuées à Jean Cousin. M. de Janzé s'est rendu acquéreur de ce manuscrit moyennant le prix de 3,200 fr. *Sancta Brigitta. Revelationes...* In-f° à 2 col. de 407 ff., miniatures, bordures et lettres ornées, reliure de Lortic. Manuscrit sur vélin, exécuté en Italie dans la première moitié du XVe siècle et orné de deux miniatures à pleine page et de onze initiales historiées : 3,950 fr.; — *Traité de la chasse à courre*. Petit in-8° de 67 ff., miniatures, reliure de Derôme. Manuscrit français sur vélin, XVe siècle, orné de dix-huit miniatures : 2,600 fr.; — Jehan Boccace : *Des cas des nobles hommes et femmes infortunez*. Grand in-f° de 234 ff. à 2 col., miniatures, bordures et lettres ornées, reliure de Duru. Manuscrit de la première moitié du XVe siècle, sur vélin, orné de quatre-vingt-quatorze miniatures : 1,100 fr. — Jehan Fouquet : *Œuvre peint*. Reproductions en fac-similé, relié en 4 vol. par Lortic. Précieux recueil de 57 peintures en fac-similé sur papier et peau de vélin, d'après les miniatures de Jehan Fouquet. Elles ont été exécutées par des artistes éminents pour le compte du libraire Curmer, qui les a fait reproduire ensuite en chromo-

lithographie. Ce recueil a été vendu 5,290 fr. — Recueil en 3 vol. reliés par Lortic de 65 peintures qui sont des copies des miniatures de plusieurs des plus beaux manuscrits de l'Europe, tels que le *Bréviaire du duc de Bedford*, le *Bréviaire du cardinal Grimani*, les *Heures d'Aragon*, les *Heures de Henri IV*, copies exécutées par d'excellents artistes français et italiens pour le compte de M. Curmer, et d'après lesquelles ont été faites les chromolithographies des *Évangiles*, publiées par cet éditeur : 4,850 fr. — *Le Koran*, très grand in-f° de 469 ff., reliure arabe du temps. Ce manuscrit, sur papier de coton, d'une richesse extraordinaire de décoration, doit remonter au xve siècle. Il provient d'une mosquée du Caire et a été acquis par M. Didot, en 1869. La reliure de ce manuscrit ainsi que deux des figures qui le décorent ont été reproduites par M. Racinet dans son livre sur l'*Ornement polychrome*. Ce manuscrit a été vendu 9,900 fr.; — *Portraits des empereurs, princes, princesses, seigneurs et dames de l'Inde, de la Perse*, etc. Grand in-f° de 58 ff., reliure de Simier. Splendide recueil de 58 peintures persanes et mogoles, exécutées au xviie et au commencement du xviiie siècle : 2,300 fr.; — Bas-relief en ivoire, à jour, représentant un gentilhomme et une dame. Travail français du commencement du xive siècle. A sans doute servi comme plaque de reliure ; 1,850 fr.;— Deux plats de reliure vénitienne, travail du xvie siècle. Au centre de chaque plat est un sujet en ovale, peint à l'huile, représentant l'un, *Pyrame et Thisbé*, l'autre, la *Naissance de Bacchus* : 600 fr.; — *Ève présentant à Adam le fruit défendu ;* plaque de reliure en ivoire sculpté, travail allemand du xvie siècle : 145 fr.

Examinons maintenant rapidement les principaux ouvrages imprimés. *Jacobi Sadoleti, episcopi Carpentoractis.* Interpretatio in psalmum *Miserere mei Devs*. Apud seb. Gryphivm Lvgdvni, 1533, reliure du xvie siècle. Exempl. ayant appartenu à Grolier, dont il porte la signature à la fin du volume : 1,100 fr. ; — *Ces presentes heures à lusaige de Rouan* ‖ *au long sans requerir*.... ont este imprimees pour Simon ‖ vostre Libraire demourant à Paris. S. d. in-4°, goth., reliure du temps. Exempl. sur vélin des grandes Heures de Simon Vostre : 599 fr. ; — *Diversarii Nationum habitus centum et quattuor iconibus in ære incisis diligenter expressi item ordines duo processionum usus summi pontificis alter ser. Princ. Venetiarum opera Petri Bertellii.... Apud Alciatum alcia. et Petrum Bertellium, Patauij*, 1589. — *To. alter. diversar. Nationum habitus nunc primum editi à Pe. Bertellio quib. addita sunt Ordo Romani Imperii ab Othone II institutus, pompa regis Turcarum et Personatorum vestitus varij, quorum est in Italia frequens usus*.... Patauii, 1592 ; 2 vol. pet. in-8°, rel. de Hagué ; exempl. de la bibliothèque Yemeniz : 500 fr. ; — La troisième édition hollandaise et la première typographique (1483) du *Speculum humanæ salvationis*, contenant 128 gravures sur bois, a atteint le prix de 3,800 fr. On ne connaît jusqu'à présent que trois exemplaires de cette édition : celui de la bibliothèque royale de La Haye; celui de la collection de lord Spencer, incomplet de 8 feuilles, et celui-ci ; — *Le Recueil des histoires de Troye*, Lyon, Denys de Harsy, 1548, in-f° de 58 ff. Exempl. de la collection Yemeniz : 450 fr. ; — *Guilelmus monachus de Villadei, Epithoma vocabulorum* ‖ *decerptum ex* ‖ *Calepino* ‖ *Perotto* ‖ *Anthonio nebrissensi.... Et pluscules alijs quod tandem auctum est et correctum* ‖ *a Guilelmo monacho de Villadei appositis* ‖ .... *Venundantur Cadomi in edibus Michaelis angier* ‖ *iuxta conuentum fratrum minorum ;* s. d. (1529),

in-4° goth. à 2 col. de 216 ff. Précieux vocabulaire latin-français imprimé à Caen et non cité au *Manuel* : 500 fr. ; — Cicéron : *Les Philippiques*, Poitiers, 1549, in-f°, fig. sur bois, rel. du temps : 220 fr. ; — Virgile : *Œuvres*, Paris Didot, 1791, 1 vol. in-f°. Un des cinq exemplaires sur vélin : 135 fr. ; — *Martialis cum duobus commentis*, 1 vol. in-f° de 161 ff. s. l. (Venise), 1503 ; rel. de Lortic, édition rare, inconnue à Brunet : 130 fr. ; — L'abbé Cotin : *La Ménagerie*, Amsterdam, Henri Schelte, 1705, pet. in-12 de 65 p., rel. de Hardy : 90 fr. ; — Petrarca : *Trionfi, Sonetti e Canzoni col commento di Bern. Glicino et di Philelpho*. Venetia, P. Veronèse, 1490-1491, 2 parties en 1 vol. in-f°, fig. sur bois. Édition rare, exempl. aux armes du marquis de Morante : 100 fr. — Fénelon : *Les* ‖ *avantures* ‖ *de* ‖ *Télémaque* ‖ *fils d'Ulysse* ‖ s. l. n. d. (1699), 2 part. en un vol. in-12, 80 et 350 pages ; reliure du XVII[e] siècle. Édition précieuse, pour ainsi dire inconnue, et dont les exemplaires sont introuvables. C'est celle qui, d'après le docteur Bosquillon, l'éditeur du *Télémaque* imprimé chez Crapelet en 1799, a donné pour la première fois la suite du fragment publié en 1699 chez la veuve Barbin, et dont la continuation a été empêchée par la police de Louis XIV. Malgré la dénégation de M. Brunet, le contraire n'est pas encore prouvé. Cet exemplaire s'est vendu 199 fr. ; — Voltaire : *Œuvres de M. de Voltaire*, Amsterdam, Jacques Desbordes, 1739, 4 vol. in-8° ; exemplaire avec de nombreuses corrections autographes de Voltaire. En beaucoup d'endroits de la *Henriade*, il a attaché avec des pains à cacheter, des carrés de papier sur le texte, qu'il a remplacé par d'autres vers, et il a ajouté quatre pages de son écriture au huitième chant. Ce volume appartint ensuite à Helvétius, qui y écrivit des notes au crayon. M. Firmin Didot l'ayant reçu en don en 1796, le fit richement relier par Bradel l'aîné et consigna ainsi son origine sur un feuillet de garde : « Ces quatre volumes m'ont été donnés en 1796, à Auteuil, chez M[me] Helvétius, par le comte de la Roche, hôte et ami d'Helvétius. Firmin Didot. » Ils ont figuré à la vente de ce dernier en 1810 et ont été rachetés en 1852, à la vente de Saint-Vincent, par M. Ambroise Firmin Didot. Ils ont été vendus le mois dernier 220 fr. ; — Jean Bouchet : *L'Histoire et cronicque* ‖ *Clotaire* ‖ *premier de ce nom. vii roy des Fracoys et monarque des Gau* ‖ *les...* Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1517, in-4° gothique. Exemplaire de l'édition originale. On a relié à la suite une opuscule qui paraît unique et est intitulé : *le Séjour salutaire. Ce livre est très utile et nécessaire à toutes gens pour occuper et employer le temps fructueusement et non pas en œuvres inutiles et illicites comme plusieurs le font*, Poitiers, 1513, in-4° gothique de 26 feuilles, 400 fr.

Autographes. — La vente d'autographes de M. Bovet, qui a eu lieu à l'hôtel Drouot, les 19, 20 et 21 juin, a produit 57,088 fr. Il faut citer, parmi les adjudications importantes : une lettre de Le Sage au marquis de Torcy concernant un certain rapport qu'il devait faire sur une demoiselle Petit : 1,010 fr. — Un billet d'André Chénier à son père pour lui annoncer son arrivée à Londres : 810 fr. ; — Lettre de Victor Hugo à Lamennais pour lui annoncer son mariage avec Adèle Foucher : 310 fr. ; — Une pièce de vers d'Alfred de Musset, accompagnée d'un dessin et de quatre strophes de la *Ballade à la lune*, a été payée 245 fr. ; — Une réponse de Proudhon, datée du 14 septembre 1855, à une

demoiselle qui lui avait écrit pour le consulter sur son mariage : 500 fr. ; — L'autographe par lequel Molière assurait au procureur Rollet (le *fripon* de Boileau) une somme de 300 livres que lui devait Baron, le comédien, et la quittance du payement ont été vendus 2,500 fr.

Vente Hamilton. — Quelques prix de la vente Hamilton, qui s'est terminée à Londres le 9 mai dernier : *Æsope en rithme françoise*, par G. Corrozet : 46 liv. sterling ; vingt-huit dessins à la plume d'Androuet du Cerceau, dans leur reliure originale de Clovis Eve : 240 liv. ; les *Leçons de perspective* : 33 liv. ; les *Bastiments de France* : 97 liv. ; l'*Histoire généalogique de France* d'Anselme de Sainte-Marie, 9 vol. in f°, grand papier, reliure de Ruette : 50 liv. ; *De Naturali auscultatione* d'Aristote, Paris, 1550, ex. de dédicace d'Henri II, relié par N. Eve : 126 liv. ; des Grolier, poussés jusqu'à 28, 37 et 70 liv. ; les *Peintures antiques* de Bartoli, planches en couleurs : 80 liv. ; *Peinture des manuscrits français* de Bastard : 133 liv. ; les *Ornements* de Berain : 70 liv. ; le Boccace illustré par Gravelot et Eisen, avec les planches doubles : 50 liv. ; les Voyages de Bry et de Meriani, en 11 vol. in-f° reliés par Derôme : 560 liv. ; Cuvillier, *Morceaux de Caprice* : 80 liv. ; la première édition de Dante de Landino : 380 liv. ; *Statuts de l'ordre de Saint-Michel*, sur vélin : 82 liv. ; *Elzevirii Catalogus*, sur vélin : 25 fr. ; *Fêtes pour le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne*, exemplaire de Marie Leczinska : 89 liv. ; *Heures à l'usaige de Rome*, 1498, sur vélin : 59 liv. ; le *Journal* de l'Estoile, 9 vol. aux armes de M[me] de Pompadour : 144 liv. ; le *Longus* de Didot, épreuves avant la lettre : 30 liv. ; *Traité des pierres gravées*, de Mariette, ex. de la duchesse de Berri : 47 liv. ; la *Pratique du cavalier* de Menou, ex. de dédicace à Louis XIV : 32 liv. ; le *Musée français* et le *Musée royal*, avant la lettre : 100 liv. ; *Les mille et un jours*, grand papier, fig. de Devéria : 80 liv., 68 portraits au crayon de Napoléon et des personnages de sa cour, par David : 360 liv. — Parmi les livres intéressant spécialement les bibliophiles anglais, on remarquait un Caxton, le *De consolacione philosophie* de Boèce : 160 liv. ; et surtout Boèce, *History of Scotland*, 1[re] édition, sur vélin, ex. de Jacques V, qui en a dessiné les initiales, dans une belle reliure du temps, exécutée à Edimbourg : 800 liv. — Mentionnons encore : *Perceforest, roman de chevalerie*, 6 vol. en 3, rel. par Derôme : 118 liv. ; la 1[re] édition des *Contes de ma mère Loye* de Perrault : 85 liv. ; les *Cérémonies religieuses* de Picart : 69 liv. ; l'édit. princeps de Pindare, ex. aux armes de Henri II et de Diane de Poitiers, rel. par Pierre Roffet le Faucheux : 141 liv. ; le *Pontificale Jacobi de Lucis*, dans une reliure du même, aux armes de François I[er] : 104 liv. ; *Tristan, chevalier de la Table ronde*, seconde édit. donnée par Vérard : 108 liv. ; *Testament nouveau en françois par les théologiens de Louvain* : 45 liv. ; 17 dessins à la sépia de Vernet, illustrant la vie de Napoléon I[er], et un portrait de Napoléon I[er] au crayon, par Isabey : 231 liv. ; *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*, 17 vol., épreuves sur chine : 78 liv. ; Pluvinel, *Instruction du roy à l'exercice de monter à cheval* (1625), 98 liv.

La collection de manuscrits a été achetée en bloc par le gouvernement prussien. Les deux ventes Beckford et Hamilton ont produit en tout près de 170,000 livres sterling (4,250,000 francs).

Sur les 86,444 livres sterling produites par la vente des bibliothèques Beckford et Hamilton, le libraire Bernard Quaritch en est pour 44,100 livres, dont la moitié environ pour le compte de ses clients et le reste pour lui.

— La vente Castellani, à Rome, comprenait un certain nombre d'ouvrages rares, dont *il Bibliofilo* indique les prix d'acquisition. — N° 854 du catalogue : *Heures de la Vierge*, par G. Hardouin, calendrier de 1511, 410 fr. — N° 853. Long rouleau de parchemin représentant, à l'aide de miniatures et d'inscriptions latines, tout le *Nouveau Testament*, xvᵉ siècle, 480 fr. — N° 852. Deux *miniatures sur vélin* aux armoiries d'Antoine de Bourgogne, l'an de grâce 1469, 1.500 fr. — N° 835. Joli *manuscrit* in-8° du xvᵉ siècle, sur vélin, aux armes de Castille et de Léon, 4,500 fr. — N° 837. *Offices des morts*, petit manuscrit in-f° sur vélin, livre de plain-chant du xvᵉ siècle, 410 fr. — N° 847. *Manuscrit persan*, grand in-4° avec miniatures, richement relié, 650 fr.

— Dans le courant de juin, la bibliothèque du conseillersupérieur K.-F. v. Heusinger a été vendue aux enchères, à Marbourg. — Elle se composait de 14,526 volumes catalogués, dont la plupart se rapportent à l'histoire de l'art médical, à la pathologie comparée et à la géographie médicale.

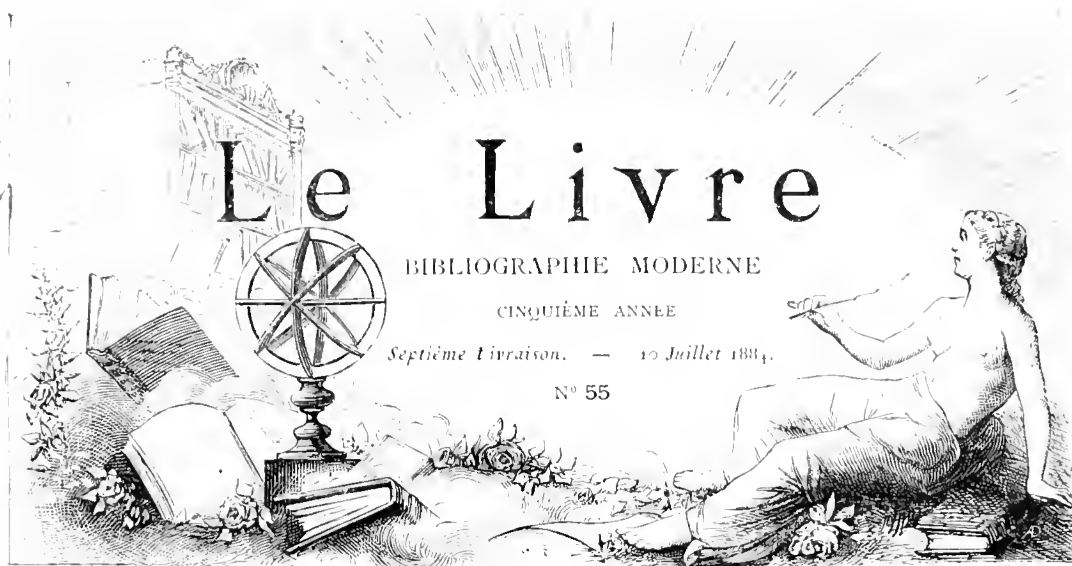
— Deux autres bibliothèques assez importantes ont été également vendues dans les derniers jours du mois d'avril : celles de MM. Cohen et Victor P. — Voici l'indication des ouvrages les plus intéressants :

Bibliothèque Maurice Cohen. — *Le Rommant de la rose*, Paris, 1529, petit in-8° rel. de Bozérian : 95 fr. ; — *Le Cabinet satyrique*, 1666, 2 vol. pet. in-12, rel. de Capé : 50 fr. ; — La Fontaine : *Contes et nouvelles en vers*, Amsterdam, Henry Desbordes, 1685, 2 t. en 1 vol. in-12, rel. de Lortic : 135 fr. ; — Le même, édition des Fermiers généraux, rel. de Derôme : 800 fr. ; — Grécourt : *Œuvres diverses*, Luxembourg 1761, 4 vol. in-12, exempl. aux armes de Mᵐᵉ de Pompadour : 80 fr. ; — Lamartine : *Œuvres poétiques*, Paris, Furne et Jouvet. 1875-1879, 6 vol. pet. in-8° broch. ; exempl. sur papier de Chine : 96 fr. ; — Pierre et Thomas Corneille : *Le théâtre de P. Corneille*, Rouen, et se vend à Paris chez Guillaume de Luyne, 1664, 3 vol. in-8°, fig. *Poèmes dramatiques de T. Corneille*, à Rouen, et se vendent à Paris chez Guillaume de Luyne, 1665, 2 vol. in-8°. 4ᵐᵉ partie du *Théâtre* de P. Corneille (contenant *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*), Paris, Guill. de Luyne, 1666, 1 vol. in-8°. Ensemble, 6 vol. rel. de Lortic : 599 fr. ; — *Les œuvres de M. de Molière*, Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin, 1674-1675, 7 vol. in-12 ; *les Œuvres posthumes de M. Molière*, t. 8, imprimées pour la premiere fois en 1682. Paris, Denis Thierry, Cl. Barbin et P. Trabouillet, 1682, 1 vol. fig. Ensemble, 8 vol. in-12, rel. de Hardy : 510 fr. : — Molière : *l'École des femmes*, Paris, Quinet, 1663, in-12 ; édit. orig., rel. de Lortic : 270 fr. ; — *Œuvres de Racine*, Paris, Denis Thierry, 1697, 2 vol. in-12, rel. de Hardy-Mesnil : 200 fr. ; — Beaumarchais : *La folle journée ou le Mariage de Figaro*, Paris, Ruault, 1785, in-8°, rel. de David : 155 fr. ; — *Zayde, histoire espagnole par M. de Segrais, avec un traitté de l'origine des romans*, Paris, Barbin, 1670-1671, 2 vol. pet. in-8°, édit. orig. rel. de Lortic : 160 fr. ; — *La princesse de Clèves*, Paris, Barbin, 1678, 4 part. en 4 vol. in-12, rel. de

David : 140 fr. ; — Le Sage. *Histoire de Gil-Blas*, Paris, les libraires associés, 1747. 4 vol. in-12, rel. de David : 140 fr. ; — *Le moyen de parvenir*, s. l. n. d., pet. in-12 de 439 p., rel. de Capé : 100 fr. ; — *Recueil général des œuvres et fantaisies de Tabarin*, Rouen (La Haye), 1664, pet. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 95 fr. ; — *Le facétieux réveil-matin*, Leyde, de Haro, 1643, pet. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet; exempl. de la bibl. Béhague : 145 fr. ; — *Le fond du sac*, Paris, Leclère, 1866, gr. in-8°, rel. de Allo : 60 fr. ; *Mémoires de Philippe de Commines*, Leide, chez les Elzevier, 1648, pet. in-12, rel. de Cuzin et Wampflung : 102 fr. : — *Collection de petits classiques français*, dédiée à Mme la duchesse de Berry, Paris, Delangle, 1825-1826, 9 vol. in-16, papier vélin : 92 fr. ; — M. Cohen possédait la collection complète des ouvrages de Gabriel Peignot. — *Les lettres facétieuses de Fontenelle* (1808). *La relation de l'isle de Bornéo* (1807). *La lettre de Fontenelle au marquis de la Fare sur la Résurrection* (1807), et *La Création et le Paradis perdu*, ensemble 3 ouvrages en 1 vol in-12, rel. de Allo, ont été vendus 40 fr. — Ces opuscules sont des plus rares.

Bibliothèque Victor P. — *Le collège de Sapience*... Paris, Anthoine Bonnemère, 1539, pet. in-8° : 51 fr. ; — *Entremangeries ministrales, c'est-à-dire contradictions iniures... des ministres et prédicans de ce siècle*, Caen, Tite Haran, 1601, pet. in-8°; violente diatribe d'un cordelier contre les ministres protestants : 156 fr. (exempl. de Ch. Nodier). — *Les Essais de Michel, seigneur de Montaigne*, Amsterdam, Anthoine Michiels (Bruxelles, Foppens), 1659, 3 vol. in-12, rel. de Hardy-Mesnil : 170 fr. ; — B. de Saint-Pierre : *Études de la nature*, Paris, Deterville, 1804, 5 vol. in-8° fig : 185 fr. ; — Vecellio : *Habiti antichi*, Venetia, 1598, in-8° : 181 fr. ; — *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus*. Paphos et Paris, 1780 ; exempl. en gr. papier : 205 fr. ; — *Les métamorphoses d'Ovide*, trad. Banier; Paris, Bailly, 1767-1770, 4 vol. in-4° : 255 fr. ; — *La pucelle d'Orléans*, Londres, 1790, in-18 : 138 fr. ; — La Fontaine : *Fables choisies*. Paris, Desaint et Saillant, 1755-1759, 4 vol. in-f° pet. papier : 270 fr. ; — La Fontaine : *Contes et nouvelles*, édition des Fermiers généraux, rel. de Chambolle-Duru : 555 fr. ; — *Les amours pastorales de Daphnis et Chloé*, s. l., 1718, pet. in-8° : 230 fr. ; — Rabelais : *Œuvres*, Amsterdam, Fr. Bernard, 1741, 3 vol. in-4° : 205 fr. ; — *Heptaméron français*, Berne, 1781, 3 vol. in-8°, rel. de Hardy : 421 fr. ; — Furetière : *Le roman bourgeois*, Amsterdam, P. Mortier, 1714, 2 t. en 1 vol. pet. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 90 fr. ; — Montesquieu : *Le temple de Gnide*, Paris, Le Mire, 1772, in-4° : 305 fr. ; — Boccace : *Le Décaméron*, Londres (Paris), 1757-1761, 5 vol. in-8°, rel. anc. : 360 fr. ; — P. Lacroix et F. Seré : *Le Moyen âge et la Renaissance*, Paris, 1848-1851, 5 vol. gr. in-4°, dem. rel. : 170 fr.





L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Bibliographie. — Mélanges. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences politiques. — Sciences médicales. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

CRITIQUE LITTÉRAIRE DU MOIS[1]

ROMANS ET NOUVELLES : Marichette. — Vierge. — *L'Amour sans phrases.* — *Assunta.* — *Une lune de miel.* — *Autour d'un clocher.* — *Le Pigeon.* — *Le Pensativo.* — *L'Amirale.* — *Le Faiseur d'hommes.* — *Lise Fleuron.* — *Andrée.* — *Just Lhermenier.* — Dernières Publications. — MÉLANGES LITTÉRAIRES : *Le Jargon du* XVe *siècle.* — *Molière :* l'Escole des Maris. — *Les Contes d'à présent.* — *Les Mélancolies animales.* — *Nouvelles lettres d'Italie.* — *Urbain Grandier.* — *Reflexions de la Fare.* — *L'abbé Bautain.* — *Machiavel.* — *L'Art de dire le monologue.* — *Les Almanachs de la Révolution.* — *Ouvrages annoncés.* — POÉSIES : *Feuilles au vent.* — *Fabulettes.* — *Le poème des amoureux.* — *L'Atlantide.* — HISTOIRE : *Histoire de l'escrime.* — *Souvenirs de l'émigration.* — *Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine.* — *Lettres de Philippe II à ses filles* — *La Bienheureuse Delphine de Sabran.* — *Correspondance de Mallet du Pan.* — *La Ville sous l'ancien régime, etc.* — GÉOGRAPHIE : *Histoire et géographie de Madagascar.* — *Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro.* — *Le Mexique d'aujourd'hui.* — *Souvenirs d'Alger.* — *Notre future route de l'Inde, etc., etc.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Marichette, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1884. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Avec un vif sentiment de la vie de province et des détails fort intéressants, Hector Malot nous conte aujourd'hui tout au long, en deux gros volumes, l'existence d'une pauvre orpheline parisienne que la mauvaise fortune envoie échouer dans un petit village normand, à Saint-Maclou-la-Mer, chez un de ses cousins, riche entrepreneur du pays. Celui-ci

1. L'abondance des Comptes rendus nous oblige, ce mois-ci, à supprimer la Causerie et la Chronique, que nos lecteurs avaient coutume de trouver au début de chaque livraison du *Livre.*

abuse épouvantablement de la malheureuse ; après en avoir fait un des commis de sa maison, l'avoir courbée sur ses écritures de commerce, il se jette sur elle, par une nuit d'orage, sans qu'elle comprenne même ce qui lui arrive, car elle perd connaissance. Revenue à elle, déshonorée, Marichette s'enfuit de l'odieuse maison et se réfugie dans un village voisin chez un autre cousin, puis finit par aller, plus loin encore, mettre au monde un garçon qui deviendra sa joie et sa consolation. L'amour de l'un des commis de son cousin Simon Bellocq, amour qu'elle partageait, est brutalement rompu par cet affreux malheur.

Tel est le sujet du nouveau roman d'Hector Malot. Nous ne saurions en donner plus au long le détail et raconter, soit la lutte gigantesque des deux cousins pour accaparer toute la clientèle du pays, soit le procès fait à Simon Bellocq, afin de le faire condamner pour viol, soit les différents épisodes, gais ou tristes, qui font de ce livre un des plus intéressants de tous ceux écrits jusqu'à ce jour par le fécond romancier.

On le lira avec émotion et on verra la douce figure de l'infortunée Marichette s'élever au-dessus de ces passions grossières, de ces avidités terre à terre qui rampent autour d'elle sans parvenir à l'écraser.

Vierge, par Vast-Ricouard. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sentait dans la première œuvre de MM. Vast-Ricouard une certaine préoccupation littéraire, qui est allée peu à peu s'affaiblissant, à mesure que leurs volumes s'entassaient les uns sur les autres ; aujourd'hui ils ont achevé de se débarrasser de ce souci et écrivent au courant de la plume, aussi vite que possible, afin d'arriver à la dernière page. Nous croyons que cette nouvelle manière de procéder, qui confine de plus en plus au roman-feuilleton des petits journaux, n'est pas celle qui établira sérieusement leur réputation d'écrivains. *Vierge*, écrit à la vapeur, se lira de même et il n'en restera rien, pas même le souvenir.

L'amour sans phrases, par A. Leroy. Paris, Marpon et Flammarion, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les nouvelles réunies par M. Albert Leroy, sous ce titre plein de promesses *l'Amour sans phrases*, n'ont rien de ce qui peut faire sortir un auteur de la moyenne ordinaire ; certes, on ne saurait refuser à ce volume certaines qualités de gaieté, d'humour et d'entrain, mais nous aimerions sentir chez un écrivain, même dans les fantaisies plus ou moins sérieuses écrites par lui, un souci plus grand de la forme, une préoccupation plus visible de l'art. Ces nouvelles paraissent trop faites pour les besoins du journal et ne nous semblent pas avoir de mérite assez littéraire pour aspirer aux honneurs du livre.

Assunta, par Louis d'Ambaloges. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. d'Ambaloges, un début, si nous ne nous trompons, est une fort intéressante étude des mœurs corses, que l'on peut lire avec plaisir, même après *Columba* et *Matteo Falcone*. Le style en est courant et l'intrigue amusante ; c'est plus qu'il n'en faut pour assurer des lectrices et des lecteurs à *Assunta*, à un moment surtout où la Corse est à la mode.

Une lune de miel, par Aimé Giron. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'histoire d'un jeune mari qui fait peu à peu la conquête de sa femme, arrivant à la détacher de sa mère, qui voulait prendre un pied trop important dans leur ménage. Il est aidé en cela par un oncle fort amusant. Cette lune de miel se déroule presque entièrement en Italie, à travers Gênes, Naples, Rome et Venise, au milieu de péripéties romanesques, suscitées par la poursuite d'une ancienne maîtresse du mari. — M. Aimé Giron a traité avec talent et d'une plume aimable cette fantaisie. Les 346 pages qu'il lui a consacrées ne paraissent pas trop longues.

Autour d'un clocher, par Fèvre-Desprez. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les mœurs rurales décrites sous ce titre par Fèvre-Desprez sont d'une vérité photographique et souvent bien amusantes. Par exemple, l'auteur n'écrit pas pour les pudibonds et, à notre avis, il pousse un peu loin le sans-gêne dans certaines descriptions de luttes amoureuses entre un curé paillard et une institutrice laïque, à laquelle pèse sa sagesse. C'est du naturalisme dans l'acception la plus crue et la plus brutale du mot ; est-il vraiment besoin de mettre aussi violemment les points sur les *i* pour écrire une œuvre vécue ? — Du reste un réel talent, même dans ces endroits-là.

Le Pigeon, par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1884 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre assez étrange cache une suite de jolies nouvelles que l'auteur raconte aux herbes, aux fleurs et aux arbres. L'idée est ingénieuse et traitée avec habileté. La nouvelle principale, *le Pigeon*, est très dramatique, ainsi que certain souvenir de l'invasion de 1815, un massacre de cosaques accompli dans des circonstances terribles par un paysan français. G. T.

Le Pensativo, par Lucien Biart. Paris, A. Hennuyer, 1884. 1 vol. in-18.

Scènes de mœurs mexicaines. M. Lucien Biart exploite son filon, tout comme le font certains de ses héros ; et, quelles que soient les sommes qu'il en

retiré, la mine est assez riche pour constituer une fortune littéraire.

Comme ses prédécesseurs, ce nouveau récit, qui présente le Mexique au moment où il va échapper au joug espagnol, est plein de chaleur et d'intérêt. Les livres de M. Lucien Biart sont de ceux que tout le monde lit, et auxquels les grandes personnes se plaisent non moins que les enfants. Il suffit donc de signaler *le Pensativo*.

Ce n'est pas que ce soit un chef-d'œuvre. M. Biart, j'imagine, ne le pense pas plus que moi. Mais c'est un livre honnête, intéressant, décrivant des mœurs et des paysages à peu près inconnus, et dans lequel la sympathie va naturellement aux grands caractères et aux nobles actions. B.-H. G.

L'Amirale, par CHARLES LOMON. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Une mère aime son fils à la passion. Elle rêve pour lui un avenir de fortune et de gloire. Bonne et d'une intelligence supérieure pour le bien, elle devient froidement cruelle et subtilement fausse dans l'intérêt de sa passion maternelle. Elle réussit à souhait, et il en résulte que la vie de son fils est brisée; que la femme que voulait son fils est misérable à jamais, et que la femme qu'elle a donnée à son fils est soumise à des épreuves que ne devraient jamais connaître l'innocence et la bonne foi. Elle a voulu élever un temple à son idole, et elle a amoncelé des ruines: elle a voulu forcer au bonheur un être cher, et de toutes les blessures qu'elle a faites, la plus profonde est au cœur de son fils.

M. Lomon nous mène à travers ces situations violentes, profondément humaines et, pour qui en sait voir le sens, d'une moralité si haute, avec son talent sympathique et ému. Son livre sera lu de tous avec plaisir; plus d'un y reconnaîtra ce qu'il a souffert ou ce qu'il a fait souffrir. Puisse une telle lecture profiter à ces derniers! B.-H. G.

Le Faiseur d'Hommes, par YVELING RAMBAUD et DUBUT DE LAFOREST, avec une préface de M. Georges Barral. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884. 1 vol. grand in-8°.

Quel est le mérite de ce gros volume? Je ne lui en vois pas d'autre que celui d'avoir fait faire une préface à M. Georges Barral. Cette préface est intéressante; elle mêle en proportions convenables l'anecdote à la science; elle dit ce qu'il faut dire, comme il faut le dire, et n'a que le tort de nous annoncer que le roman le dit mieux qu'elle. C'est préparer aux lecteurs un désappointement. En vérité, la découverte de la fécondation artificielle de la femme n'avait nul besoin, pour entrer dans la pratique en la mesure où elle est utile, d'être présentée au public dans ce roman sentimental et maladroit, de conception invraisemblable et de style médiocre, et dont les auteurs ne trouvent rien de mieux, pour populariser l'idée nouvelle, que d'obliger l'apôtre à se suicider comme conclusion et couronnement de ses efforts.

On nous promet une suite, deux suites, l'exploitation du filon jusqu'à complet épuisement. La curiosité, qui a valu à ce livre ce qu'il a eu de succès, se soutiendra-t-elle pour accueillir d'autres volumes? Toute robuste et naïve qu'elle est, ce premier essai me paraît fait pour la lasser.

Science à part, *le Faiseur d'Hommes* ne remplacera pas, pour les bibliophiles et les lettrés, le *Lucina sine concubitu* que nous a légué le XVIIIe siècle.

B.-H. G.

Lise Fleuron, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus.— Prix: 3 fr. 50.

Dans la poussière âcre et vainement abattue par quelques maigres arrosages parcimonieusement distribués du bout de l'entonnoir, dans l'atmosphère asphyxiante, dans la vapeur de gaz en combustion de l'envers du théâtre, une foule étrange s'agite, se pousse, se démène avec toutes les apparences et toutes les exagérations de cette vie factice: c'est le monde du théâtre, un monde artificiel et passager, que l'auteur a voulu dépeindre.

Dans ce milieu, qui étoufferait les plus solides poumons, en contraste avec ces masques de la figure humaine, avec ces imitations forcées et grossies des joies, des douleurs et des passions, il a jeté une fille simple, pure, innocente, *Lise Fleuron*, une ingénue de théâtre, qui est aussi une ingénue de l'existence, une ingénue du monde véritable. — Il la heurte à toutes les ivresses, à toutes les souffrances, jusqu'au moment où le cœur de la pauvre petite se brise contre les angles implacables de cet entourage, au centre duquel elle tente de vivre avec toute l'innocence et toute la naïveté de son âme. De cette multitude bigarrée, fausse et cruelle, la douce image se dégage, comme enveloppée d'une auréole, qui la rend intéressante jusque dans la faute. On sent si bien que tout contribuait à la perdre, qu'on ne lui en veut pas d'avoir cédé à un amant. Une résistance eût été en désaccord avec sa nature même; du reste, n'expie-t-elle pas cruellement ce bonheur, fugitif comme toutes les choses du théâtre, en mourant loin de celui qu'elle a tant aimé?

L'œuvre de Georges Ohnet s'est accrue d'une étude qu'il devait immanquablement faire, l'étude de ce monde du théâtre, où il a obtenu ses plus brillants, ses plus incontestables succès. Une preuve de ce complet triomphe, c'est que la calomnie, le ver rongeur des bonnes choses, commence bassement son travail sourd contre l'auteur applaudi et remue autour de lui les fanges dont les jaloux voudraient le salir. Qu'importe! C'est là l'éternelle nature humaine: on ne jalouse, on ne tente de salir, on ne calomnie que ceux qui s'élèvent au-dessus des autres; les médiocres n'ont pas d'ennemis. Georges Ohnet n'a pas à s'inquiéter des bruits honteux dont tous les gens sincères et vraiment honnêtes ont depuis longtemps fait justice. G. T.

Andrée, par George Duruy. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré certaine scène qui se passe au fil de l'eau, comme dans l'œuvre fameuse des frères de Goncourt, l'*Andrée* de M. George Duruy n'a qu'une pâle et lointaine ressemblance avec *Renée Mauperin*, sans compter l'analogie du prénom voulu et cherché, ce prénom masculin féminisé, *Andrée-Renée*. — Il y a dans ce volume quantité de charmants détails, de pages finement brossées, mais on sent partout, et toujours, que le convenable, le convenu, écrasent l'écrivain et l'arrêtent dans son essor ; tous ses effets sont escomptés d'avance, savamment maintenus. Rien de carré, d'original ni de nouveau dans cette étude de femme, qui arrive presque à être banale, malgré la jolie élégance du style et le choix soigné des expressions. Nous aimerions mieux moins de correction et plus de tempérament. La préoccupation, trop visible, de frapper sur certains ridicules, empêche le romancier d'être juste ; il ferme les yeux pour frapper plus fort, à tour de bras, et son fouet s'égare assez souvent. On ne peut nier cependant que cette œuvre, à laquelle manque le grand souffle de la conviction littéraire et qui ressemble trop à un volume d'amateur, soit d'une fort agréable lecture. On ne se passionne pas, parce que l'on sent que l'auteur a trop d'esprit et de science pour se passionner lui-même, mais on s'intéresse quand même à la jolie poupée dont il a esquissé l'histoire : malheureusement il n'arrivera jamais à nous persuader que son héroïne a du sang dans les veines; c'est tout bonnement du son. G. T.

Just Lhermenier, par Paria Korigan. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus.— Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rarement trouvé plus de délicatesse et plus de sincérité locale que dans les œuvres de Paria Korigan. A la finesse de la touche féminine se joint toujours un accent de vérité, de réalité champêtre, incontestable. Déjà dans une remarquable étude, intitulée *l'Idiot*, l'auteur nous avait montré des qualités d'observation d'un ordre très relevé, mais avec une désunion trop accentuée entre les différentes parties de son récit, un manque d'équilibre et de continuité. Dans *Just Lhermenier* cette tache a presque disparu ; le roman se lit plus facilement d'une seule traite et semble moins composé de pièces et de morceaux détachés, sans que pourtant l'écrivain soit parvenu à se débarrasser complètement de ce défaut. Nous ne croyons pas qu'on puisse peindre avec un plus vif sentiment de la nature ces mœurs paysannes, si curieuses, si bibliques dans leur simplicité et dans leur rudesse native, et nous pensons que cette dramatique histoire, avec ses caractères si soigneusement peints, avec ses paysages à la fois délicats et solides, est appelée à un grand succès mérité. Nous aurons à revenir sur les œuvres si originales de Paria Korigan.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Librairie Dentu.

Sous ce titre : **Comment on devient Belle**, M. Henri de Bornier vient de publier un nouveau volume, — réponse à certaines critiques dirigées l'an dernier contre l'une de ses œuvres, *la Lizardière*, roman qui obtint du succès. — On avait dit, à ce propos : « C'est le vieux jeu ». M. de Bornier a joué, cette fois-ci, plus que jamais, « le vieux jeu », et il en est résulté cette démonstration, qu'au point de vue de l'intérêt de l'œuvre et de ce qui fait le charme pour le lecteur, ce jeu-là est peut-être le meilleur.— Qu'on lise donc cette série de petits romans, qui se déroulent sous le titre générique de *Comment on devient Belle*, et où l'esprit et l'humour se mêlent si heureusement à l'action dramatique et à l'émotion.

Le Pêcheur de l'île de la Borde, tel est le titre du roman que publie M. A. Poitevin. — C'est une œuvre mouvementée, et où la recherche d'une femme passionnément aimée, subitement et mystérieusement disparue, amène une série de péripéties dramatiques et émouvantes. Le public ne peut manquer d'éprouver pour l'héroïne de ce roman le même intérêt que lui porte celui qui brave tout pour la retrouver.

La même librairie met encore en vente : **Le ménage Hubert**, un roman honnête et charmant, dont l'auteur, bien connu dans le monde du théâtre et du roman, s'abrite sous le pseudonyme de Jules Tibyl. Une curieuse préface mise en tête de ce roman, signée Jules Claretie, nous donne le secret du pseudonyme. *Le ménage Hubert* plaira par un mélange entraînant de drame et de fine littérature.

Mimie, nouveau roman de Charles Deslys, est une originale et touchante histoire, où le sourire alterne avec les larmes, et qui intéresse en amusant. C'est une œuvre d'apaisement de concorde, d'espoir.

Un second roman de Mme Noirot, l'auteur de *Marguerite Launay*, porte ce titre : **Jeanne Dubourg** ; il rappelle toutes les qualités du premier. C'est hardi, original et sympathique, avec cette forme personnelle qui a fait remarquer par les amateurs de style le début de l'auteur.

Voici un nouveau volume du charmant auteur auquel on doit *Mademoiselle Mignon, Culottes rouges, Père inconnu, les Demoiselles Jorellet*, etc., etc., et qui, dernièrement, faisait applaudir au Vaudeville une très émouvante comédie, *le 15e Hussards*. Dans **Bonne nuit...** nous trouvons, dans une série de nouvelles variées, dramatiques ou humoristiques, les qualités d'émotion, d'esprit, d'observation et de belle humeur qui ont placé M. Alphonse de Launay parmi nos bons romanciers.

Librairie Ollendorff.

La Colonelle Durantin : Tel est le titre d'un nouveau volume à sensation de Théo-Critt, qui a déjà plusieurs succès à son actif : *La Vie en Culotte, Le 13e Cuirassier, Nos Farces à Saumur*.

Dans certains chapitres de *la Colonelle Durantin : le Serment d'un enfant* et *les Cheveux du Commandant*, on retrouve à chaque ligne un patriotisme qui empoigne et remue. Dans d'autres, c'est le rire joyeux ou les larmes émues. Dans tous, enfin, il y a une pointe d'ironie qui donne une saveur toute particulière à ce volume.

La préface est écrite par le colonel Ramollot. — Monsieur présente Madame au public, mais les deux caractères ne se ressemblent guère, et tous ceux qui connaissent Ramollot voudront certainement lire *la Colonelle Durantin*.

Contes courants, par Paul Labarrière. — Un livre de bon ton, qui ne ment pas à son titre. Ils courent en effet, gracieux, joyeux ou mélancoliques, toujours humains, ces contes que l'auteur de *Maître Saurat* a vêtus de son style souple. Nous recommandons spécialement à nos lecteurs : *le Rêve du Singe, l'Article 375, le Cas de G. Pégolan, Tintin, l'Embuscade*, etc.

Pour lire le soir. — Tel est le titre d'un charmant volume que M. A. de Sauvenière fait paraître chez le libraire de la rue Richelieu; ces petits romans, tantôt émus, tantôt gris, tantôt dramatiques, mais vivement menés et écrits, sont d'un intérêt soutenu; on peut *lire le soir* l'œuvre de M. Sauvenière, on est certain de ne s'endormir que lorsqu'on l'aura achevée.

L'Amour tragique, par Joseph Montet, est une œuvre originale, où l'éclair du drame jaillit à chaque page du choc ardent des passions; ce livre, par la hardiesse des situations et la rapidité du récit, sera certainement remarqué.

Après le grand succès de *l'Inassouvie* et de *Un Adultère*, l'éloge de M. Antoine Albalat n'est plus à faire. Aussi on voudra lire la **Maîtresse de Jean Guérin**, le nouveau roman qu'il vient de publier. M. Albalat s'attaque aujourd'hui à une situation originale : il envisage avec talent les effets de la passion chez un aveugle.

L'argent de la Femme, par Albert Leroy. Paris, Paul Ollendorff, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A la *Bibliothèque des Deux Mondes*, 1, rue Bonaparte, les éditeurs Frinzine, Klein et Cie font paraître un livre d'actualité, intitulé **Sur le boulevard.**

Ce livre, signé Marc de Valleyre, est une œuvre de critique spirituelle et fine. C'est comme une galerie, non de caricatures, mais de portraits pris sur le vif. Chaque chapitre est écrit avec la verve du Parisien qui, sur le boulevard, examine froidement la foule qui défile.

Il y a de tout et de tous, dans *Sur le boulevard* : Académiciens et danseuses, moines et militaires, peintres et poètes, romanciers, journalistes et explorateurs... Et l'auteur a ajouté à ces types d'autres types, plus génériques encore et plus parisiens peut-être, tels que : Femmes de Lettres et de Finance...

C'est là une idée prime-sautière, et qui ne peut manquer d'attirer l'attention des gens d'esprit.

Les éditeurs Marpon et Flammarion continuent la réédition des œuvres de Delvau, qu'ils ont commencée avec succès par les *Heures parisiennes* et le *Dictionnaire de la Langue verte*.

Aujourd'hui paraît dans leur bibliothèque illustrée :

Les Cocottes de mon grand-père, réimpression du *Fumier d'Ennius*; et ce sont certainement les plus intéressantes pages de Delvau que ces Nouvelles parisiennes. Il a mis dans ces récits tout son talent descriptif et certaines nouvelles, telles que Miss Fauvette, la Première Maîtresse, sont d'une touchante réalité.

De nombreux dessins de Marais et une belle eau-forte donnent au livre l'aspect artistique recherché par les bibliophiles et les amateurs d'Alfred Delvau.

Ratée, tel est le titre du nouveau roman de Henry de Kock, que la même librairie met en vente. L'auteur affirme que c'est une histoire d'hier. C'est bien possible. Il se passe tant d'histoires étranges de nos jours! En tout cas, celle-ci est curieuse. La mère ne permettra probablement pas la lecture de ce roman à sa fille, mais, à coup sûr, il amusera tout homme et toute femme aussi, qui, ayant lu l'*Amour* de Stendhal, se rappellera, en souriant, le fameux chapitre des *Fiasco*.

Claudia Vernon (Marpon, éditeur) est un roman dont les péripéties se déroulent et s'enchaînent d'une façon rapide, émouvante et curieuse.

MM. Gaston d'Hailly et Paul Tenissey sont des écrivains dont le procédé ne rappelle en rien le genre battu. L'intrigue se noue dès le début et va toujours en augmentant d'intérêt, jusqu'au dénouement, qui ne se laisse jamais entrevoir dans le cours du récit.

Ce n'est pas à plaisir que les auteurs sont entrés dans le détail des turpitudes de notre civilisation débauchée, et qu'ils se sont aventurés sur le terrain fangeux sur lequel *Claudia Vernon* a mis le pied au début de la vie ; ils s'y sont avancés en observateurs circonspects.

Des croquis enlevés, des scènes vives et d'une vigueur étrange, animées, émues, et des tableaux de Paris d'une vérité frappante, assurent à cet ouvrage un succès légitime.

Le **Guide du duelliste indélicat**, fantaisie ultra-comique de Charles Leroy, — l'auteur du célèbre *Colonel Ramollot*, vient de paraître à la librairie Tresse.

On ne peut rien imaginer de plus bizarre, de plus fou que cette série de bottes secrètes — et indélicates, — et rien de plus imprévu que les motifs de ces rencontres charentonnesques.

Tout y est follement gai : la tenue, le choix des armes, etc., jusqu'à la plaidoirie.

Illustré de plus de 150 dessins d'Uzès, ce nouveau volume sera évidemment un grand succès de rire.

Loin du bonheur, un nouveau roman de Monnier de la Motte, l'auteur de *Femmes et Maîtresses* et des *Maris entretenus*, vient de paraître chez l'éditeur Ghio.

C'est un récit rempli d'intérêt, de passion, dont le héros, après les hésitations les plus douloureuses, refuse, par un prodige de probité et de délicatesse, — bien rare à notre époque, — le bonheur qui, sous les formes les plus séduisantes, était venu s'offrir à lui.

Sous le titre de : **Grandeur et décadence d'une Société financière**, par un Gogo, l'éditeur Ghio met en vente un ouvrage intéressant et vrai d'un bout à l'autre. L'auteur retrace avec une grande fidélité et une verve mordante, mais sans passion comme sans faiblesse l'histoire d'une de

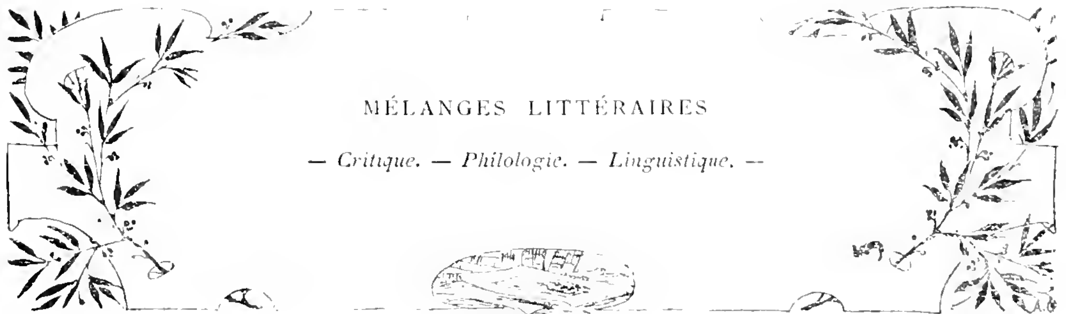
ces Sociétés financières écloses grâce à la fièvre de spéculation effrénée et irréfléchie qui nous avait envahis peu avant le krach.

L'écrivain Gogo n'avait que l'embarras du choix pour trouver son sujet, et il a eu la main heureuse, car la société le Crédit de France, dont il dévoile et met à nu les agissements, est sans contredit une de celles qui ont fait le plus de victimes et causé le plus grand nombre de ruines.

C'est une œuvre saine et une bonne action, qui montre au public un des côtés du drame et lui fait toucher du doigt la plaie. Il est du devoir de tout le monde, à l'heure présente, de s'instruire et, en apprenant à connaître le passé et à profiter de ses leçons, de savoir conserver sa fortune dans l'avenir.

Après *Pommes d'Ève* et les *Histoires débraillées*, qui ont obtenu un si vif succès, l'éditeur Ed. Monnier vient de mettre en vente un charmant volume avec ce titre original : *Les Saynètes que nous venons d'avoir l'honneur d'imprimer pour vous sont de* M. Charles Foley, *décors de* Joseph Roy, *mise en scène* par Ed. Monnier. C'est un joli recueil de petites pièces spirituelles, finement écrites, par Ch. Foley et illustrées par Roy avec talent. Tirage en rouge et noir sur beau papier teinté.

Signalons aussi chez le même éditeur une édition à bon marché du joli livre de Guy de Maupassant : *Clair de lune*, dont nous avons parlé avec enthousiasme lors de son apparition, il y a six mois, a été vite enlevé. Le texte de Maupassant est accompagné de douze belles têtes de pages par les artistes les plus connus et les plus aimés.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Le jargon du XVᵉ **siècle**; *étude philologique*, par Auguste Vitu. — *Onze ballades en jargon attribuées à François Villon, suivies d'un vocabulaire analytique du jargon*; 1 vol. in-8°. Paris, G. Charpentier, 1884.

M. Auguste Vitu, qui a toutes les compétences, et dont nous avons récemment apprécié ici même le beau travail sur le jeu de paume de Mestayers, se présente aujourd'hui au public avec un ouvrage qui le pose en philologue de premier ordre. Le discours préliminaire qui précède les onze ballades dont il donne le texte, la traduction et les commentaires joints à ces vers en jargon, le vocabulaire qui termine le volume font le plus grand honneur à l'étendue et à la rare sagacité de sa science philologique.

Le discours préliminaire de M. Vitu ne comprend pas moins de cent trois pages en petit texte, divisées en quatorze chapitres.

Après une vue générale sur la naissance des classes dangereuses en France, M. Vitu établit que le XVᵉ siècle voit apparaître en même temps les corporations au royaume des gueux et le jargon qui est leur idiome propre. Quels sont, se demande ensuite l'auteur, les éléments originaires de ces bandes organisées en vue de la mendicité, du pillage, du vol et du meurtre? On y distingue : 1° les criminels échappés à la justice des villes; 2° les laboureurs ruinés et expropriés; 3° les ouvriers paresseux ou sans ouvrage; 4° les soldats maraudeurs ou déserteurs; 5° les marchands ruinés ou fripons; 6° les gens de métiers aventureux, charlatans, baladins, crieurs d'indulgences et marchands de brimborions; 7° les déclassés, fils de famille prodigues ou déshérités, clercs rejetés de l'Université ou de l'Église, etc.

Ces mêmes bandes, quant à leur fonctionnement et à leur mode d'existence en dehors de la société, comprennent cinq divisions : 1° les soldats (bezoards, gaudins, narquois, francs taupins); 2° les merciers, mercerots, marchands ambulants; 3° les mendiants (gens du grand Coesre, du royaume des Thunes, gueux de l'hostière, argotiers, etc.); 4° les Bohémiens ou Égyptiens; 5° les voleurs proprement dits.

Le nombre de tous ces coquins étant devenu considérable, ils songèrent à s'organiser avec un chef, une hiérarchie, des lois et des finances : c'est à la corporation des merciers ambulants qu'ils empruntèrent leur forme de gouvernement, constitué dans les quarante premières années du XVᵉ siècle.

Cette organisation de la grande mercerie, qui engendra les mercelots et celle de la gueuserie, M. Vitu les étudie successivement, en y adjoignant des détails particuliers sur les Égyptiens, les voleurs et la canaille soldatesque, aussi rebelle aux lois de la gueuserie qu'à la discipline militaire.

On lira avec un grand intérêt les renseignements si précis et si clairs donnés par M. Vitu sur la hiérarchie de la dangereuse confrérie des gueux, et les degrés à parcourir par le *pethon* ou apprenti pour arriver à la dignité suprême du *grand Coesre* ou *roi de Thunes*, en passant par les grades inférieurs de *blesche*, *coesme*, *cagou* et *archi-suppot*. Le chapitre sur l'orga-

nisation de la mercerie nomade n'est pas moins complet; il est suivi de l'histoire générale des gueux, en tant que corps organisé au milieu de la société française, qui en tolera trop longtemps l'existence.

Les gueux, leur organisation, leur histoire étant connus, M. Vitu aborde l'histoire de leur langage, qui fut d'abord le *Jargon* du XVe au XVIe siècle, puis le *Blesquien* et le *Narquois*, du XVIe au XVIIe siècle, enfin l'*Argot*, dont l'apparition date de 1617 à 1626 et qui se continue jusqu'à nos jours. Pechon de Ruby a donné en 1596 un répertoire assez étendu du *blesquien*; le *narquois*, dont le nom ne figure ni dans le Nicot de de 1573 ni dans celui de 1606, mais se trouve déjà dans le Cotgrave de 1611 et de 1634 avec une définition peu exacte, était-il ignoré de Monet en 1620? le mot ne figure dans son *Parallèle* qu'à partir de l'édition de 1636; l'*argot*, qui lui succède avec son histoire, sa nomenclature, ses transformations, forme l'objet d'un substantiel résumé : c'est après avoir traité toutes ces questions accessoires qui pouvaient embarrasser sa marche, que M. Vitu arrive enfin à l'objet principal de sa belle et savante étude, au *Jargon*

Nous avons pu donner, en glissant rapidement, un léger aperçu des points accessoires traités par M. Vitu. Arrivé aux chapitres consacrés au *Jargon*, nous trouvons une telle abondance de faits, de preuves, d'inductions, une étude si serrée et si compacte, que, pour la résumer utilement, il faudrait la reproduire presque tout entière; il est impossible d'accumuler, en moins de mots, plus de données exactes, précises, lumineuses, avec une érudition plus consciencieuse et plus sûre. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur qui restera, comme nous, émerveillé de recherches si habilement conduites et des ressources nouvelles acquises à la philologie.

Cependant, dit M. Vitu lui-même, « la valeur philologique de la présente étude n'est pas dans l'éclaircissement plus ou moins précis de la littérature des gueux, mais dans la production d'un supplément, peut-être inattendu, aux glossaires de la vieille langue. » Ce supplément dont il est ici question est un vocabulaire comprenant environ 360 mots, dont l'explication était indispensable pour l'intelligence du texte de Villon; et parmi ces 360 mots, 95 mots d'exemple unique, c'est-à-dire qu'on ne rencontre nulle part ailleurs que dans les onze ballades de Jargon attribuées à François Villon, et dont M. Vitu publie le texte d'après l'édition gothique de Pierre Levet, 1489, pour les six premières, d'après un manuscrit de Stockholm pour les cinq dernières.

Pour l'explication de ces mots, aussi difficile que des hiéroglyphes, M. Vitu a mis à contribution un grand nombre de lexiques et a consulté un nombre infini d'ouvrages plus ou moins connus. Nous ne voyons pas, cependant, qu'il ait cité le Nicot de 1573, le Cotgrave de 1611, le Monet de 1620. Il semble aussi que le *Vocabulario del dialecto jitano*, Valencia, 1847, in-18, lui ait échappé. Dans ce dernier ouvrage, il aurait trouvé la confirmation de sa traduction du mot *can*, soleil : c'est en effet par *orcan* ou *ocan* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *Sol*. Là encore, il aurait vu que *coys*, prononcez *quays*, signifie bien *cabane*, maison, comme il l'a avancé; car c'est par *qué* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *casa*. Ce même *Vocabulario* nous fournit un rapprochement curieux : *Clichy*, on se le rappelle, désignait la prison pour dettes; c'est par ce mot *clichi* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *Clave*, clé.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'examen de l'ouvrage de M. Vitu; nous nous bornerons à dire qu'il s'impose à l'étude des philologues qui, tous, même les plus érudits, trouveront à y faire une riche moisson.

CH.-L.-L.

Molière. *Œuvres*, avec illustrations de Jacques Leman; *notices* par Anatole de Montaiglon. — *L'Escole des Maris*, 1 vol. in-4°. Paris, Le Monnyer.

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, de la nouvelle édition de Molière, publiée par la librairie Le Monnyer, avec les illustrations de Jacques Leman et les notices préliminaires de M. Anatole de Montaiglon.

La livraison qui vient de paraître, contenant *l'Escole des Maris*, nous offre une nouvelle occasion, que nous saisissons avec empressement, de dire tout le bien que nous pensons de cette magnifique édition. Nous avons fait nos réserves sur l'orthographe du texte : nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons à signaler, avec la notice de M. de Montaiglon, les principales illustrations de M. Leman.

Le sujet de la grande composition était indiqué à M. Leman par les gravures des éditions anciennes, qui toutes ont reproduit la 9e scène du IIe acte; pendant que Sganarelle presse Isabelle sur son cœur, celle-ci donne sa main à Valère, qui la baise amoureusement derrière Sganarelle. Les estampes des éditions de 1661-1682... jusques et y compris l'édition avec gravures de Boucher, ont toutes représenté la même situation. Le Valère de M. Leman ne diffère des autres que par la richesse de son costume.

Nous rappelons que chacun des actes est précédé d'une tête de page en rapport avec une des scènes principales de la pièce; la première lettre offre également un sujet intéressant; l'acte se termine par un cul-de-lampe ou un fleuron, où se révèle tout l'art ingénieux et délicat de l'habile dessinateur.

Sept livraisons ont donc déjà paru de cette édition, appelée à devenir si rare, et par conséquent si recherchée. Ce n'est pas encore une lourde dépense que l'acquisition des livraisons parues; mais, que l'ouvrage soit terminé, il sera tout à la fois fort dispendieux et fort difficile de se procurer les quelques exemplaires dont les souscripteurs ne se seront pas assurés d'avance. Nous nous faisons un devoir de donner cet avis à nos confrères en bibliophilie.

Les Contes d'à présent, par Paul Delair, avec une lettre de C. Coquelin aîné. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Paul Ollendorff; 1884, 1 vol. in-18.

Ce recueil est une réédition. Il est, comme le dit le titre, revu et augmenté; mais ses qualités et ses dé-

fauts sont les mêmes que la première fois, et cela me dispense d'y revenir. D'ailleurs, M. Paul Delair est un des plus aimés parmi les auteurs de *vers à dire*, et cela ne vient pas seulement de ce que ses vers sont dits par les meilleurs diseurs. *La Vision de Claude*, *l'Épave*, *l'Œil des morts*, *Vengeance de reine*, et d'autres, sont des récits dramatiques artistement composés qui, sans être des chefs-d'œuvre de poésie, ont une valeur par eux-mêmes indépendamment de la diction et qu'on peut lire pour soi, tout bas.

M. C. Coquelin aîné a écrit, pour cette édition, une lettre-préface « sur la poésie dite en public et l'art de la dire ». C'est un attrait de plus, et non des moindres. Il est toujours précieux d'avoir l'opinion des maîtres sur leur art, et d'apprendre d'eux leurs formules et leurs procédés. M. Coquelin écrit bien, avec aisance, esprit et bonhomie. On dirait d'un causeur élégant qui pense tout haut et s'exprime avec animation, mais sans effort.

B.-H.-G.

Les Mélancolies animales, par Ch. Lexpert, illustrations de Ch. Clérice. Paris, Auguste Ghio, 1884. 1 vol. in-18.

Le titre est piquant; l'idée générale, qui est de venger les animaux de la tyrannie de l'homme, a un air paradoxal, excitant pour la curiosité; les illustrations sont amusantes, et il y a tant de vers dans ce seul volume qu'on se prend d'un vague espoir que l'auteur a vidé son sac et qu'il n'en fera plus.

Ceci pour l'éloge; de blâme, je n'en ai pas à formuler. Ce sont choses ternes, grises, sans saveur et sans relief, qui n'ont d'autre défaut que celui de n'avoir pas de qualités. Il serait facile d'y relever des vers d'une prosodie fantaisiste, comme celui-ci, que l'auteur met dans la bouche de la grenouille :

Oui!... mais j'exècre l'homme... il mange mes cuisses.

Mais à quoi bon? La critique, encore une fois, n'a rien à faire ici, qu'à signaler un livre nouveau et à passer. Elle peut le faire avec d'autant moins de scrupule que l'écrivain sait à quoi s'en tenir, si l'on en croit ce quatrain qui rappelle le : Ils sont trop verts :

Gloire, que me veux-tu? Ma porte est bien fermée
Aux rêves orgueilleux : leur réveil est cruel.
— Ami, je viens t'offrir mon éclat immortel.
— O gloire! dans sa main retient-on la fumée?

B.-H.-G.

Nouvelles Lettres d'Italie, par Émile de Laveleye, Paris, Germer Baillière et Cie; Bruxelles, C. Muquardt, 1884. 1 vol. in-8°.

On se rappelle les *Lettres d'Italie* (1878-79) du fameux économiste belge. Celles-ci ne sont pas moins intéressantes. On y voit l'Italie, à peine constituée, souffrant profondément des maux des sociétés vieillies et décadentes, les campagnes ruinées par le fisc, la misère la plus atroce chez les travailleurs des champs, la dépopulation activée par l'émigration. Le gouvernement italien fait construire des navires de 26 millions de francs, et le gouvernement italien est impuissant à faire rentrer des impôts depuis dix-huit ans en retard, parce que ceux qui les doivent n'ont pas un sou vaillant et que personne ne voudrait acheter la terre sur laquelle ils meurent de faim.

Ce n'est là, du reste, qu'un des aspects du livre de M. de Laveleye, comme ce n'est, heureusement, qu'un des aspects de l'Italie. Le lecteur y trouvera des pages pittoresques, des détails de mœurs et de vie intime, des renseignements statistiques, des vues économiques et politiques qui tiendront en éveil sa curiosité du commencement à la fin.

B.-H. G.

Urbain Grandier et les Possédées de Loudun, par le Dr Gabriel Legué. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884; 1 vol. in-18.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les esprits sensés savent qu'il s'est commis à Loudun une monstruosité juridique digne du Laubardemont qui y présida. Il y a longtemps que la sorcellerie et le pouvoir démocratique d'Urbain Grandier sont, comme vérité, mis au-dessous de la légende de Barbe-Bleue, et que l'on s'accorde à reconnaître que les ursulines de Loudun étaient possédées, non du diable, mais d'une névrose hystérique. Il n'en faut pas moins savoir gré au docteur Gabriel Legué d'avoir, avec une compétence et un travail que nul ne saurait contester, refait, sur des documents inédits et authentiques, l'histoire d'un des épisodes les plus curieux de la première partie du XVIIe siècle, qui n'avait jamais été raconté d'une façon impartiale ni même complète, les catholiques dissimulant ou faussant les pièces, et les protestants étant, malgré leur désir aiguisé de haine, incapables de s'en servir puisqu'ils ne les connaissaient pas.

Cette nouvelle édition est à la portée de toutes les bourses, et il y a désormais de quoi contenter tout le monde. Les bibliophiles et les délicats se disputeront les exemplaires de luxe des deux premières; mais chacun achètera la troisième, car les livres de la bibliothèque Charpentier ont également droit de cité sur les rayons les plus aristocratiques et les plus humbles, et cette nouvelle édition a été véritablement revue et notablement augmentée par un auteur que hante l'idéal de la perfection.

Je ne connais rien de plus émouvant que le récit fait par le docteur Legué des supplices et de la mort de l'héroïque curé de Saint-Pierre-de-Loudun.

Mémoires et Réflexions du marquis de La Fare sur les principaux événements du règne de Louis XIV et sur le caractère de ceux qui y ont eu la principale part; publiés avec une annotation historique, biographique et littéraire et un index analytique, par M. Émile Raunié. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884; 1 vol. in-18.

La Fare et Chaulieu! A ces deux noms s'élèvent, comme d'une cassolette un léger encens, madrigaux, bouquets à Chloris, tendres élégies, épîtres badines et tout l'essaim vaporeux des vers légers et érotiques,

d'entre les plats de veau marbré à triple filets d'or des petits *cajins* illustrés délicatement. Mais celui qui aime pour eux le XVIIe et le XVIIIe siècles connaît aussi La Fare autrement. Avant d'être un vide-bouteilles intrépide, il fut un brillant et audacieux soldat, et, tout en étant le poète quasi libertin et le paresseux convaincu que l'on sait, il était un des littérateurs les plus fins de ce siècle qui en a tant produit. Il a laissé des Mémoires, publiés pour la première fois à Rotterdam, par Gaspard Fritsch, en 1716, dont Sainte-Beuve a dit qu'ils sont « sérieux, intéressants, d'un jugement ferme, élevé, indépendant, et qu'ils « le classent au premier rang des esprits éclairés d'alors ».

Ces mémoires, fragment d'une œuvre ambitieuse qui, si elle était à la taille de l'intelligence de La Fare dépassait de beaucoup son activité, malgré leur défaut de proportions et l'état incomplet où les a abandonnés leur auteur, sont, pour employer les expressions de l'éditeur actuel, « dignes à tous égards de captiver l'attention des érudits et de servir à l'instruction et au délassement des lettrés ».

Ils ont été jusqu'à présent peu répandus. En dehors des trois éditions anciennes (Rotterdam, 1716; Amsterdam, 1745 et 1749), on ne les trouve que dans les collections de Petitot et de Michaud. C'est donc une heureuse idée que de les avoir réimprimés dans le format commode et populaire de la bibliothèque Charpentier. M. Émile Raunié les a fait précéder d'une notice rapide où les principaux traits de la vie et du caractère de La Fare sont retracés avec exactitude. Le volume se termine par un index analytique bien fait, sans doute, — je n'ai pas eu le temps de l'examiner, — mais dont l'exemple, en tout cas, est grandement à louer et à suivre, car toute œuvre d'érudition mériterait de posséder un index. B.-H. G.

La Composition française du baccalauréat. Conseils et plans synoptiques pour traiter les pricipaux sujets proposés depuis 1881 dans toutes les facultés; par James Condamin, docteur ès lettres. Lyon, Vite et Perussel; Paris, Croville-Morant, 1884, 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage rendra des services sérieux aux candidats de rhétorique. Il pourrait être utile aussi à bien des gens du monde, auxquels il rappellerait ou apprendrait ce dont ils parlent souvent en l'ayant oublié ou sans l'avoir jamais su. Je crains toutefois que la forme passablement pédantesque des « conseils et plans synoptiques » n'effarouche le plus grand nombre, et mon impression est qu'il faut y être obligé pour lire et étudier ces accolades, ces paragraphes et ces tableaux. Le tout est, d'ailleurs, presque toujours bien fait, dans un esprit clérical un peu trop ardent, à mon goût, mais qui n'ôte que peu de chose à la valeur de l'ensemble. Ce sont des squelettes bien montés, avec des os de choix. Il s'agit d'y mettre la chair, les nerfs, le sang et la vie. Messieurs les futurs bacheliers, la part qui vous reste est belle.

Des fautes d'impression trop nombreuses déparent fâcheusement ce travail estimable. B.-H. G.

L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres, par l'abbé de Regny; 1 vol. in-12. Paris, Bray et Retaux, éditeurs.

On oublie si vite, que déjà le nom de l'abbé Bautain, malgré le retentissement qu'il eut, s'efface de la mémoire et demeure ignoré des générations nouvelles. Louis Bautain, d'abord élève de l'École normale supérieure, de là professeur au Collège royal et à la Faculté des lettres de Strasbourg, occupa vivement l'opinion par les difficultés que lui suscita son cours de philosophie : c'était alors l'autorité épiscopale qui le dénonçait à l'autorité universitaire. Par un revirement de sentiment, il se convertit, se voue à la prêtrise, fonde une école religieuse, d'abord à Strasbourg, puis à Juilly; sa maison ne réussit pas jusqu'au bout; il s'en retire, devient vicaire général de Mgr Sibour, à Paris, rentre dans l'enseignement théologique à la Sorbonne, et conserve jusqu'à la fin de sa vie le prestige d'une belle intelligence, d'une âme ardente, enthousiaste et d'un cœur très bon et très simple. Telle est à grands traits cette existence digne de respect qu'a retracée avec force détails l'abbé de Régny, qui fut disciple et compagnon de l'abbé Bautain. Le célèbre professeur était né à Paris en 1796, il y mourut le 15 octobre 1868. Le biographe a usé d'une modération exemplaire, dans les appréciations des actes et des intentions des personnages avec qui l'abbé Bautain eut à lutter ou à discuter. C'était une tâche délicate, épineuse. Il s'en est tiré à son honneur et par là même a honoré vraiment la mémoire de celui à qui il consacre ce volume.

Il ne s'y trouve point d'ailleurs que l'intérêt restreint attaché à la personne d'un homme qui, pour estimable et célèbre qu'il fut pendant sa vie, n'est pas cependant un grand homme. On y relève aussi plus d'un point curieux qui met en lumière, par des faits précis, les idées de l'état des esprits relativement aux choses religieuses et ecclésiastiques de 1825 à 1860. P. Z.

Procès-verbal fait pour délivrer une fille possédée par le malin esprit à Louviers. Publié d'après le manuscrit original et inédit de la Bibliothèque nationale par Armand Bénet, archiviste paléographe, ancien élève de l'École des chartes et de l'École des hautes études. Précédé d'une introduction, par B. de Moray. Paris, aux bureaux du *Progrès médical*; A. Delahaye et Lecrosnier, 1883, 1 vol. in-8°.

Ce procès-verbal, très curieux comme cas particulier et méritant à tous égards l'impression fort soignée dont l'a honoré le journal médical le plus jeune et non le moins savant de ce temps-ci, ne nous apprend rien de nouveau. *La Sorcière* de Michelet a mis le grand public au courant de ces affaires de possessions qui sont des attaques d'hystérie. Les érudits et les bibliophiles ont lu Bodin, de Lancre, Le Loger, Sinistrari, etc. Les médecins connaissent en outre des traités spéciaux et des travaux admirables comme ceux du docteur Charcot et du docteur Bourneville. Il n'y a

donc ici qu'à signaler cette publication, qui paraît être la première d'une série sous le titre général de *Bibliothèque diabolique*. Outre l'intérêt historique et philologique qui s'attache toujours à ces exhumations de vieux documents, elle a, dans la grande enquête à laquelle la science se livre sur les diverses manifestations du mysticisme et de la névrose, la valeur d'une observation exacte, et faite par un magistrat, naïf peut-être, mais extraordinairement impartial pour le temps.

La pièce elle-même est précédée d'une assez longue introduction, qui est une étude remarquable des symptômes de l'hystérie chez les prétendues possédées, dont je saurais infiniment plus de gré à l'auteur s'il avait condescendu à nous exposer la vérité, qu'il connaît si bien, dans le costume même où elle apparaît à ses yeux initiés, c'est-à-dire toute nue, et non déguisée sous les ornements de goût contestable dont il se plaît à la charger.

B.-H. G.

Machiavel. — *Le Prince.* — Traduction Guiraudet, avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie du *Prince*, par L. Derome. Paris, Garnier frères, 1884, 1 vol. in-18.

Cette édition nouvelle du livre fameux de Machiavel passerait inaperçue de la critique, si elle n'était précédée d'une étude à la fois ingénieuse, spirituelle et solide, de M. Derome. Il n'est pas aisé de dire sur Machaviel des choses neuves; car on a dit de lui à fort peu près tout ce qui peut se dire en bien ou en mal. Aussi n'oserais-je féliciter M. Derome d'avoir fait des découvertes ou même des trouvailles en cette terre trop explorée; mais je puis bien constater qu'il ne se fait traîner à la remorque de personne, et qu'il sait, en étant simplement lui, rester original. Il analyse avec une grande finesse les éléments du caractère et du talent de l'auteur du *Prince* et montre que son livre n'est que la modification, un peu amère peut-être mais en somme impartiale et froide, des pratiques de l'homme d'État. Que l'homme d'État ait raison ou tort, qu'une telle conduite, de telles maximes soient glorieuses ou infâmes, ce sont là des questions à part, inconnues à Machiavel, et que M. Derome ne touche pas, car il fait œuvre de démonstrateur, non de juge. Il met bien Machiavel parmi les moralistes, au même rang que La Rochefoucauld; mais il reconnaît chez le Florentin l'absence du sens moral. La contradiction n'est qu'apparente. Les événements, les choses, les forces de la nature n'ont point de sens moral, et cependant nous savons en tirer une moralité. De même pour Machiavel. Chacun y peut, à son gré, trouver une inépuisable mine de textes de leçons morales; mais c'est à l'insu de l'auteur, car la morale est une chose qu'il ne professe point, qu'il ignore même absolument.

M. Derome, — et c'est là le côté véritablement curieux et instructif de son remarquable travail, — nous fait aussi l'historique des destinées de la renommée du *Prince* : il explique, par des raisons à la fois nettes et subtiles, comment il a été admiré, conspué, discuté, étudié par un petit nombre, haï et maudit de presque tous, et comment il est resté le livre de chevet de tous les politiques, depuis Charles-Quint jusqu'à Napoléon. Il ajoute bien, non sans une malice ironique, qu'aujourd'hui les procédés de Machiavel ne sont plus à la portée de l'ambition. Il est agréable de le croire, jusqu'à preuve du contraire. Il est aussi bien intéressant de le suivre quand il pénètre les dessous de l'esprit du « Corse impétueux », admirateur de Tacite, de Machiavel et d'Ossian.

Cette notice est nécessairement resserrée entre des bornes trop étroites pour que je puisse mettre en relief toutes les choses ingénieuses imprévues et vraies dont M. Derome a su remplir, après Macaulay et tant d'autres, son étude sur Machiavel. Je ne résisterai pas cependant au plaisir d'en citer une page qui est d'un historien profond et d'un écrivain éloquent. « La Renaissance italienne, dit M. Derome, indépendamment du désordre matériel, à la distance qui nous sépare d'elle, ressemble à un brillant météore. On n'en découvre plus que les chefs-d'œuvre, on n'en aperçoit plus que les écrivains et les artistes. De près, ce fut un enfer. Il est vrai que la Grèce d'Alexandre fut aussi un enfer, le siècle d'Auguste un enfer, le siècle de Louis XIV un enfer. Il n'importe; ce sont les quatre grands siècles de l'histoire, déclarent les professeurs dans leur chaire. La ciguë de Socrate, le poison de Démosthène ne déparent point à leurs yeux le siècle de Périclès et d'Alexandre, ni la mort tragique de Cicéron le siècle d'Auguste; ils ne connaissent de la Renaissance et du règne de Louis XIV que les grandes renommées de l'Arioste, de Raphaël, de Michel-Ange, de Descartes, de Molière, de Bossuet. Au-dessus, il y avait le désespoir et la mort, un orage social qui déracinait la vie intellectuelle et ne laissait aux échappés du naufrage que des souvenirs. La mémoire de ces maux a disparu avec ceux qu'ils ont affligés. Les étoiles restent, mais elles éclairent un champ de carnage. »

Il y a là, si je ne me trompe, une sagacité de vues et une chaleur d'expression qui ne se rencontrent pas tous les jours.

En somme, l'introduction nouvelle est digne du vieil ouvrage. Le portique, tout en étant d'un autre style, ne dépare pas le temple, et c'est un tel plaisir que de s'y attarder que beaucoup, j'imagine, n'iront pas plus loin.

B.-H. G.

L'Art de dire le monologue, par Coquelin aîné et Coquelin cadet, Paris, Ollendorff, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

Tout le secret de ces deux habiles monologuistes, les frères Coquelin, est là, dans ce volume fait en collaboration, sans cependant que l'un ait empiété sur le terrain exclusivement réservé à l'autre. Des pièces graves ou humoristiques savamment interprétées par Coquelin aîné, nous passons aux pièces cocasses, non moins savamment dites par Coquelin cadet; l'art de conter, l'art de dire et de faire sentir les moindres dé-

tails, est habilement expliqué, avec preuves à l'appui, dans cet intéressant livre, qui peut servir à plus d'un d'excellent enseignement et qui est en même temps une fort éloquente défense de ce genre tour à tour prôné ou vilipendé, le monologue. G. T.

Les Almanachs de la Révolution, par Henri Welschinger. Paris, librairie des Bibliophiles (Jouaust). — MDCCCLXXXIV. — Grand in-18 de VIII-239 pages. — Prix : 4 francs. Tirage à petit nombre, sur beau papier fort, plus 150 exemplaires numérotés sur papiers de luxe.

La « Librairie des Bibliophiles », dont les productions sont si généralement et si justement appréciées, commence actuellement une collection de *curiosités littéraires et historiques* se rattachant surtout aux trois derniers siècles et au commencement du siècle présent. Si tous les ouvrages devant figurer dans cette série sont aussi bien faits et aussi intéressants que le premier volume ci-dessus décrit, on peut dès maintenant prédire un grand succès à cette entreprise, car elle rendra de réels services aux bibliophiles et aux curieux.

L'étude sur les *Almanachs de la Révolution* est un travail excellent à tous égards : le nom seul de l'auteur est un gage assuré de ce que vaut ce nouveau livre, qui ne le cède en rien à ceux déjà publiés par M. Henri Welschinger sur *le Théâtre de la Révolution* et sur *la Censure sous le premier Empire*. Il convient cependant de donner quelques détails sur cette production nouvelle et de la signaler à l'attention des lettres et des travailleurs.

Les almanachs publiés sous la Révolution sont fort nombreux, et la période de douze années (1788-1800) qu'embrasse le travail de M. Welschinger, a vu paraître ces petits écrits dans une proportion sensiblement plus forte que celle des dernières années de la monarchie. Ce fut une des conséquences immédiates de la liberté de la presse, qui fit éclore les livres, les journaux, les brochures, les pamphlets de quelques pages et jusqu'aux simples *canards*, avec une profusion jusqu'alors inconnue. Il était bien difficile de faire un travail d'ensemble sur ces livrets en suivant l'ordre purement chronologique ; aussi, pour mettre un peu d'ordre et de clarté dans son sujet, M. Welschinger a-t-il groupé ses almanachs par espèces et divisé son étude en trois parties, sous les dénominations suivantes : *Almanachs politiques*, *Almanachs littéraires*, *Almanachs techniques*. Cette classification simple et commode est excellente ; elle a permis à l'auteur d'éviter bien des redites et de suivre pas à pas les fluctuations de l'opinion et les divers mouvements de l'esprit public.

Dans la première partie, qui comprend le plus grand nombre d'almanachs, M. Welschinger passe en revue tous ceux de ces écrits reflétant les divers sentiments de la masse en matière politique, depuis le fameux *Almanach des honnêtes gens*, de Sylvain Maréchal (Paris, 1788, in-8°), qui contient ce premier titre du calendrier républicain, jusqu'à l'*Almanach du* XIXe *siècle* (Paris, an IX, in-18), qui clôt la série des almanachs révolutionnaires. Cette première partie, la plus intéressante au point de vue historique, retrace fidèlement, à l'aide des seuls almanachs, les diverses phases de la Révolution et les sentiments du peuple qu'on voit successivement aspirer à une liberté légitime, résister à la réaction, s'affaisser sous le terrorisme, réagir à son tour sous le Directoire pour aboutir enfin au despotisme.

Au point de vue littéraire, la seconde partie n'est pas moins curieuse : c'est dans les almanachs surtout qu'on retrouve le plus les derniers échos de la gaieté française, de cet esprit qui veut rire et plaisanter quand même (et Dieu sait si ces plaisanteries coûtaient cher alors à leurs auteurs !) ; en outre, on y constate une fois de plus ce qu'on a déjà signalé pour d'autres genres littéraires de cette époque : c'est que précisément aux jours les plus sanglants de cette époque, prosateurs et poètes (?) rivalisaient d'efforts pour étaler dans leurs fades productions la plus niaise sensibilité, ou, pour mieux dire, la plus insupportable sensiblerie.

Sous le titre d'*Almanachs techniques*, la troisième partie traite de divers écrits qui ne pouvaient à juste titre se rattacher aux divisions politique et littéraire, tels que les almanachs nationaux, géographique, de la santé, du cultivateur, chronologique, agricole, des rues de Paris, des campagnes, du juré françois, etc., etc.

Le travail de M. Welschinger se termine, outre une série de pièces annexes fort utiles à connaître sur le calendrier républicain, par une *Bibliographie des principaux almanachs de la Révolution*. Cette liste, assurément incomplète, ne contient pas moins de 300 almanachs calendriers, étrennes, guides, etc. etc., décrits *de visu* par l'auteur. Cette partie, purement bibliographique, n'est pas la moins importante du livre ; elle pourra être un jour d'une grande utilité pour la rédaction d'une *Bibliographie générale révolutionnaire*, s'il se trouve jamais des chercheurs assez courageux pour entreprendre cette tâche colossale dont nous aurons occasion de reparler plus tard.

Quelque sommaire que soit cet aperçu du nouveau livre de Welschinger, il peut suffire cependant à faire comprendre l'intérêt, l'utilité et surtout l'habileté d'exécution de cette belle étude, où il était si facile de s'égarer et de tomber dans des détails oiseux.

On peut regretter toutefois que l'auteur n'ait pas cru devoir joindre à son livre un *index complet* de tous les noms propres qui y sont cités, comme il l'a fait pour son *Théâtre de la Révolution*. Ces sortes de tables, qui ne grossissent pas beaucoup un volume, rendent de grands services aux travailleurs en leur épargnant des recherches, et, plus que jamais maintenant, forment le complément indispensable des ouvrages d'histoire, d'histoire littéraire ou de bibliographie. Phil. Min.

Édition définitive *ne varietur*, d'après les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Victor Hugo**. — Hetzel et Quantin, éditeurs, Paris. Prix du volume : 7 fr. 50.

Le tome Ier du *Rhin* vient de paraître. C'est le quarante-unième volume de cette belle publication, qui touche à sa fin. Les cinq derniers volumes vont se suivre avec rapidité.

Dans les deux tomes de *Victor Hugo raconté*, les éditeurs doivent faire paraître les *Œuvres de jeunesse*, formant presque un volume de pièces curieuses et inédites.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Vient de paraître chez Paul Ollendorff : **Khi-Hoà**. C'est une étude absolument dramatique et d'une valeur locale intense sur les mœurs à la fois raffinées et violentes de l'Annam, où notre drapeau national vient de se relever si énergiquement. Un des plus jeunes officiers de notre armée coloniale, M. Maubryan, a rapporté d'un long séjour en extrême Orient des documents d'un très vif intérêt, qu'il a publiés sous forme de récits. Il s'est adjoint pour collaborateur M. Henri Le Verdier. Nous pouvons prédire à ce livre un succès rapide dans la foule des lecteurs en quête de documents nouveaux et sincères.

Les Voyages et Aventures du capitaine Marius Cougourdan, par Eugène Mouton (*Mérinos*), viennent de paraître à la librairie Paul Ollendorff. Ce livre, tantôt comique à faire éclater de rire, tantôt tragique à donner la chair de poule, est un des plus originaux et des plus saisissants de la littérature contemporaine.

Les Grandes Amoureuses, publiées chez Marpon et Flammarion, nous offrent, après la *Sappho* magistrale de Jean Richepin, le drame du cœur humain féminin, aux premiers jours du monde, avec *Ève*, par Albert Lacroix. C'est tout le poème vivant et passionné des premiers éveils de la vie, des fièvres de l'âme, jusqu'à la chute suprême consommée aux bras du Satan séducteur. A *Ève* succède la *Fornarine*, par Charles Joliet, la maîtresse inspiratrice du génie de Raphaël. — Les illustrations répondent au texte et au luxe de l'édition. Cette galerie de femmes sera une des grandes curiosités littéraires de ce temps, grâce à la collaboration promise de nos plus grands écrivains et de nos premiers artistes.

La littérature française ne comptait pas d'*Histoire universelle*, au grand sens de ce mot : **l'Histoire naturelle et sociale de l'humanité**, par l'écrivain bien connu, Louis Jacolliot, vient combler cette lacune. Le premier volume : *la Genèse de la Terre*, donne l'histoire de la création de l'Univers, d'après la dernière science positive, sans aridité, grâce à l'éclat du style et à la variété des tableaux présentés ; on y suit les évolutions et les gradations de la vie, depuis la première molécule gazeuse jusqu'au minéral, jusqu'au végétal, jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme. On lira avec émotion les chapitres : *la Bête humaine*, *le secret et les origines de la vie*, exposés d'après la prodigieuse découverte du microzyma, cet artisan et ce tisseur immortel, indestructible de la cellule et de l'être, dont tous les savants d'Europe constatent en ce moment la réalité. C'est une révolution dans l'histoire et un honneur pour les lettres françaises, que cette œuvre publiée par MM. Marpon et Flammarion. Elle est accessible par sa forme claire et élégante à tout le grand public. Le programme seul du livre en dit l'immensité et la portée et l'impose à tous ceux qui ont souci du globe où ils vivent ? Ajoutons que l'édition est admirablement soignée et digne du texte.



Feuilles au vent, par LOUIS DE COURMONT, poésies. Illustrations par A. Beauvais, A. Berchon, E. Boisseau, M. Bourgeois, A. Duvivier, J. Gautherin, H. Hanoteau, A. Jullien, L. Martin, M. Merlin, Millot, J. Monteignier, A. Muri, E. Pail, C. Perrandeau, M. Mignot-Dubaux, A. Thomas, M. Thomas ; 1 vol. grand in-8°, sur papier vélin. Paris, Tresse, 1884. — Prix : 20 francs.

Sous ce titre bien banal *Feuilles au vent*, M. Louis de Courmont vient de faire paraître un volume de poésies qui n'est point ordinaire. M. de Courmont est Morvandiau. Pourquoi n'a-t-il pas mis en tête de son livre une etiquette rappelant la source principale de ses inspirations ? J'eusse préféré voir sur la couverture de ce beau livre quelque chose comme *En Morvan* ou *les Morvandelles*. Je sais que bon vin n'a pas besoin d'enseigne, mais il est encore un autre proverbe qui dit qu'on ne doit pas mettre la chandelle sous le boisseau. Or *Feuilles au vent* est un boisseau qui suffirait à éteindre un candelabre Jablochkoff. Et le lecteur non prévenu a tout le droit de considérer un recueil de vers paru sous ce titre, comme une de ces mille productions des petits jeunes gens qui, à dix-huit ans, font en vers d'incandescentes déclarations de principe, qui, dans leur esprit doivent les porter directement à l'Académie. C'est contre quoi il est bon de mettre en garde le lecteur. Le titre choisi par M. Louis de Courmont est d'une modestie imposante.

Ces *Feuilles au vent* ne sont pas une œuvre de débutant, mais les œuvres complètes d'un amateur très distingué. Il y a de tout dans ce volume, même un monologue morvandiau qui n'est pas la pièce la moins réussie de l'ouvrage. De ce monologue je prendrai l'explication du Morvandiau concernant les chemins de fer : Aimenez-moi une sarrotte aitou ses roulottes Deux sarrottes ! Trois sarrottes ! Quat' sarrottes ! Cinq, dix, vingt sarrottes ! Trente, quarante, cinquante, cent sarrottes ! Tant pu ie de sarrottes, tant pu çai court vite, feu de Dieu ! Ié das sarrottes qu'ont das semences tout comme das mayons. — Vous bricolez tout çai au bout l'in de l'aut'. — D'in coup, çai commence ai vionner, ai grougner, çai souffle, çai poine, çai taine, çai fûne, çai chile, çai chûle, çai soune, çai toune, çai bouffe de lai fumee, çai craiche

de l'équeume, çai piche de l'iau bouillante, çai sie du feu et çai tout le camp, comme chi le diable l'emporto! — V'lai c'que ço qu'in s'min de tor! » Ce n'est pas de la poésie, cela, mais du monologue. Qu'allons-nous devenir, si ce tyran (c'est du monologue que je parle) envahit même le Morvan, et parvient à se faufiler jusque dans le plus honnête des recueils de vers! Mais laissons cette spirituelle coquelinade; et arrivons aux vers eux-mêmes.

Avant l'éloge, le blâme. Il me semble que M. Louis de Courmont a été malinspiré en choisissant pour un trop grand nombre de ses poésies un mètre incertain, irrégulier, qui rompt l'harmonie et déroute absolument le lecteur. Il est telles pièces qui doivent être bien difficiles à dire. Celle-ci par exemple :

Le gazon fleurit, mai recommence,
L'hirondelle est de retour:
Ami, chantez-moi la romance,
La romance de l'amour.

Peut-être M. de Courmont a-t-il fait ces vers en fredonnant un air à lui connu? Ce serait son excuse. Mais cette juxtaposition d'un vers de huit pieds et d'un de sept, quoi qu'on fasse, sera toujours boiteuse; et je ne pense pas qu'il y ait nécessité de l'employer, sauf le cas où on adopte des vers sur un air déjà composé.

Maintenant que j'ai fait cette petite chicane, à laquelle je crois qu'on peut attacher une certaine importance, je n'hésite pas à dire que le volume est vraiment très remarquable. De toutes les pièces qui le composent, les meilleures, à mon sens, sont celles que le poète a rimées dans la langue de son pays, et qui en ont gardé un goût de terroir très vif. Il en est une, entre autres, que je voudrais pouvoir citer *in extenso*, c'est celle que le poète a intitulée *Fili du Ri*, et qui est justement dédiée à Coquelin aîné. Cela vous a une allure, une naïveté, une grâce agreste et en même temps une force et une ampleur peu communes :

Lai hi lai lô! L'aimour o trâtre!
Lai hi lai lô! L'aimour o mâtre!
Lai hi lai lô! Lai hi lai lô!
Ah! que le cœur me fio don mau!

— Fili du Ri o ben mailaide,
Fili du Ri o chu son lit.
O! envoi qu'ri son caimaraide,
Son boun aimi Jean du Charly.

Ce pauvre Fili du Ri est malade d'amour. Pendant qu'il était à la guerre, on lui a marié sa Nannette. Aussi ne voit-il d'autre remède que de l'envoyer chercher par Jean du Charly. La réponse de Nannette au messager est typique :

Nannette répond : « Çai m'fé d'lai poine!
Mais las! i ne sauros sorti
Ai caus' de mai boul' d'aivoine
Que breul'ro chi iéto parti! »

Nannette ne vient pas, ou du moins vient trop tard, quand Fili du Ri n'a plus besoin de remède,

Fili du Ri n'o pu mailade...
Fili du Ri eto muri!

C'est une simple histoire, comme on le voit, mais poignante et qui vaut mieux que des volumes de vers tout entiers de ma connaissance.

Je n'insisterai pas sur les vers écrits en français et ayant pour objet des sujets généraux. Parmi ces vers, il s'en trouve qui sont d'un amateur habile; d'autres sont d'un vrai poète. M. Louis de Courmont me paraît exceller surtout dans la phrase vive et alerte, dans le refrain qui se grave et s'incruste :

C'est sous le pont de Montreuillon
Que je bus mon premier bouillon.

Salut, Jean de Niveau!
Jean de Nivelle!
Quoi de nouveau?
Quelle nouvelle?

Le poète n'a pas toujours rencontré aussi heureusement quand il a voulu quitter cette note originale et très personnelle. Ses *Boutades de Musculus*, qui servent à finir le volume, ne me font pas l'effet d'être toutes frappées au coin de l'originalité, qui peut seule sauver ce genre d'esprit. Ces boutades-là ont beau être dédiées à Pierre Véron, elles ne seront jamais inscrites en lettres d'or sur les monuments comme les paroles des sages. J'en prends deux au hasard sur l'amour.

Les combats que l'amour livre
Ont ça de particulier,
Qu'au lieu de tuer
Ils font vivre.

Aimez, mes amis, c'est la loi commune!
L'amour, voyez-vous, ressemble à la lune:
Au premier quartier ça vient, ça grandit,
Puis ça s'arrondit, puis ça resplendit;
— On fait là-dessus des rêves sans bornes! —
Puis ça décroît, puis : bonsoir! ça vous dit;
Puis ça finit par vous faire des cornes!

Tout cela n'est pas bien neuf. Il y a beau temps que ces traits-là courent les recueils d'anas.

La forme dont l'auteur a revêtu ces vieilles formules ne suffira pas à leur rendre une jeunesse. Il est regrettable que M. de Courmont n'ait pas laissé dans son tiroir Musculus et ses boutades. Son volume n'en eût assurément pas souffert.

En somme, et malgré ces taches, le recueil de vers de M. Louis de Courmont restera comme un des meilleurs volumes, des plus originaux surtout, qu'aient vus paraître ces cinq ou six dernières années. Je le répète, les pièces pour lesquelles l'auteur s'est uniquement inspiré de ses souvenirs du pays natal, — et ces pièces sont nombreuses, heureusement, — resteront comme des modèles de poésie paysanne. Ce sont des poésies de plein air. Les chansons du poète mor-

vandiau sont faites pour être chantées à pleins poumons sous les bois de hêtre, dans les sentiers qui suivent en courant les rivières sombres du Morvan. M. Louis de Courmont est, dans toute la force du terme, un poète populaire. C'est une gloire qui en vaut bien une autre.

Une foule d'artistes distingués, dont j'ai reproduit les noms en tête de cet article, ont tenu à apporter leur concours à cette œuvre. Ils ont rendu visibles aux yeux les rêves du poète. Ce beau volume n'avait pas besoin de cet appoint pour être remarqué. Mais, tel qu'il est maintenant, il nous paraît doublement intéressant : l'œil et l'esprit y trouvront leur compte.

H.-M. D.

Fabulettes, par AIMÉ VINGTRINIER, petit-in-12. Librairie des Bibliophiles, 1 fr. 50.

L'auteur s'est donné le plaisir innocent de détraquer quelques fables de La Fontaine, « de manière à ce que l'on puisse les mettre en musique. » Ah! voilà ce qui est excellent. Je sais bien qu'on s'avise de mettre les *Deux Pigeons* en ballet à l'Opéra : je ne sentais pas la nécessité de faire chanter *le Loup et l'Agneau, la Cigale et la Fourmi, les Deux chiens*, etc.

M. Vingtrinier n'a pas même eu là une inspiration neuve. Il y a beau temps que, dans les pensionnats, le jour de la distribution des prix, petites filles et petits garçons chantonnent une fable de La Fontaine. Le musicien s'est soumis à l'allure du fabuliste. C'est probablement parce qu'il doute de l'habileté des musiciens que M. Vingtrinier, sans respect pour de petits bijoux littéraires, les a « arrangés » comme il dit. Ne se chargera-t-il pas aussi « d'arranger » quelques tableaux de Véronèse, ou du Titien, ou de tel autre pour qu'ils puissent servir d'enseigne : Les *Noces de Cana* arrangées pour servir d'enseigne au restaurant Bignon! ce serait d'une ingéniosité délicieuse.

Dans une préface, M. Vingtrinier nous explique comme quoi La Fontaine n'a pas voulu dans la *Cigale et la Fourmi* louer la dureté de cœur. Il paraît qu'il a lui-même essuyé les refus d'un fermier général, un jour de détresse.

« — Que faisiez-vous au temps chaud? dit-il à l'immortel poète.

« — Je, chantais ne vous déplaise, comme Ossian, Milton ou Camoens, comme Homère, le Tasse ou Lamartine. »

Ah! La Fontaine a répondu cela! M. Vingtrinier s'en porte garant :

C'est trop drôle qu'on se mette en colère contre l'irrévérence de l' « arrangement ».

P. Z.

Le Poème des amoureux, par le prince HENRI DE VALORI. Bel in-8°, Ollendorff, éditeur. Paris, 1884 — 20 francs.

Il n'est pas très facile de découvrir l'unité de ce livre ni la raison suffisante du titre. On trouve là, en effet, des pages bien diverses, des sujets bien opposés; même sans doute l'auteur y a recueilli des vers d'amour, et quelques-uns fort jolis, d'un sentiment naïf et d'une expression simple; on y rencontre aussi des pièces d'un caractère religieux, par exemple, une *Ode à la Vierge*, qui a dû être couronnée aux jeux Floraux; puis des vers de la toute première jeunesse du prince auteur, et de tout petits riens, quatrains sans prétention, vers d'album, qui mangent chacun leurs deux belles pages in-8°, ce qui est un peu beaucoup.

Mais, au demeurant, le *Poème des amoureux*, que le luxe même de sa publication dénote bien pour ce qu'il est et pour ce que l'auteur le donne, livre d'amateur et non de poète, le *Poème des amoureux* est une œuvre distinguée; M. le prince de Valori ne croirait pas celui qui déclarerait ses vers dignes de Coppée, encore moins de Sully Prudhomme. Mais, parmi les beaux esprits qui se distrayent à rimer, il a certainement une des premières places. Avec ces vers-là, au milieu du XVIIIe siècle, on lui eût fait une réputation. Bernis ne fit ni mieux ni davantage.

Ne pouvant citer longuement, je retiens ce quatrain :

Au tombeau de mon père.

Après les grands combats combattus pour son roi,
Sous le marbre sacré repose mon vieux père :
Dans un siècle où tout plie, il a vécu tout droit;
Gentilhomme, un salut! Chrétien, une prière!

Comme épitaphe, c'est aussi réussi que bien des *Epigrammata* colligés dans les anthologies.

P. Z.

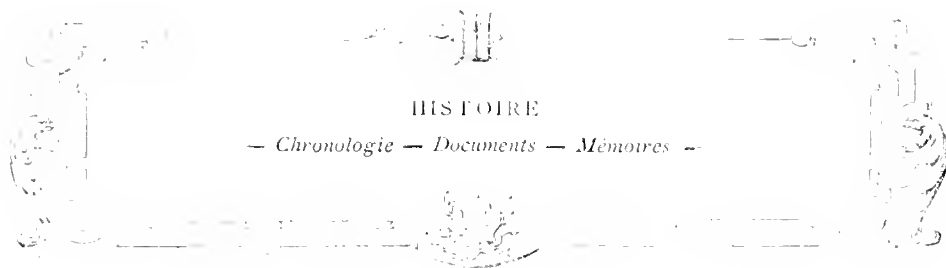
L'Atlantide, poème catalan de don JACINTO VERDAGUER, traduit en vers français par Justin Pepratx. 1 vol. in-12; prix : 3 fr. 50. Paris, Ch. Bayle et Cie, 1884.

Du poème catalan qu'il nous avait été donné de pouvoir lire, grâce à la traduction qu'en avait faite M. Savine, nous disions, il y a quelques mois : il intéresse l'esprit et non le cœur; le sujet a été pris pour permettre des descriptions magnifiques, et M. Verdaguer n'a pas failli à la tâche qu'il s'est choisie : il a dit merveilleusement la beauté de la mer, celle des montagnes; il a prouvé autant de talent peut-être que M. Leconte de Lisle, mais, non plus que le poète des *Poèmes barbares*, il ne sait émouvoir. M. Pepratx nous offre aujourd'hui une traduction en vers de ce poème; ce poème, nous l'avons relu, et notre nouvelle lecture n'est pas pour modifier le jugement que nous avions exprimé.

La traduction n'est pas *une belle infidèle*; nous regrettons même que le poète français ne se soit pas résigné souvent à commettre quelque traîtrise; suivre le mouvement de la phrase et rendre un mot par un mot, cela ne se peut bien faire qu'en prose. Le vers doit avant tout chanter et les alexandrins du traducteur brisés au mépris des règles de la césure, — monsieur de Banville, soyez content, — tout pleins de rejets, d'inversions, ne sont rien moins qu'harmonieux. Les quelques ballades du poème catalan, traduites en vers plus courts, gardent un certain charme.

Mais que l'on tienne compte des difficultés à vaincre, on trouvera alors que le travail de M. Pepratx n'est pas sans mérite.

T. G.



Histoire de l'Escrime, par ÉMILE MÉRIGNAC. Eaux-fortes de Malval. Dessins de Dupuy. Paris, Rouquette, éditeur. Tome Ier. 1 vol. in-8°. — Prix : 20 francs.

C'est l'histoire de l'escrime dans tous les temps et tous les pays dont M. Émile Mérignac nous offre aujourd'hui la première partie, consacrée à l'antiquité.

Le but de l'ouvrage est admirablement résumé dans la *Préface*, espèce de panorama cosmopolite qui embrasse toute l'antiquité :

« Histoire de l'escrime! Quels souvenirs héroïques et glorieux! Quelles épopées!

« Voici d'abord Brahma qui, d'après les légendes hindoues, en créant l'homme, révèle à ses prêtres, pour qu'ils les inscrivent dans les Védas, toutes les sciences, y compris celle des armes...

« Voici les *Fils du Ciel* qui, plus de deux mille ans avant notre ère, s'exerçaient à l'escrime dans leurs « pi-yong. »

. . . .

Mais quels sont ces tourbillons de cavaliers et de chars de guerre ornés de panaches, d'or et de pierreries? Ce sont les Assyriens qui, l'arc et la lance au poing, l'épée à la ceinture, vont à la conquête d'une nouvelle contrée.....

« Ici des Égyptiens, un bâton, presque un fleuret à la main, le bras gauche protégé par une plaquette de bois, s'escriment l'un contre l'autre dans toutes les règles de l'art...

« Là, le peuple d'Israël, dont tous les enfants, même les prêtres, sont des guerriers, s'avance, guidé par la nuée miraculeuse, d'un camp dans un autre, jusqu'à la Terre promise; sans cesse ils ont l'épée, « leur arme de prédilection », à la main; sans cesse ils s'exercent, sans cesse ils guerroyent, car les ennemis renaissent à chaque pas...

« Plus loin, Cyrus fait abandonner aux Perses l'arc et les javelots, leur donne des épées, des lances et des haches, leur en prouve la supériorité sur les traits, et leur en montre parfois lui-même le maniement...

« Quel cliquetis de fer frappe notre oreille? Les jeunes Grecs, dans les nombreux gymnases, étudient avec ardeur l'escrime de toutes les armes blanches...

« Enfin, voici les arènes romaines : les gladiateurs, l'épée, la lance ou le trident à la main, vont tuer ou mourir les uns pour la liberté, les autres pour la gloire, d'autres pour la fortune... »

. . . .

C'est donc bien l'*escrime*, envisagée chez chaque peuple sous le double aspect d'exercice physique bienfaisant et d'arme de combat meurtrière, que l'auteur a eu en vue, avec tous ses attributs et ses manifestations les plus curieuses.

Il y a pleinement réussi et cet ouvrage, qui dénote des recherches extrêmement patientes, jointes à beaucoup de sagacité, sera certainement accueilli avec faveur dans le monde des lettres et des escrimeurs.

Il porte pour épigraphe cette opinion de Grisier : « Pour moi, je considère toute arme qui reste fixée dans la main comme appartenant à l'escrime. Il est impossible, en effet, qu'en tenant cette arme on n'ait pas l'idée en même temps de chercher à s'en servir plus adroitement que son adversaire. »

Cet ouvrage est fort bien imprimé, en beaux caractères neufs, par Motteroz, mais les gravures, vignettes et l'ornementation en général manquent tout à fait de goût, et c'est regrettable. Nous reviendrons sur ce livre qui fait grand honneur à l'érudition et à l'esprit de M. Émile Mérignac, lorsque paraîtra le tome second.

Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration, par le comte ALEXANDRE DE PUYMAIGRE, publiés par le fils de l'auteur. 1 vol. in-8° de 448 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie; 1884.

On ne se lasse pas d'interroger avec une curiosité passionnée tous les témoignages que l'on peut supposer sincères et véridiques — la question de littérature et de talent réservée, cette fois — d'où l'on espère obtenir comme une *vue* de ces événements prodigieux qui nous semblent avoir détourné le cours de la société humaine, tel qu'il coulait autrefois. Qui de nous ne se revoit, dans sa prime jeunesse, questionnant de près, et les yeux dans ces yeux qui avaient vu Napoléon, quelque soldat des grandes guerres de la République et de l'Empire? Notre ardent désir n'allait-il qu'à ouïr l'écho d'un grondement de la plus sonore tempête qui ait bouleversé le monde? Ne voulons-nous pas encore, héritiers presque directs de ces hommes, affirmer envers eux notre solidarité filiale? Bien certainement du moins, rassasiés des légendes dont nous berce chaque page des livres de l'histoire

imprimée, il nous tente de rechercher la vérité naïve dans les papiers écrits hier sur les événements de l'avant-veille, et sans aucune prétention ni visée d'auteur. Cela ne serait pas toujours cependant une raison, ni une garantie.

N'oublions pas, je vous prie, l'aventure de sir Walter Raleigh, enfermé dans la Tour de Londres, et rêvant de distraire sa captivité au moyen d'une histoire universelle dont il avait déjà écrit plusieurs chapitres. Un jour, dérangé dans son travail par une violente querelle entre prisonniers dans le préau, il pressa de questions la galerie et les acteurs eux-mêmes de la rixe sur son origine et ses phases, et n'obtint que des réponses contradictoires. — Eh quoi, se dit-il, j'aspire à raconter fidèlement ce qu'ont accompli, il y a mille ans, des hommes dont je ne devine même pas le caractère et le visage, et je ne puis atteindre à la vérité sur des faits opérés il y a un quart d'heure, derrière ma porte, par des gens que voici !

Sous la réserve d'une salutaire indépendance de jugement, il est toujours bon de lire des mémoires, j'entends ceux, quels qu'ils soient, dont la marque de fabrique est loyale, parce qu'ils nous révèlent un état d'âme et l'aspect des événements, tels qu'ils sont apparus à une intelligence. A ce titre, nous avons lu, avec un réel plaisir les souvenirs du comte de Puymaigre sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration. Les faits de la vie d'un émigré, les aventures de cet émigré, jeune homme, les sentiments d'un ancien noble vis-à-vis de l'empereur à la fois exécré et tutélaire (rencontre toujours plaisante), sont exposés ici avec une franchise qui confine à la naïveté, sans aller jamais jusqu'à l'aveuglement. En effet, on ne saurait être moins aveugle que ne l'est M. de Puymaigre envers son parti... toutefois, on trouve chez lui l'infatuation de caste et beaucoup d'estime pour ses propres talents. M. de Puymaigre, né en 1778, à Metz, est mort en 1843, à Inglange, près Thionville, dans la Moselle, type de la noblesse galante, frivole, sceptique et philosophique d'avant 1789, après son retour de l'émigration, il remplit des emplois sous Napoléon Ier, en France et à Hambourg ; sous la Restauration fut nommé préfet de l'Oise et de la Saône-et-Loire, et, démissionnaire après la révolution de Juillet, occupa sa retraite à écrire ces souvenirs dont nous le remercions. Ils sont dignes d'être lus sans trop de partialité, malgré le nom et le passé de l'auteur, qui rend avec bonne grâce pleine justice à ses adversaires. Ils nous donnent de curieux détails sur les personnages et sur les événements, sans prétendre faire des portraits à la Saint-Simon, ni culbuter toutes les notions acquises. La valeur littéraire n'est pas grande; les jugements politiques sont quelquefois risibles ; mais une franchise parfaite répare bien quelques faiblesses et n'est pas sans un mérite propre. Le livre n'est pas non plus sans nous offrir quelques-uns de ces documents dont on raffole aujourd'hui. Un exemple, choisi entre vingt autres que l'on apprécierait. Dans un récent ouvrage, monument édifié par la piété filiale, une noble dame a voulu laver le grand soldat Davout du reproche légendaire d'orgueil et de dureté. Puymaigre, qui a vu de près le glorieux général d'Auerstaedt, souverain maître à Hambourg, parle de « sa fastueuse domination », de « ses lois absolues », de « ses façons dures et hautaines de satrape et de pacha ».

Puymaigre n'est-il pas trop sévère à l'endroit de Davout ? on le soupçonnerait presque à son *excessive* bienveillance pour Bernadotte. Dans le même chapitre sur Hambourg, on lira des pages curieuses sur « les émigrés souvent peu estimables » et sur « leurs sots métiers ». L. D.

Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine, par Lucien Wiener, conservateur du Musée lorrain. Nancy, René Wiener, 1884. 1 vol. in-8°.

L'industrie cartière a toujours été florissante en Lorraine. M. Lucien Wiener nous en donne une monographie, intéressante, à cause des faits et des indications qu'il a réunis, plutôt qu'à cause de l'art de la composition ou de l'agrément du style. Il s'étend assez longuement sur Jean Volay, de Rouen, et sur Jean Papin, de Nancy, et, si l'on s'étonne qu'il ait parlé d'un Rouennais dans une étude consacrée aux Lorrains, il l'explique en montrant que le cartier de Rouen a emprunté ses types au cartier de Nancy. Des documents et pièces justificatives complètent cette plaquette, bien imprimée, à Nancy même. D'assez nombreuses reproductions de cartes ou de marques de cartiers, tirées, en moyenne partie, de la collection particulière de l'auteur, donnent à son travail, d'ailleurs un peu lourd, un attrait que les curieux apprécieront.

M. Lucien Wiener signale pour la première fois à l'attention, dans le cours de son étude, la ville de Chalon-sur-Saône comme ayant été, au XVIIe siècle, un centre important de fabrication de cartes et d'impression d'images populaires.

En somme, les bibliophiles et les collectionneurs qui ne reçoivent pas les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, où M. Lucien Wiener a d'abord inséré le résultat de ses recherches, seront heureux d'acquérir cette brochure qui, tout en étant digne de figurer sur les rayons de l'amateur le plus difficile, contient des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. B.-H. G.

Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine, écrites pendant son voyage en Portugal (1581-1583). Publiées d'après les originaux autographes conservés dans les archives royales de Turin, par M. Gachard. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1884.

Il est dans l'histoire de l'Espagne une figure royale qui se dresse comme une énigme : entourée d'ombres et d'intrigues, elle attire éternellement la curiosité et éternellement elle la défie ; cette figure, c'est celle de Philippe II. Comme la tradition, les historiens l'ont toujours habillé de noir, et l'on ne rehausse cette lugubre silhouette que par le reflet des

auto-da-fé; aujourd'hui, grâce toutefois à M. Gachard, on peut atténuer ces hideurs par quelques tons plus doux et plus clairs.

M. M. Gachard, dont le nom est une autorité quand il s'agit du règne de Philippe II, a découvert à Turin une série de correspondances échangées entre Philippe et ses filles, lors d'un voyage qu'il fit en Portugal, à l'occasion de la guerre de succession en 1581-1583 (depuis, l'une des infantes ayant épousé le duc Charles-Emmanuel de Savoie, c'est ainsi que ces documents se trouvent dans les archives du Piémont). La publication de cette correspondance (qui, soit dit en passant, a été très habilement traduite) est précédée d'une notice historique de grande érudition; on y remarque le précis des instructions données par le roi à son ambassadeur auprès des états généraux (tenus à Paris en 1593), le duc de Feria, pour faire valoir les prétentions de l'infante Isabelle au trône de France, en qualité de nièce de Henri III.

Ces lettres tout intimes et familières n'ajouteront pas un iota à l'histoire d'Espagne; mais non seulement elles fourmillent de détails précieux pour l'étude des mœurs de l'époque, mais encore elles octroient à Philippe des sentiments de tendresse qu'on ne pouvait vraiment lui accorder d'après son inexplicable conduite dans cette ténébreuse légende de son fils aîné, l'infortuné don Carlos.

Cette correspondance nous montre Philippe tel qu'on ne l'aurait guère soupçonné; cet homme austère, taciturne, terrifiant, devient, vis-à-vis de ses filles, câlin, enjoué et expansif. Au milieu du brouhaha d'une guerre, presque d'une conquête et des fastes d'un voyage triomphal suivi d'un couronnement, il répond soigneusement à leur enfantine épître, car l'une avait quinze ans et l'autre n'en comptait pas encore quatorze. Il s'informe des plus petits incidents de leur santé, de la dentition de leurs petits frères; il mande des conseils sur leur orthographe et des remarques sur leur écriture; il a soin de leur envoyer des fruits, des fleurs, des cachets, des *Agnus Dei* et des programmes de procession (!). Il leur donne des détails sur son voyage, ses distractions, l'habillement à la mode, les courses de taureaux, et comme toutes les anciennes correspondances, on y parle sans cesse de gens purgés et saignés. Il est naïf, exigeant qu'on lui envoie la mesure de la taille des infantes avec un ruban de fil; il plaisante et assure que les canines qui poussent à la plus jeune infante sont sans doute en remplacement de celles qu'il est à la veille de perdre. Qui le croirait? Philippe est tout bourgeoisement à la merci d'une vieille servante sourde, ivrogne et chicanière qui le menace de s'en aller; et de son fou qui le querelle sans rime ni raison. A. A.

Les Anglais au moyen âge. — *La vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

M. Jusserand connaît l'Angleterre et sa littérature comme les Knight, les Furniwall et les Skeat. On le sait bien de l'autre côté de la Manche où ses avis et ses travaux ont la même autorité que ceux des savants critiques et philologues dont je viens de rappeler les noms. Le livre qu'il donne aujourd'hui au public français est un tableau animé des mœurs de l'Angleterre au XIVe siècle, étudiées dans ce qu'elles peuvent avoir de plus populaire et de plus caractéristique, au milieu des nomades et des irréguliers de toute sorte, dont le domicile est le fossé de la route ou la broussaille de la forêt. Tous d'ailleurs passent sur le grand chemin, au XIVe siècle comme de nos jours; aussi voit-on défiler dans l'étude de M. Jusserand non seulement ceux qui y vivent à demeure, si l'on peut appeler ainsi les vagabonds qui ne demeurent point, mais les représentants de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au marchand, depuis le haut dignitaire de l'Église jusqu'au serf de l'abbaye ou du manoir.

Livre intéressant, amusant même; mais aussi œuvre d'historien et d'érudit, où les vues nouvelles et originales se présentent sans prétention, où la science se cache sous la grâce et la vivacité de style d'un véritable écrivain. B.-H. G.

La bienheureuse Delphine de Sabran et les saints de Provence au XIVe **siècle**, par la marquise DE GORBIN D'OPPÈDE, ouvrage précédé d'une lettre de Mgr l'archevêque de Rennes. 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1883.

La vie des saints n'est pas beaucoup à la mode par ces temps laïques. La science veille et pourfend les préjugés dès qu'il y en a un qui ose montrer le nez. Mme la marquise de Gorbin d'Oppède n'a cure des colères de la science. Son récit est l'histoire d'une grande dame qui vend ses biens, en distribue le prix aux pauvres, embrasse l'état de mendiante. Elle était folle, dira un adepte du trois pour cent. Eh! ce serait à voir. « Nombre de lecteurs, prétend l'archevêque de Rennes dans une lettre qui sert de frontispice au livre, sont dans l'usage de sauter par-dessus l'introduction; il suffira aux vôtres de parcourir les premières phrases de celle que vous avez placée en tête de votre ouvrage, pour aller, avec autant de charme que de fruit, jusqu'au bout de ces belles pages. » C'est qu'en effet cette introduction n'est pas ordinaire. On y définit le caractère des saints. Il y en a qui sont des hommes de génie, écrivains, généraux, hommes d'État, grands seigneurs, mendiants. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont des saints. Aucune condition n'est hostile à la sainteté, mais aucune condition ne la donne. Les saints sont les héros de la bonté. On naît bon; peut-on le devenir? C'est un problème que le christianisme a eu jadis à résoudre contre le monde romain où la concurrence vitale avait tellement fait de la haine un instrument social que le monde allait en mourir. Le monde romain a été vaincu par la parole de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres. Néron et Domitien n'y ont pu tenir.

Mme la marquise d'Oppède ne le prend pas de si haut. Elle se borne à constater que la haine, c'est le

mal, que le bien c'est l'amour, que les saints sont ceux qui aiment, les élus parmi ceux qui aiment. « Une grande âme, sainte Thérèse, dit-elle au début de son introduction, appelle l'esprit du mal celui qui n'aime pas. Il semble que nous pouvons, au contraire, appeler un saint celui qui aime. Les saints diffèrent autant les uns des autres que diffèrent entre eux les hommes du monde. » Il y en a qui portent une épée, d'autres une plume, d'autres un froc. Ils s'accommodent avec cela de l'esprit du temps; « mais ils ont tous un trait commun qui les caractérise, savoir : une puissance d'affection et de dévouement » qui est la note de leur vie.

Ce livre, écrit par une femme, a l'attrait d'un roman. Il ne vise point à l'effet littéraire, mais il y atteint par des qualités qui ne sont point un acquit du savoir : *Pectus est quod disertos facit.* La critique y trouverait plus d'une chose à reprendre. L'exposition des faits n'est pas toujours claire; le discernement historique laisse à désirer; il y a dans l'avant-propos une érudition un peu contournée; l'éditeur célèbre de la Renaissance dont il est plusieurs fois question ne s'appelle pas *Frepperel*, mais *Trepperel*. Ces quelques scories n'empêchent pas l'œuvre d'avoir un parfum dont seraient fort surpris les lettres. Les historiens y trouveraient à glaner aussi. Cela doit être fort indifférent à l'auteur, qui poursuit un autre but que des satisfactions littéraires ou historiques. L. D.

Dell Governo della corte d'un signore in Roma, — Francesco Pricianese, 1554. Reimprime par S. Lapi, editore, città di Castello (Umbria) (Bibliotheca dei Bibliofili).

S'il est des livres qui sentent le musc et la poudre à la maréchale, il en est d'autres, comme *Dell Governo della corte d'un signore in Roma*, qui trahissent les mains blanches et le jabot de dentelle de leur auteur.

Après trois cent cinquante années, l'éditeur S. Lapi a eu l'ingénieuse idée de réimprimer le petit volume écrit à coup sûr dans ses heures de *farniente*, par Francesco Pricianese, lui aussi un éditeur, moitié grammairien, moitié bibliophile, mais surtout courtisan. Il s'agit, ainsi que l'indique le titre, du soin, des charges et de l'administration de la cour d'un grand seigneur romain au XVIe siècle, car Lorenzo Bartolucci le fait très justement remarquer dans la préface : « A cette époque, chacun avait une cour, du pape aux cardinaux, des cardinaux aux prélats, des prélats aux ducs, des ducs aux comtes, des comtes aux gros bourgeois; chaque cour était un guêpier de savants et de docteurs occupant leur heureuse oisiveté à louer leur bienfaiteur sur tous les tons. » Il est à présumer que Pricianese participait au « guêpier » de Messer Cola da Benevento auquel ce petit opuscule est dédié avec force révérences et salamalecs.

Ces lettres, on peut le croire, ne produisaient rien de bien profond; souvent ils chantaient ou ils pensaient par ordre, ou, souvent aussi, c'étaient des louanges flatteuses; une littérature de courtisan basse et servile, dans laquelle on peut ranger presque toutes les œuvres de Pricianese.

Cependant, si à son apparition ce livre a dû être plat et fade, il n'en est plus de même aujourd'hui, et l'éditeur S. Lapi offre au public une étude de la vie romaine, curieuse dans ses moindres détails. On s'initie à la suite de Pricianese, depuis la quantité de vin, viande, fromage et chandelle que coûtait un « gentilhomme » à son « seigneur » jusqu'à la meilleure recette pour accommoder la salade ou guérir la colique d'une jument; sans oublier l'intéressant chapitre des « salaires » où l'auditeur, chargé de recevoir les clients, le médecin et les quatre *literalti* tiennent la corde, le tout en vue de la bonne grâce, de l'harmonie et du décorum! A. A.

Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la cour de Vienne (1794-1798), publiée d'après les manuscrits conservés aux Archives de Vienne, par André Michel, avec une préface de M. Taine, de l'Académie française. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8°.

M. André Michel nous dit en bons termes ce qu'est la *Correspondance inédite de Mallet du Pan* publiée par ses soins : « C'est une description, reprise après chaque crise importante, de l'état respectif des partis dans la Convention, les comités ou les conseils, de leurs desseins, de leurs menées, de leur composition; un tableau des mouvements de l'opinion publique; une « anatomie morale de Paris et de la France » faite par un observateur passionné et hostile, mais d'une honnêteté incontestable, par un écrivain inégal, quelquefois diffus et prolixe, calviniste et Genevois, mais s'élevant à une entraînante éloquence, par la force de ses convictions réfléchies et profondes, sous la poussée de ses indignations.

Observateur passionné et hostile à Paris et à la France. Tel fut, en effet, Mallet du Pan, et tel il se montre, avec une âpreté singulière, dans cette correspondance adressée à l'empereur d'Autriche, « la colonne de l'ordre social, l'appui le plus solide de la religion, de l'autorité publique, du bonheur public ébranlés ». Il recevait à ce métier des subsides mensuels, non seulement de l'Autriche, mais aussi de la Prusse, à laquelle il rendait le même service. « Il n'était pas Français, dit M. André Michel; il était antirévolutionnaire et hostile aux idées jacobines. » Ce jugement est celui de la science impartiale; il n'est, après tout, que l'expression d'un fait. En même temps, il marque bien l'intérêt qui s'attache à cette correspondance et la valeur qu'on lui doit attribuer. Elle note, avec sincérité, sans doute, mais dans un but militant, avec un esprit prévenu et la préoccupation du gagne-pain, les impressions d'un étranger, ami des monarchies et aux gages des monarques, en présence du mouvement qui a révolutionné le monde et l'a violemment engagé en une évolution qui, pour ne s'être pas arrêtée depuis, est loin encore d'avoir atteint son terme. La publication de ces deux volumes sera donc accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui étu-

dient l'histoire contemporaine dans son enfantement laborieux et sanglant. Ils lui seront d'autant plus précieux qu'il serait difficile de trouver un ennemi plus décidé et plus intelligent de la Révolution et des hommes de la Révolution; et l'on sait que nul ne connaîtrait le triomphateur, si, ébloui par la pompe du triomphe et l'éclat des victoires, il ne prêtait pas l'oreille aux chants satiriques et aux cris, pareils à des huées, qui s'élèvent au passage de son char.

Mais de là à l'enthousiasme de M. Taine pour l'*unique* Mallet du Pan, il y a loin. Pourquoi M. Taine a-t-il écrit cette préface? N'avait-il pas assez de son *Histoire de la Révolution* pour exhaler sa haine contre les instruments de la rénovation sociale, et était-il nécessaire à son lyrisme pseudo-historique de s'emporter en un dithyrambe à propos d'un homme qui, quels que soient ses talents et ses qualités, a joué, après tout, vis-à-vis de la France, le rôle d'espion diplomatique? Ici, je me hâte d'ouvrir une parenthèse pour expliquer aux bien intentionnés que je ne vois en la conduite de Mallet du Pan rien de déshonorant ou de déshonnête. Mais enfin pour celui qui est épié, celui qui épie est l'espion; et Mallet du Pan n'aurait pas gagné l'argent qu'il recevait de la Prusse et de l'Autriche s'il n'avait épié la France. Il en avait certes le droit, je dirai même le devoir, étant son ennemi déclaré. On s'étonne seulement de l'admiration de M. Taine pour le personnage qui, lorsque le pays de M. Taine avait à tenir tête à toute l'Europe, « ne perdit pas une occasion de raffermir les alliés chancelants, de leur montrer la nécessité d'une action militaire énergique et combinée, soutenue à l'intérieur de moyens politiques », etc.

Mallet du Pan écrit, dans une de ses dernières lettres: « En désignant Buonaparte comme l'un des dictateurs à venir, dans l'espoir que sa célébrité rendrait l'opinion plus accessible à cette nouveauté, ils n'ont fait que le décrier et le discréditer. Ce général décline rapidement; Merlin et Rewbell vont achever de l'enterrer dans l'expédition d'Angleterre. »

Est-ce un passage de ce genre qui a autorisé M. Taine à dire, en parlant de Mallet : « Si l'on suit le cours des événements, on constate que ses prédictions sont presque toujours vraies? »

Décidément, M. Taine me paraît s'être, cette fois-ci, fourvoyé. Mais qu'a-t-il besoin d'écrire des préfaces?

B.-H.-G.

La Ville sous l'ancien régime, par Albert Babeau. Ouvrage couronné par l'Académie française; 2e édition revue et augmentée. 2 vol. in-12, prix : 8 francs. Paris, Didier et Cie, 1884.

A propos d'un autre ouvrage de M. Babeau, M. Ferdinand Brunetière a écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, qu'il en est des textes comme des chiffres, qu'ils n'ont rien de brutal, quoi qu'on ait dit et quoi qu'on répète, qu'ils sont chose, au contraire, des plus maniables et des plus souples : « J'ose avancer, et notamment en ce qui touche les trois derniers siècles de notre histoire antérieurs à 89, que je ne connais pas d'opinion que l'on ne puisse autoriser par des textes. » Le critique a raison, comme il a raison de blâmer aussi bien l'esprit de parti des écrivains qui prétendent établir que, « sous l'ancien régime, la situation de l'habitant des campagnes était au dernier degré du dénuement matériel et de la misère morale », que celui des partisans de la vieille monarchie appliqués à prouver qu'avant la Révolution, tout était pour le mieux sous le meilleur des régimes politiques. Et il a raison encore quand il loue l'impartialité de l'auteur de *la Vie rurale dans l'ancienne France*.

« Sauf aux heures des grandes crises, il en est de la vie des peuples comme de la vie des hommes. A moins qu'elle ne soit frappée d'un mal original ou d'une décadence irrémédiable, ce n'est pas la maladie qui en est la règle, c'est la santé. Or la santé se décrit mal parce qu'elle ne se sent pas comme la maladie, parce qu'elle est l'état normal et qu'il semble superflu d'en exposer les symptômes. De là tant d'histoires qui n'ont présenté que les crimes, les guerres, les pestes et les disettes, et qui, en ne parlant que des maux, ont fait croire que les maux seuls existaient. Ils ont existé sans doute, mais ils n'ont pas été incessants... » C'est M. Babeau qui s'exprime ainsi, et, parlant des habitants des villes, des magistrats, du clergé, puis des milices, puis des écoles, il a montré que, si, au lieu du droit imprescriptible, on ne connaissait que des droits acquis, que des privilèges, les bourgeois et les artisans qui vivaient dans les villes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles pouvaient néanmoins ne s'estimer pas malheureux; leur condition n'était pas insupportable, malgré les conflits continuels qui venaient de l'opposition des privilèges. Il y a trois siècles et encore plus récemment on ne devinait pas les lois de l'économie politique : le travail était réglé, l'échange limité, mais de cela on ne souffrait pas. Nul n'était libre au sein de l'association, mais cent associations défendaient leurs intérêts collectifs envers et contre mayeurs et échevins. L'individu était attaché par mille liens; la ville, par contre, à la condition, toutefois, d'avoir acheté et racheté son indépendance, — était relativement plus libre qu'aujourd'hui. Les édits de 1692, de 1764 et de 1765 qui commencèrent l'unité nationale, amoindrirent en même temps la liberté des cités.

La comparaison entre le régime municipal uniforme du XIXe siècle et les différentes organisations communales des siècles antérieurs ne serait pas faite pour inspirer le regret des anciennes institutions. La centralisation est trop grande, mais la liberté que le code civil et les lois constitutionnelles reconnaissent à l'individu n'est pas d'un prix médiocre. M. Babeau n'a point voulu établir le contraire; il n'a rien voulu établir du tout, il s'est borné à exposer, et de son exposition il ressort, ce dont se sont toujours douté nombre de ceux qui se peuvent avec quelque raison qualifier de fils de 89, il ressort, disons-nous, qu'il y avait une France ardente, généreuse, active, avant que les Constituants eussent déclaré les Droits de l'homme.

La différence des rangs se faisait peu sentir dans les villes; elles avaient leur hôtel; le luxe dont s'entouraient les grands corps relevait le tiers état au

niveau des deux autres ordres. La police était inquisitoriale, dirions-nous; mais il était admis que toute association fût une sorte de providence : ici, l'on limitait à vingt le nombre des convives des banquets de mariage; ailleurs on défendait de servir des confitures dans les repas de fiançailles ou d'accouchements; on fixait la valeur des présents que les parrains et les marraines avaient coutume d'échanger; aux servantes, on défendait de porter « cottes empesées et souliers légers à peine de fouet ». En regard de ce qui est à blâmer, disons le bien : on était de la milice, on s'instruisait aux choses de la guerre pour être prêt à défendre sa ville; on était jaloux non seulement de l'embellir, mais de la rendre plus saine; on assistait les pauvres et l'on montrait un grand zèle pour l'instruction. Et plaidant, réclamant telle ou telle concession du pouvoir royal, protestant contre le passage des troupes, on est heureux pourtant.

« Qui n'a pas vécu avant 89 n'a pas connu le bonheur », disait Talleyrand; il parlait pour ceux de son rang, de son ordre; mais la misère, mais l'ignorance n'était pas le lot du tiers état.

Le pouvoir royal et les pouvoirs locaux ont travaillé à réaliser les améliorations matérielles qui sont d'importance; ils ont aussi poursuivi la réalisation d'un certain idéal de grandeur morale; voilà l'histoire.

M. Babeau termine son livre par cette phrase qui traduit bien le sentiment avec lequel il l'a écrit : « C'est en sachant respecter le passé qu'on mérite soi-même le respect de l'avenir. » Nous recommandons son livre qui est celui d'un érudit et d'un homme de cœur.

F. G.

La Conquête de l'Inde et le voyage de Néarque. — *Le démembrement de l'Empire*, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-18.

Ces deux nouveaux volumes complètent *les Campagnes d'Alexandre*, dont ils forment les tomes IV et V. J'ai rendu compte des trois premiers il n'y a pas très longtemps. Le jugement porté alors n'a pas lieu d'être réformé, maintenant qu'on voit l'œuvre dans son ensemble. C'est toujours la même érudition mise au service de la même vivacité d'esprit; le même patriotisme, tirant de l'histoire du temps passé des leçons pour le temps présent; la même faculté, originale et puissante, de mêler les préoccupations et les événements contemporains à la politique et aux exploits d'Alexandre; la même foi en la France et en nos destinées. Là est surtout le caractère de ce beau livre, celui qu'il faut se plaire à mettre en relief. Cette pensée maîtresse dicte à l'auteur de fortes et justes paroles, qu'il est sain de relire et de méditer.

« Nous sommes prompts à douter de nous-mêmes, dit M. Jurien de la Gravière, et nous avons toujours montré un fatal penchant à nous calomnier... » Et encore : « Il faut avoir voyagé dans ces pays où passa notre épée et où la mémoire de nos bienfaits, quoi qu'on puisse dire, subsiste, pour savoir ce que le monde attend encore de nous; on dirait que l'inquiétude inspirée par nos revers n'a fait que raffermir le sentiment de notre nécessité. Le monde sans la France, ce serait l'univers sans flambeau. »

Rien n'est vivant comme l'étude des civilisations disparues et des nations mortes, lorsqu'on sait en faire surgir de tels enseignements.

B.-H. G.

Vingt années de république parlementaire au XVIIe siècle. — *Jean de Witt*, grand pensionnaire de Hollande, par M. ANTONIN LEFÈVRE-PONTALIS, avec un portrait d'après Netscher. 2 vol. in-8° de chacun 560 pages. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884.

L'ouvrage que nous annonçons mérite et obtiendra une place honorable sur la liste nombreuse des travaux historiques exécutés de nos jours, et qui représenteront peut-être l'aspect le plus riche et le plus intéressant de la production intellectuelle en France, au dernier quart de ce siècle. On emporte, de la lecture des deux gros volumes de M. Lefèvre-Pontalis, l'impression que Jean de Witt est de la race et de la famille des chefs d'État et des grands hommes de gouvernement, et qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'importance que son plus récent historien a cru devoir donner au récit détaillé de toutes les phases de cette existence. Cela suffit pour établir la qualité d'un travail de ce genre. Un autre motif encore que l'intérêt du livre et le caractère du héros semble recommander pour nous la nouvelle publication. Il y a de mystérieuses affinités entre les gens de notre pays et le petit peuple dont les efforts admirables illustrent, presque à chacune de ses pages, l'histoire même de l'énergie humaine.

Nous avons eu dans le passé les mêmes haines contre le même ennemi, et nos fibres tressaillent encore à l'écho des artilleries de Ruyter, faisant frissonner d'épouvante tout le peuple de Londres et imposant la paix à cet orgueil anglais si déplaisant, à travers les siècles, dans le simple commerce d'égalité, si intraitable et si cruel envers les vaincus et les faibles.

Il se trouve, en outre, que le nom de la Hollande est lié aux aventures de notre esprit et de nos lettres, et que l'on ne parle point de Voltaire et de Mirabeau sans revoir les bois de la Haye et ce palais sombre où fut assassiné, entre de hideuses violences, l'homme justement illustre, dont la carrière, remplie d'actes mémorables, occupe les deux volumes de M. Antonin Lefèvre-Pontalis. Le fauve humain est le même sous toutes les latitudes, lorsqu'il est déchaîné contre quelque supérieur trahi par la fortune et séparé de la force. Il n'y a rien de moins semblable qu'Avignon et la Haye, que notre populace méridionale et une foule batave. Lisez cependant, l'un après l'autre, le récit des morts atroces des frères de Witt et du maréchal Brune... et vous verrez que le soleil luit, comme on dit, pour tout le monde... lorsqu'il s'agit de tuer.

La grande étude de M. Antonin Lefèvre-Pontalis comprend quatorze chapitres qui abordent successivement le tableau de la république des Provinces-Unies affranchie et constituée; la naissance des frères de

Witt, leur famille et leur éducation; la rivalité de l'Angleterre et des Provinces-Unies; le parti orangiste; la restauration de Charles II; la rupture de l'Angleterre avec les Provinces-Unies; les projets d'agrandissements territoriaux de Louis XIV; le parti orangiste privé de chef; la prospérité des Provinces-Unies; leur situation intérieure; la sécurité trompeuse des États-Généraux et les préparatifs militaires de Louis XIV; la restauration de la maison d'Orange et l'effroyable mise à mort de Jean et de Corneille de Witt. L. D.

Histoire du gouvernement de la Défense nationale en province, par M. F.-F. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des télégraphes et des postes et M. F. Le Goff, docteur ès lettres, ancien secrétaire général des télégraphes et des postes. Tome premier, in-18. Paris, G. Charpentier, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Il est assez difficile de porter un jugement décisif sur un ouvrage dont ce premier volume semble n'être que l'entrée en matière; ce serait juger de l'édifice d'après le vestibule. A voir le développement allongé que les auteurs ont donné à cette première partie, on doit s'attendre à quatre ou cinq volumes. Celui-ci ne contient en effet que les premières conséquences de la proclamation de la république ou de la désastreuse capitulation de Sedan; les embarras immédiats du nouveau gouvernement, la lutte dans l'est jusqu'à la reddition de Strasbourg, et les agitations stériles de cette nuée d'incapables, munis sans doute de bonne intention, mais plus bruyants et brouillons qu'utiles, qui se disputent l'influence, soulèvent des conflits d'autorité, incriminent l'un après l'autre tous les généraux, etc., etc.

Le défaut grave de ce livre, c'est la confusion. Il est possible que tous les faits relatés soient exacts, les documents cités authentiques; mais le soin de ne rien laisser échapper a amené ces messieurs à encombrer leur histoire d'une foule de détails futiles, qui seraient mieux dans un recueil de petits faits patriotiques. Ce n'est pas qu'ils soient vides d'intérêt; ils ne viennent pas à propos, du moins, étant en si grand nombre. Dans ce récit touffu on ne saisit plus les grandes lignes; les incidents sont tous également mis en valeur. On ne sait auquel s'attacher, soit comme à une cause, soit comme à un effet grave.

Et puis le ton n'est guère celui de l'histoire. Les auteurs ont été trop directement mêlés aux actes du gouvernement, ils ont trop vivement senti, non seulement comme patriotes, mais aussi comme fonctionnaires, les contre-temps des événements : ils en ont été ébranlés et ont gardé de cet ébranlement une certaine trépidation morale qui leur ôte l'impartialité nécessaire à l'historien. Que leurs indignations soient justes et même généreuses, nous y consentons; mais encore provoquent-elles chez nous une réserve un peu méfiante.

L'on ne peut en outre s'empêcher de soulever une question de scrupules. Le directeur général des postes et des télégraphes et son secrétaire général ont eu, par leurs fonctions, connaissance de beaucoup de pièces secrètes, dont ils ont juré de respecter et faire respecter le secret. N'est-il point choquant de les voir puiser dans leurs souvenirs, dans leurs notes, dans leurs archives? On répondra que les pièces dont ils se servent sont déposées aux Archives nationales, qu'elles sont patentes à tous, qu'elles sont pièces historiques, etc., etc. Soit. Pour tout autres, oui, elles ne sont que pièces historiques, peut-être. Au directeur général et au secrétaire général des postes et des télégraphes, une réserve spéciale devait s'imposer, ce nous semble. Qu'on ne pense réfuter cette opinion en disant qu'il faut bien que la vérité soit révélée par ceux qui la connaissent, ou bien les documents de MM. Steenackers et Le Goff sont du domaine public, et alors la vérité est connue sans eux, ou bien ils sont encore tenus secrets, et ces messieurs se servent de ce que leur a permis de savoir leur position qui les obligeait au secret.

Laissons toutefois cette querelle. Tenons-nous-en au livre. Il est instructif, moins par les faits consignés et qui étaient connus en majeure partie, que par le jour dont il les éclaire. Il en ressort nettement que le gouvernement de la Défense nationale, malgré les plus belles intentions, n'a réussi qu'à aggraver le gâchis, et qu'on n'improvise ni des généraux ni des armées. P. Z.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et coutumes —

Histoire et géographie de Madagascar, par Henry d'Escamps. Paris, Firmin Didot et Cie, 1884. 1 vol. petit in-8°. — Prix : 6 francs.

Bien que ce livre soit une réédition de celui paru en 1847, c'est encore le plus complet et le plus important de tous les ouvrages consacrés jusqu'à ce jour à Madagascar, grâce aux travaux considérables à l'aide desquels M. Henry d'Escamps l'a complété.

Pour la partie historique, comprenant les 344 premières pages du volume, l'auteur n'a eu qu'à ajouter à la suite le récit des événements qui se sont succédé

dans la grande île africaine depuis 1847 jusqu'à 1884, sans toucher à tout ce qui était antérieur et dont pas une ligne n'avait besoin d'être modifiée.

Tout le travail nouveau, d'une importance capitale et considérable, se trouve dans la seconde partie, intitulée « géographie de l'île de Madagascar », et qui va de la page 344 à la page 636. C'est une refonte complète, un entier remaniement pour lequel l'auteur, mettant de côté beaucoup de renseignements erronés, s'est servi des documents les plus récents et les plus exacts, comme, par exemple, le curieux travail publié dans la *Revue maritime et coloniale* par M. Laurent Crémazy. Des régions entières ont été transformées, d'après les précieuses notes du grand explorateur français, M. Alfred Grandidier, et M. d'Escamps reproduit à la fin de son volume la carte donnée par ce dernier, la plus sérieuse et la plus exacte qui ait été faite sur Madagascar. Mœurs, coutumes, flore, faune, tout est contenu dans ce livre si intéressant à tous les points de vue. Le dernier chapitre traite de la question de Madagascar devant l'opinion publique avec une grande éloquence; après l'avoir lu, le lecteur ne peut pas nier l'importance énorme qu'il y aurait pour la France à s'adjoindre la grande île africaine et à la mettre au nombre de ses colonies les plus sérieuses. G. T.

Les Contrées mystérieuses et les peuples inconnus, par Victor Tissot et Constant Améro, ouvrage illustré de 6 grandes cartes et de 277 gravures dans le texte, dont 54 grandes planches. 1 vol. in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

On a prétendu que la France était, de toutes les nations, la plus indifférente en matière de géographie. Ce reproche, peut-être fondé autrefois, ne l'est plus aujourd'hui. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les catalogues de nos libraires, par exemple sur la liste des volumes d'étrennes dont le *Livre* a rendu compte récemment. Au nombre de ces derniers, nous voudrions avoir déjà signalé, comme un des plus remarquables, l'ouvrage de MM. Victor Tissot et Constant Améro, intitulé : *les Contrées mystérieuses et les peuples inconnus;* mais ce bel in-8° nous a été envoyé trop tard. Il n'y a pourtant pas péril en la demeure; il ne s'agit pas en effet, ici, d'une œuvre à succès éphémère, mais d'un travail sérieux, instructif, aussi intéressant pour de simples curieux que pour des géographes émérites. Les premiers seront heureux de n'y rencontrer ni l'aridité ni la diffusion de beaucoup d'ouvrages techniques; les seconds y trouveront tous les avantages d'un précis de géographie composé par des hommes de savoir et de goût.

Envisageant le côté pratique des voyages, les auteurs n'examinent que les contrées du globe terrestre où la science est destinée à pénétrer. Ils rappellent sommairement les expéditions dont ces contrées ont été les objets et passent en revue les conditions de succès offertes aux promoteurs d'entreprises nouvelles. Tel est leur plan général. Partis du nord de l'Amérique, ils nous conduisent à leur suite dans le Labrador et la région des Lacs. Une longue excursion chez les Indiens leur sert de prétexte à observations anthropologiques et leur permet de comparer l'Amérique d'il y a deux siècles à l'Amérique d'aujourd'hui. Après un coup d'œil sur la faune, les richesses naturelles du pays et les moyens de transport créés par l'industrie moderne, ils descendent par la Colombie anglaise, la Californie, le Yucatan, le Honduras, l'isthme de Panama, dans l'Amérique du Sud; explorent le Venezuela, le Pérou, le Chili, etc., doublent le cap Horn et arrivent en Océanie. Là, plus de terres nouvelles à découvrir. La Micronésie elle-même, avec ses six cents îles, n'offre à l'investigation que des pays déjà connus.

En Asie, nous parcourons, à la suite de MM. Tissot et Améro, le versant de l'océan Indien à l'ouest, et le versant de la mer de Chine à l'est; puis, suivant la ligne de séparation des deux versants, nous dépassons l'Himalaya. Enfin, après une station sur les hauts plateaux du Thibet, nous abordons le Turkestan, franchissons la Perse et séjournons quelque temps en Arabie.

Le volume se continue par une rapide description des lacs, grands fleuves, montagnes et déserts de l'Afrique. Deux chapitres sont exclusivement consacrés aux mœurs des habitants. Un troisième s'occupe des hardis explorateurs : *Burton, Speke, Grant, Livingstone, Nachtigal, de Brazza*, etc., auxquels un juste hommage est rendu.

Faute de contrées mystérieuses ou inconnues, l'Europe a été éliminée de ce voyage autour du globe terrestre. Clorons-nous notre résumé en insistant sur l'heureux choix des documents, l'intérêt du récit, le charme du style, et, au point de vue matériel, sur les beautés typographiques du texte et des gravures? Cela nous paraît au moins superflu; il suffit d'avoir nommé les auteurs. Quant à l'éditeur, le nom de Firmin-Didot nous dispense également de tout éloge.

P. C.

Voyage à Madagascar, par J.-L. Macquarie. Illustrations par L. Houssot, d'après les croquis originaux de M. J.-B. Richard, secrétaire de la mission française du couronnement de Radama II. 1 vol. in-18 de 432 pages. Paris, 1883. E. Dentu, éditeur. — Prix : 4 francs.

Les récents événements dont l'île de Madagascar a été le théâtre et où se trouve engagée la politique extérieure de la France ajoutent un intérêt d'à propos au livre de M. J.-L. Macquarie; mais ce livre est fait pour leur survivre. Il n'a point le caractère de ces publications exécutées, bâclées sur commande par des voyageurs en chambre, très misérables spéculations de librairie auxquelles donne lieu tout incident diplomatique de quelque importance. L'auteur a certainement vécu parmi les populations malgaches, il a dû y passer de longues années pour y recueillir une telle moisson de détails sur leurs mœurs qui paraissent si étranges à notre civilisation occidentale.

En même temps qu'il nous apporte à ce sujet de curieuses révélations, M. J.-L. Macquarie ne se fait point faute de redresser les récits de ses prédécesseurs, notamment les singulières fantaisies de certains voyageurs du XVIIIe siècle; il rétablit ainsi l'histoire au lieu et place de la légende. Mais ce n'est là que le côté anecdotique du volume; les préoccupations du moment nous forcent à attacher plus d'importance aux parties descriptives où l'auteur nous initie, avec une évidente recherche de précision, à la géographie physique et politique du pays, enumère ses productions et ses richesses naturelles, expose l'étendue du trafic général, montre enfin la valeur réelle de la grande île africaine et l'avenir d'une telle possession coloniale. Une demi-douzaine de clichés accompagnent le texte de M. Macquarie. Ces très médiocres dessins n'ont aucun mérite d'art, et quelques-uns seulement ont un mérite de figuration ethnographique; ces derniers seulement présentent quelque intérêt, telles les vues de Tamatave, des monuments mégalithiques de l'Ankove, de Tananarive, avec son joli aspect de village de l'Oise disposé sur la pente d'une colline. Ce *Voyage à Madagascar* sera lu. E. CH.

Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18.

Les récits de voyage de M. Xavier Marmier sont toujours intéressants. Ce ne sont pas de simples notes, ni le reflet plus ou moins fidèle d'impressions plus ou moins exactes, ni des anecdotes mi-vérité, mi-fiction, cousues bout à bout dans une narration de romancier ou dans des digressions de causeur. M. X. Marmier est un cosmopolite de l'esprit. Comme Ulysse, il a vu beaucoup de terres et beaucoup d'hommes, et il les a étudiés. Il les a vus, non seulement en un point du temps, mais à travers la longue succession des âges, approfondissant les civilisations mortes, creusant les couches de légendes auxquelles s'est superposée l'histoire, et se servant de sa science et de sa compréhension du passé pour interroger le présent et en saisir le sens.

De la Suisse à la Serbie en longeant l'Adriatique, il y avait, pour un penseur érudit, ample moisson à faire, et M. Marmier n'y a pas manqué. Les six premiers chapitres de son livre nous mènent à travers des lieux bien connus, Saint-Galles, Schwytz, les Quatre-Cantons, le Saint-Gothard, Milan, Venise, Trieste. Ce que nous en dit M. Marmier n'est pas sans agrément, mais — et la faute en est au sujet — c'est à peu près sans nouveauté. Pourquoi suppose-t-il qu'un jour les fils des Français se désoleront qu'il n'y ait plus de France, de même que les fils des Vénitiens se désolent que la république de Venise ait disparu? Possible ou non, l'hypothèse est peu digne d'un patriote, et elle sonne d'autant plus mal à une heure où toutes les énergies doivent se tendre et tous les espoirs se hausser jusqu'à la réalisation, non pas heureusement pour sauver la patrie, mais pour réparer ses pertes et guérir ses plaies.

Le reste est plus neuf, étant moins exploré. Les légendes, les superstitions locales sont recueillies avec soin par l'auteur et ne forment pas le moindre attrait d'un livre qui, sans être une œuvre bien remarquable, n'en a pas moins une valeur réelle pour tous ceux qui sont curieux des détails et des différences de races et qui croient que la science ethnographique est illusoire, c'est-à-dire incomplète, tant qu'elle ne s'occupe que des formes en négligeant les manifestations de la pensée et les phénomènes intellectuels. B.-H. G.

Le Mexique aujourd'hui. Impressions et souvenirs de voyage, par A. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, chargé de mission. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1881. 1 vol. in-18.

La bibliothèque de voyages de la maison Plon s'accroît chaque jour. Comme ses aînés, ce volume est d'une lecture agréable et donne des notions pittoresques et exactes en même temps sur un pays encore peu connu. Mais, quand on a lu le livre de M. A. Dupin de Saint-André, le connaît-on beaucoup mieux? J'en doute. Il est toujours piquant, à moins que ce ne soit endormant, de retrouver dans les nouveaux récits de voyage ce qu'on a si souvent rencontré dans les anciennes relations : le débarquement au milieu d'une nuée de coquins qui se disputent votre personne et vos bagages, les excursions à dos de cheval ou de mulet à travers des passages peu praticables, au tournant desquels vous attendent des brigands de grande allure qui vous dépouillent avec tous les égards que des caballeros qui se respectent doivent à des seigneurs étrangers, les auberges où l'on dort par terre et où l'on mange par cœur, et autres agréments dont l'énumération serait comme la table analytique commune de tous les volumes où messieurs les voyageurs ont consigné leurs impressions. Quant à l'utilité de ces sortes de journaux de route, elle ne m'apparaît pas très évidente. Les renseignements techniques y sont d'ordinaire trop succincts et trop littérairement arrangés pour avoir une valeur pratique; l'auteur a vu des mœurs ce qu'on voit d'un paysage accidenté par la fenêtre d'un wagon roulant à toute vapeur; et la conclusion qui s'impose au lecteur après avoir parcouru une douzaine de livres de ce genre, c'est que tous les pays du monde se ressemblent et qu'aucun ne vaut le coin de son feu.

On peut déplorer le résultat plus facilement que le contester. B.-H. G.

Un Touriste dans l'extrême Orient. Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin (1881-1882), par EDMOND COTTEAU. Contenant 38 gravures et 3 cartes. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Cette relation de voyage n'apprend et n'a pas la prétention d'apprendre rien de bien neuf. C'est un récit agréable, un peu long, de ce qu'a vu et senti M. E. Cotteau dans le cours de la mission scientifique dont le ministre de l'instruction publique l'avait chargé. Il fait suite à un autre volume précédemment

publié sous ce titre : *De Paris au Japon à travers la Sibérie*. Du reste, la mission reste une affaire entre le ministère et M. Cotteau : il n'en est point question ici.

Les descriptions de temples, d'édifices et d'œuvres d'art tiennent, à mon sens, trop de place dans ce livre. Pour faire des descriptions de ce genre supportables, il faut les traiter ou en géomètre ou en écrivain de génie. En géomètre, M. E. Cotteau l'aurait pu faire, sans doute; mais son livre s'adresse au public et non pas à des géomètres. Quant à les traiter en écrivain de génie, ni lui ni moi n'y songeons. C'est pourquoi je suis d'avis que moins eût été mieux.

M. Cotteau croit à la durée de l'élan japonais vers la civilisation. J'y crois également, et je suis bien aise que mon sentiment soit confirmé et justifié par un homme intelligent, instruit et impartial qui a vu les choses de ses yeux.

Il ne s'étend pas autant que notre curiosité et notre intérêt du moment le désireraient sur le Tonkin. Mais il dit nettement qu'à l'époque de son passage (novembre 1881). « la conquête du pays eût été très facile et n'aurait demandé qu'un petit nombre d'hommes ».

Je cite une des dernières phrases du volume, qui me semble caractériser l'impression pittoresque que M. E. Cotteau a rapportée de ses voyages : « Ce qui me frappe le plus en débarquant à Marseille, c'est de voir de grands chevaux et de grosses voitures, et de rencontrer par les rues tant d'hommes bien vêtus, habillés de drap noir et qui me paraissent des colosses si je les compare à tous ces petits Asiatiques, Japonais, Chinois, Annamites et Malais, au milieu desquels je viens de passer la moitié d'une année. »

B.-H. G.

Souvenirs d'Alger, par Joseph Maire. 1 vol. in-8° de 132 pages, illustré de croquis à la plume par F. Lapra. Paris, 1884, à la librairie algérienne et coloniale Challamel aîné.

Je ne voudrais pas dire qu'il n'a jamais été publié sur l'Algérie de livre sincère, mais de plus sincère que celui de M. Joseph Maire, cela non : ni de plus spirituel avec quelque pointe de mordante humeur, ni de plus vibrant, coloré et vivant. Il est douteux que les hôteliers d'Alger, les paquebots méditerranéens, la compagnie P.-L.-M., les agences excursionnistes contribuent à la fortune assurée de ce charmant volume. Mais qui veut savoir le vrai, le fond du fond sur Alger, sur sa population cosmopolite, sur ses mœurs plus que faciles, sur son climat exaspérant, sur son paysage, sur les services — à vrai dire le seul service que peut nous rendre cette « fâcheuse conquête » (maréchal Bugeaud), cette « loge à l'Opéra » (duc de Broglie), celui-là, au plus vite, doit se hâter de lire les *Souvenirs d'Alger*. — « Eh quoi! me direz-vous, — s'écrie M. Joseph Maire aux dernières pages de ce livre, — renoncer à l'Algérie! *Ce serait peut-être la solution la plus sage*, mais je ne vais pas jusque-là... Gardons-la, faisons cette sentimentale dépense... De cette Algérie, il serait possible encore, il serait facile de tirer un parti immense. » Je recommande très spécialement les lignes suivantes à la méditation de chacun. « Les indigènes sont sales, paresseux, faux, menteurs, voleurs, sans mœurs, prompts à l'assassinat; mais on ne peut leur refuser trois qualités : la sobriété, le respect de la discipline, le mépris de la mort, les trois qualités maîtresses du soldat. La conclusion s'impose. Ouvrons-leur largement les rangs de notre armée. Nous en avons douze mille, ayons-en quarante mille. Ils ne demandent pas mieux, les bureaux de recrutement ne reçoivent pas chaque année le quart de ceux qui se présentent. En temps de guerre, leur bravoure aveugle nous fournira un appoint formidable, comme on l'a vu en Crimée, en Italie et pendant la débâcle de 1870... En temps de paix ils iront surveiller les colonies lointaines et trouveront surtout leur emploi en France comme gardiens de l'ordre public... Avec ces gens disciplinés, aveuglément obéissants, pour qui la consigne est sacrée, *qui ne lèvent jamais la crosse en l'air*... toute révolution, tout désordre de rue devient impossible, messieurs les internationalistes, communistes, anarchistes, collectivistes et autres fumistes, tenus en respect par ces baïonnettes inintelligentes, se résignent à chercher leurs moyens d'existence ailleurs que dans l'agitation des repris de justice et des imbéciles. » J'arrête ici, trop tôt à mon gré et faute de place, cette citation déjà tronquée; et il est bien d'autres pages des *Souvenirs d'Alger* que j'aimerais de mettre sous les yeux du lecteur; je n'aurais que l'embarras du choix parmi tant d'observations humoristiques, d'allure si libre et si franche, souvent profondes sous le trait plaisant, formulées dans une langue vive, souple et chaude, relevées aussi de jolis croquis de M. F. Lapra. E. C.

La Sardaigne à vol d'oiseau en 1882. *Son histoire, ses mœurs, sa géologie, ses richesses métallifères et ses productions de toute sorte*, par le baron Roissard de Bellet, ancien député. Carte, gravures hors texte et dessins coloriés. 1 vol. in-4° de 342 pages. Paris, 1884, librairie Plon.

C'est pour un homme d'étude une véritable bonne fortune que de rencontrer un terrain limité, défini, dont il lui est permis d'espérer qu'avec de la conscience il lui sera possible de faire le tour entièrement et de ne rien laisser échapper. De telles fortunes, il est vrai, n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent; mais il ne suffit pas toujours de les chercher pour les rencontrer. En matière d'histoire, il n'est pas de sujet plus nettement circonscrit que l'histoire d'une île, eût-elle l'étendue de la Sardaigne à laquelle M. Roissard de Bellet, ancien député, vient de consacrer l'ouvrage important que nous annonçons ici. Important, ce livre ne l'est pas seulement par la façon très complète dont il est traité, mais aussi par ce fait que, si voisine de nous, la Sardaigne, en somme, nous était peu connue. On pouvait craindre que l'auteur, économiste distingué, ne sacrifiât à l'analyse

industrielle, agricole et commerciale de son sujet tout le côté pittoresque et artistique, et ne donnât de la sorte à son œuvre un caractère exclusivement spécial et quelque peu rébarbatif aux yeux du plus grand nombre. Il n'en est rien. Sans doute, M. Roissard de Bellet n'a pas épargné sa peine à dresser des tableaux statistiques minutieusement détaillés et classés de toutes les productions du sol; assurément il étudie à fond l'exploitation minière de la plus remarquable de toutes les provinces italiennes par le nombre et la variété de ses gisements métallifères. Mais il fait la part très large aussi à l'histoire politique du pays où tant de races tour à tour — Ibères, Phéniciens, Égyptiens, Carthaginois, Romains, Goths, Sarrasins, Pisans et Génois — ont laissé tant de traces de leur passage. Les mœurs, les coutumes locales, les costumes, les habitations, les caractères, la langue, l'hospitalité, la vendetta, les danses, les mariages, les funérailles, les usages y sont également étudiés avec soin, ainsi que les antiquités. Ce dernier chapitre fournit même à M. Roissard de Bellet l'occasion d'écrire un appendice sur les deux villes très anciennes de Sulcis et de Tharros disparues depuis si longtemps. Une grande carte, à l'échelle de 1,375,000 et dix planches dont quatre en couleur, représentant des vues de villes, de sites, de paysan et paysanne, villageois et villageoise, d'animaux, de tombeaux antiques, de sculptures sépulcrales, de céramiques et verreries anciennes complètent d'une façon très intéressante cet excellent travail. E. C.

Ile de Sumatra. — Chez les Atchés-Lohong, par Brau de Saint-Pol Lias, avec notes et illustrations d'après des photographies prises par l'auteur. 1 vol. in-18. Paris, 1884, librairie Plon.

« Les colonies nous ont pris jusqu'ici des hommes et de l'argent, il faut que les colonies nous rendent de l'argent et, au besoin, des hommes! » Cette phrase résume d'une façon claire tout l'esprit de la préface importante à laquelle nous l'empruntons. M. Brau de Saint-Pol Lias n'est pas un voyageur qui se désintéresse des avantages matériels qu'une bonne colonisation doit rapporter à la mère patrie, et il plaide avec chaleur et conviction pour le mouvement colonial, notre expansion au dehors, nos intérêts économiques et politiques à l'extérieur. Ses principes à ce sujet se formulent ainsi : 1° il est utile à « un peuple de vieille civilisation comme le nôtre d'avoir des colonies à gouverner, leurs richesses fussent-elles exploitées exclusivement par des capitaux et des commerçants étrangers »; 2° il est utile à « un grand pays de voir ses nationaux fonder des établissements coloniaux, agricoles, industriels, commerciaux, fût-ce seulement dans des colonies étrangères ». Dans un précédent volume, *Pérak*, l'auteur avait étudié en vertu du premier principe le système colonial de l'Angleterre. En ce nouveau livre, *Chez les Atchés*, il montre les applications du second principe en possession hollandaise, sur les bords de la rivière Lohong, à Sumatra, « une des contrées les plus riches du monde ». Quoiqu'il manifeste l'intention contraire, M. Brau écrit seulement pour un public très informé déjà, très au courant des questions géographiques. E. C.

Notre future route de l'Inde, par Verney Hovett Cameron, ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur et orné de 20 gravures sur bois. 1 vol. in-12. Paris, 1883, librairie Hachette.

Il y a de longues années que les Anglais désirent avoir un chemin de fer venant de l'Inde à la Méditerranée. Ils ont conçu le projet avant qu'on songeât à percer l'isthme de Suez. La construction du canal de M. de Lesseps n'a fait qu'ajourner leurs efforts. Ils ont recommencé à agiter la question depuis sept ou huit ans, depuis la guerre turque de 1877, si l'on veut préciser. M. Wilfrid Blunt, dans un mémorandum très répandu en Angleterre, a démontré que ce chemin de fer était impraticable par la vallée de l'Euphrate : 1° parce que la vallée de l'Euphrate est dépeuplée, peu sûre, sans vivres, trop chaude à traverser en été; 2° parce que le chemin de fer, qui coûterait fort cher, ne ferait pas ses frais, n'ayant pas de trafic local, réduit au commerce de transit. M. Wilfrid Blunt ajoute à cela d'autres considérations et ne cache pas que, personnellement, il aimerait mieux voir la vallée de l'Euphrate demeurer ce qu'elle est. Il ne croit d'ailleurs pas qu'on puisse revivifier l'ancienne Babylonie.

Mais les Anglais veulent un chemin de fer qui aille de la Méditerranée dans l'Inde, ou tout au moins jusqu'au golfe Persique. Ils convoquent des meetings; le duc de Sutherland a fondé une association destinée à populariser en Angleterre l'idée du chemin de fer. M. Cameron est allé voir sur les lieux ce qu'il y aurait de mieux à faire. Son livre n'est qu'accidentellement un récit de voyage. C'est un inventaire des ressources de chaque localité sur le parcours, quel qu'il puisse être, du chemin de fer projeté. Il n'y en a pas moins de dix. Celui que préconise M. Cameron partirait de Tripoli de Syrie et aboutirait provisoirement à Bushire, sur le golfe Persique. Plus tard on le continuerait à travers le Béloutchistan jusque dans la vallée de l'Indus. Il contournerait la Mésopotamie des nomades, passerait à Morsoul et suivrait la vallée du Tigre par Bagdad, c'est-à-dire que depuis Alep il suivrait approximativement la route des caravanes qui vont d'Alep et de Damas à Bagdad par Orfa. Il serait téméraire de prévoir la date où ce chemin de fer sera construit. « Pourtant pendant notre voyage, dit M. Cameron, nous avons trouvé les populations altérées de routes et de chemins de fer. A Tripoli, à Orfa, à Diarbekr et ailleurs, nous avons vu les riches disposés à apporter, non seulement leur concours moral, mais à placer de l'argent dans l'affaire. Mais comme toute puissance d'initiative a été étouffée chez ce peuple, l'appui de l'Europe occidentale est indispensable pour la mise en train des travaux publics. » Que M. Cameron dise plutôt l'appui de l'Angleterre. La France n'a pas grand'chose à

y voir; il s'agit d'une entreprise qui n'intéresse que la Grande-Bretagne, mais celle-ci verrait avec plaisir les États du continent aider John Bull à améliorer ses petites affaires.

H. D.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Un livre qui emprunte un grand intérêt d'actualité au récent traité de paix de Tien-Tsin et aux événements du Tonkin vient de paraître à la librairie Oudin. C'est le récit du voyage qu'a fait en 1882 M. A. Colquhoun, ingénieur attaché au département des travaux publics du gouvernement indien dans les trois provinces de la Chine méridionale qui viennent d'être ouvertes au commerce français : **le Yunnan, le Kwang-Tung et le Kwang-Si.**

Cet ouvrage a été accueilli en Angleterre et en Allemagne avec une grande faveur. Nous lui souhaitons le même succès en France.

L'ouvrage de M. Colquhoun ne se recommande pas seulement au public comme une de ces actualités que l'on ne peut pas se dispenser de consulter. Par ses qualités scientifiques, par l'exactitude de ses indications topographiques, par ses vues sur l'état présent de la Chine et principalement du Yunnan, par ses considérations sur le Tonkin, par tout ce qu'il suggère pour la prospérité future de notre récente conquête, ce livre constitue une œuvre de premier ordre, dont la valeur a reçu la sanction du monde savant.

M. Oudin ne pouvait inaugurer d'une façon plus heureuse la nouvelle et charmante collection d'ouvrages de géographie et de voyage qu'il vient de publier.



Cours élémentaire de morale. Morale pratique. Principes généraux de la morale. Théorie des méthodes scientifiques, par P.-D. Pontsevrez, lauréat de l'Institut, professeur de philosophie au collège et à l'école préparatoire Sainte-Barbe et aux écoles supérieures municipales de Paris. Ouvrage conforme au programme de 1882. Troisième et cinquième années. Paris, Hachette et Cie, 1883. 1 vol. in-16 cart.

Le défaut de cet ouvrage est le défaut de tous les livres pédagogiques faits sur des matières de recherche et de spéculation, et non sur des matières d'enseignement. Il affirme là où il faudrait prouver ; et il professe *ex cathedra*, là où, pour toute science, il n'y a plus que la probabilité et l'hypothèse. L'auteur, homme d'esprit et de goût, fait ce qu'il peut pour échapper à la fatalité de son sujet; mais la loi est inéluctable, et il la subit, à son dam. Que voulez-vous ? Ce cours élémentaire de morale suit les programmes de 1882, et ces programmes indiquent — largement et à grands traits, je l'accorde, mais indiquent — la direction à suivre pour rester dans l'orthodoxie de l'enseignement de l'État. C'est toujours une morale officielle, et j'avoue que je ne suis pas assez kantien ou kantiste pour m'apercevoir qu'elle ait très sensiblement changé depuis que feu Cousin en était le grand prêtre. Je n'ai pas encore vu qu'on ait prouvé nulle part que la force des motifs qui nous déterminent vienne de notre volonté libre et dégagée de l'influence décisive de notre intérêt et de nos passions. Lorsque l'école enseigne que tous les hommes ont une somme égale de volonté, mais que tous les hommes ne savent ou ne veulent pas s'en servir de la même manière, je ne puis m'empêcher de penser que ne pas savoir ou ne pas vouloir équivaut à manquer de volonté, et je ne me sens pas touché par cette logomachie. Les autres grandes questions, existence et immortalité de l'âme, existence et attributs de Dieu, ne me paraissent pas avoir fait un pas : quel que soit le bel appareil dans lequel s'ordonnent et s'avancent les différentes séries de preuves, la meilleure ne démontre rien, sinon l'impuissance à démontrer quoi que ce soit. Ce sont choses métaphysiques, hors de la nature et de notre compréhension, mystères et articles de foi, mais où la science n'a rien à voir et ne voit rien.

Ceci dit sur le fond, je me hâte de dire que le livre de M. Pontsevrez sera trouvé par tous excellent dans la forme. Il a toutes les qualités d'un livre de classe. D'une précision qui n'exclut ni l'intérêt ni les développements nécessaires, d'une clarté peu commune, bien écrit, bien composé, il rendra les plus grands services au genre d'enseignement pour lequel il est fait. Une innovation tout à fait heureuse donnera à cet ouvrage une valeur particulière aux yeux des maîtres et des élèves. Chaque chapitre est suivi d'un résumé, en plus gros caractères, où toutes les idées, tous les faits, toutes les opinions qu'on a passés en revue dans les pages précédentes sont rappelés avec une netteté et une concision admirables, formant ainsi un *memento* qui sera du plus grand secours au professeur pour interroger, à l'élève pour répondre, et à tous ceux qui étudieront ce remarquable travail pour se guider et se souvenir.

B.-H. G.

Les espérances chrétiennes, par Augustin Cochin, publié avec une préface et des notes par Henry Cochin. Paris, librairie Plon, 10, rue Garancière, 1883.

Les *Espérances chrétiennes* sont les fragments d'un important ouvrage que l'auteur, enlevé subite-

ment par la mort dans toute la force de son âge, n'a pu mener à bonne fin.

Ces précieuses notes ne devaient point périr.

M. Henry Cochin, publiciste distingué, recueillit ces fragments avec un soin tout filial; et ce n'est qu'après les avoir religieusement compulsés, scrupuleusement étudiés et colligés pendant deux ans environ, qu'il a pris la louable résolution de faire connaître au public l'œuvre inachevée de son père.

Pour saisir le point de vue où l'auteur se plaçait lorsqu'il jetait sur le papier les pensées qui se présentaient à son esprit et qu'il croyait lui pouvoir servir un jour dans la composition d'un ouvrage longtemps et toujours médité, il faut se rappeler la part qu'il a prise, vers le milieu de ce siècle, dans la lutte politique et religieuse, à côté d'hommes des plus célèbres, ses amis, tels qu'un Lacordaire, un Montalembert, un Ozanam, un Mgr Dupanloup...

Dans son introduction du livre des *Espérances chrétiennes*, M. Augustin Cochin s'est chargé d'expliquer lui-même comment il a essayé de faire son œuvre.

« Un de mes amis, brillant officier de cavalerie, envoyé en reconnaissance sous les murs de Sébastopol, se porta trop avant, et, dès le premier jour du siége, il fut fait prisonnier. Enfermé dans une tour au cœur de la place et cherchant à calmer le violent ennui d'assister au combat sans y prendre part, il se mit à réfléchir, à philosopher et à écrire sur les motifs de la guerre et sur les conditions de la victoire.

« Il m'est arrivé semblable aventure. Entré fort jeune dans les luttes de la vie publique, à la fois amoureux de l'évangile et de la liberté parce que j'appartiens par le sang à la vieille bourgeoisie parisienne, raisonneuse, laborieuse et indépendante, je me suis porté en avant, au moment où commençait, en 1859, la grande bataille d'idées engagées dans toute l'Europe à l'occasion de la question romaine, et dès les premiers jours, je me suis trouvé pris. Banni depuis ce moment de la carrière politique, libéral trop décidé pour y rentrer par les fonctions officielles, catholique trop connu pour y revenir par les élections parisiennes, rejeté, tantôt pour l'une de mes convictions et tantôt pour l'autre, spectateur ardent, soldat désarmé, je n'ai rien de mieux à faire que de réfléchir, de philosopher et d'écrire sur les causes et les caractères de la guerre déclarée depuis 1800 ans sous toutes les formes, et depuis vingt ans avec un acharnement qui redouble, à la religion de Jésus-Christ.

« Ainsi s'est composé ce livre, poursuivi jour par jour pendant dix ans, dans des conditions particulières d'excitation et de recueillement, pour répondre avec une sincérité aux doutes de mon esprit et aux questions de mon époque. »

Augustin Cochin rêvait donc de composer un livre qui fût une défense nouvelle de la religion catholique. Disciple de l'école de Lacordaire, il voulait être de son siècle. Autre temps, autres mœurs! Ce n'est plus sur une métaphysique vague et sans réalité qu'il basera ses démonstrations de l'existence de Dieu; non, il va chercher à la faire résulter du spectacle des hommes et de la vie humaine.

On sent que l'écrivain des *Espérances chrétiennes* est un homme d'action ayant vécu en plein XIXe siècle, à Paris : M. H. Cochin s'écrie avec raison : « la philosophie de mon père découle de sa vie même. »

Cette apologétique d'un homme du monde se divise en six chefs principaux : *Dieu. — La Vie humaine. — Le Rédempteur. — Le temps présent. — Par delà les frontières. — La Religion de l'avenir.*

Laissons de côté la première partie et les trois dernières; car, pour les analyser, il nous faudrait entrer dans l'éternelle querelle que se font entre eux le matérialisme — ou positivisme — et le spiritualisme d'une part, puis la philosophie catholique et le rationalisme d'autre part. Finissons-en du même coup avec la critique qu'on peut adresser au plan général de l'ouvrage. Quelque érudition, quelque patience que M. Henry Cochin ait déployées afin de lier, de coordonner entre elles les pensées que l'écrivain détachait au courant de la plume sur des feuilles volantes, ce livre ne restera homogène qu'en apparence. Il était fort difficile — pour ne pas dire impossible — au fils de suppléer au plan que le père possédait imparfaitement dans son esprit.

L'éditeur nous avertit dans la préface qu'on a supprimé beaucoup de passages manuscrits. Nous l'engageons à supprimer un certain nombre de pensées qui sont imprimées : la seconde édition du livre ainsi allégé se lira avec plus d'agrément. Ce genre d'ouvrages demande qu'on observe une gradation ascendante dans le choix des pensées relatives à un même objet; il faut aller de plus en plus fort. Hélas, il y a trop de queues de rat dans cette première édition!

Après les défauts, place aux qualités : nous voulons parler de la deuxième et troisième partie : *la Vie humaine* et *le Rédempteur*. C'est là qu'on retrouve les qualités de ce charmant esprit, plus porté — je me sers de sa propre expression — à faire du bien qu'à faire de l'effet. Rien de paradoxal; on oublie qu'il est allé jusqu'à dire : *Supprimer le miracle, c'est supprimer le pardon. Si tout acte a sa conséquence inévitable, le crime n'est jamais pardonné. Le pardon suppose un changement dans la loi, une intervention du maître de la loi.* — Maintenant le cœur déborde, c'est le cœur qui conseille, qui console, ou plutôt qui essaye de montrer la voie de la consolation. Puis, de temps en temps, on est arrêté en chemin par de délicieux tableaux où le coup de plume est des plus délicats. Que de finesse et que de simplicité à la fois dans cette pensée : « Les femmes qui laissent fouler aux pieds devant elles les petites convenances, les petites délicatesses, le langage et les manières nobles ne savent pas à quel point elles exposent les grandes vertus; on viole, on chiffonne les petites vertus douces qui ne se défendent pas, et l'on s'habitue aux petits défauts faciles dont la tentation n'est pas grande; et peu à peu éclate la grande tentation, et le voile est levé, les nœuds sont défaits, l'ennemi porte sur votre honneur une main hardie que vous n'avez pas su te-

nir à distance par les mille bienseances qui forment autour de vous autant de remparts invisibles et tenus. Ne laissez rien prendre; que le langage, les manières, le ton, les mots, les regards, les plis de vos étoffes soient des redoutes, abri de l'honnêtete, gardiennes de la pudeur. — « Qu'est-ce que cela fait ? » et : « Pourquoi pas? » Avec ces deux « mots on va loin ».

L. B.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'organisation consulaire française, au point de vue de nos intérêts commerciaux, par Z. Marcas. Paris, Ollendorff, 1883, in-8°.

Cette brochure est un résumé succinct du fonctionnement des consulats à l'etranger. Le sujet est assez superficiellement traite, et les reformes demandées par M. Z. Marcas ne suffiraient pas à nourrir le moindre règlement d'administration publique. L'auteur appartient évidemment à la carrière dont il parle, vu la sollicitude avec laquelle il reclame l'augmentation des appointements destinés à nos agents consulaires. Il y a là l'indice d'un bon naturel. Malheureusement, vu l'état où sont nos finances, M. Z. Marcas réussira peut-être à convaincre, mais nous doutons qu'il parvienne à toucher.

Le socialisme contemporain, par E. de Laveleye. Paris, librairie Germer Baillière et Cie, 108, boulevard Saint-Germain, 1883. Paris.— Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que le socialisme? M. E. Laveleye a répondu avec autant d'esprit que de justessè : « On est toujours socialiste de quelqu'un. » C'est d'ailleurs ce que Proudhon semblait vouloir dire lorsque, comparaissant devant ses juges, il définissait le socialisme : « Toute aspiration vers l'amélioration de la société. » Mais on est en droit de repliquer, comme le fit le président du tribunal : « A ce compte-là, nous sommes tous socialistes. » Voilà pourquoi un grand nombre de gens font du socialisme, comme M. Jourdain parlait en prose, sans s'en douter. Nos ministres, qui récemment voulaient faire reprendre et exploiter tous les chemins de fer par l'État, se sont montrés, à coup sûr, de vulgaires socialistes. Pour M. E. Laveleye, le véritable socialisme présente un double caractère scientifique : il faut y voir une doctrine qui « premièrement, vise à introduire plus d'egalite dans les conditions sociales, et secondement, à realiser ces réformes par l'action de la loi ou de l'État ».

Le principe posé, M. E. Laveleye etudie les causes qui ont fait naître et developper le socialisme contemporain. Spiritualiste dans *la République* de Platon, plus particulierement religieux dans l'evangile de Jésus, plus tard empreint des idees communistes millenaires durant le moyen âge, le socialisme a fini par devenir le socialisme politique de notre temps. Vers le milieu du XIXe siecle, il s'est erigé en protestation effective et energique contre l'ordre actuel basé sur l'iniquité. Les esprits sérieux ne s'etonnent point de la consequence forcée à laquelle devait aboutir la revéndication de l'egalite des classes; l'antagonisme radical du capitaliste et du travailleur en était le corollaire naturel et nécessaire. Plus on va et plus cet antagonisme grandit et enfièvre les cerveaux. C'est qu'en effet le perfectionnement de l'outillage industriel « ne cesse d'augmenter, écrit M. E. Laveleye, la distance qui sépare le capitaliste du travailleur. L'artisan, le petit entrepreneur, le petit industriel sont ecrasés par les grandes fabriques. Ceux qu'on a appeles les hauts barons de la finance et de l'industrie restent les maîtres du monde économique. » A ce mal vient s'en ajouter un autre : l'instabilité des conditions, les inquiétudes, les aspirations demesurées qui en résultent.

Aujourd'hui on serait mal venu d'affirmer qu'il n'y a point de question sociale. Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Allemagne, en Italie, en Anglerre pour se convaincre du contraire. Pas un seul pays du vieux monde qui n'ait à la resoudre. Cette contagion s'explique. « Les agitations sociales, nous dit M. de Laveleye, ne sont pas locales comme les revolutions politiques. Elles sont universelles comme les fermentations religieuses, parce qu'elles s'adressent à des besoins géneralement sentis et à des convoitises qui dorment partout au fond de l'âme humaine. Non moins que la religion, le socialisme inspire le proselytisme, trouve des theoriciens et des apôtres et remplit le cœur de ces adeptes d'un fanatisme tantôt mystique, tantôt farouche. »

L'auteur a consacré les douze chapitres de son ouvrage à mettre en lumière les idees et les sentiments de ces theoriciens ou apôtres qui, tour à tour, ont agi d'abord sur l'Allemagne, l'Angleterre, la France, pour finir, la plupart d'entre eux, sous le nom d'*internationalistes*, d'*irrédentistes*, d'affilies à la *Mano nera*, par fomenter des troubles en Espagne et en Italie.

Le socialisme qui, en definitive, n'est que de la mauvaise economie politique mise en pratique, demandait une vaste science economique pour demêler dans toutes ses sectes à ramifications infinies ce qu'il contient d'erreur et de verite. Faisant marcher de pair la science economique et l'histoire, M. E. Laveleye vient de nous donner sur le socialisme contemporain le livre le plus complet qui ait paru jusqu'à

ce jour. Il serait oiseux de soulever ici quelques critiques de détail, fort rares d'ailleurs. Mais pourquoi diable un écrivain comme M. de Laveleye, aussi impartial en général, tient-il à laisser apercevoir son bout d'oreille de protestant ? L. B.

Les bâtiments scolaires. — *Location, construction et appropriation, matériel, logement et mobilier personnel, jardins.* Ouvrage pratique à l'usage des bureaux de préfectures et des sous-préfectures, des inspections académiques et des inspections primaires, des mairies, des architectes, etc., par S.-A. Nonus, inspecteur de l'instruction primaire. 1 vol. in-8° de 168 pages. Paris, 1883, librairie Ducher et Cie.

« Ouvrage pratique », dit le titre. Rien de plus pratique, en effet, que la réunion en un seul volume de toute la législation relative aux constructions, aux locations et aux créations d'écoles qui se multiplient sur tout le territoire depuis la loi du 1er juin 1878. Jusqu'à présent, les municipalités et la plupart des personnes qui se chargeaient des plans et devis étaient forcés d'aller rechercher cette législation spéciale dans les recueils de la législation générale où elle était comme noyée. Beaucoup ne se donnaient même pas cette peine. De là, des dossiers incomplets, des dispositions omises et, par suite, renvoi de la part de l'administration, ajournement, travail et temps perdus. Désormais, tous ceux qui à un titre quelconque sont appelés à s'occuper des constructions et créations d'écoles trouveront dans ce volume tous les documents qui leur sont nécessaires. Il comprend : 1° obligations des communes pour entretien des écoles, classes et logement personnel; 2° la législation pour les locations; 3° la législation pour la construction et l'appropriation; 4° la législation pour les créations; 5° le mobilier scolaire; 6° le mobilier personnel; 7° le jardin ; 8° le matériel et les agrès pour la gymnastique et les fusils scolaires; 9° construction des écoles maternelles; et dans une troisième partie, la nomenclature des pièces à fournir ainsi qu'un grand nombre de formules. Des tables méthodiques rendent la pratique de ce volume très facile. E. C.

Danger et nécessité du socialisme, par Isid. Masseron. 1 vol. in-12. Paris, Félix Alcan, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Tout n'est pas à condamner dans le programme des communistes — collectivistes — anarchistes : le principe d'association s'y trouve égaré, défiguré; or l'application de ce principe, bien loin d'inaugurer une ère de désordre, peut servir au rétablissement de la concorde; il peut aider à la civilisation. L'application en est malaisée; d'accord; mais un problème est posé, qu'il faut résoudre. « Combien de personnes, dit M. Masseron, qui supposent que, sans les socialistes, la génération actuelle n'aurait pas à s'en préoccuper ! » C'est confondre, ajoute-t-il, l'effet avec la cause, en oubliant l'histoire. « La démocratie est venue. Elle a proclamé l'égalité des hommes entre eux, et, les élevant à la conscience du droit, leur a fourni le moyen de le faire prévaloir dans la sphère politique d'où il tend à émerger dans la sphère des intérêts matériels... L'avènement des machines a changé radicalement les conditions de la production. L'industrie a pris un essor gigantesque qui ne la rend accessible qu'aux grands capitaux. L'opposition des intérêts en est devenue plus sensible, plus douloureuse... De là, ces mouvements convulsifs qui agitent le corps social, de là, de si extravagantes revendications. »

Avant de prescrire le remède le meilleur, suivant lui, — et suivant nous, — au malaise que les moins clairvoyants n'ont pas laissé que de constater (en l'attribuant, d'ailleurs, à des causes plus ou moins vraies), l'auteur a consacré nombre de pages à l'exposition succincte, mais encore très complète, des diverses doctrines émises depuis le commencement de ce siècle. Quant aux rapports de l'individu avec l'État, quant aux relations du capital et du travail, à d'autres pages, il a présenté, de ces doctrines, une critique toute sensée, bien faite pour nous forcer à approuver la nomination d'une commission extra-parlementaire chargée d'étudier les questions se rattachant aux associations ouvrières. Le livre était presque achevé déjà, quand M. Waldeck-Rousseau, le 16 avril dernier, prononça le discours dont on se souvient, devant les membres de cette commission récemment créée, et M. Masseron rapporte quelques-unes des fermes déclarations que fit alors le ministre de l'intérieur ; les déclarations ministérielles et les conclusions, à lui, sont entièrement conformes.

Il dit le projet d'organisation de Saint-Simon et, en regard, il expose les ingénieuses théories de Fourier : Saint-Simon est un autoritaire, Fourier en appelle à la seule initiative individuelle. M. Masseron condamne ensuite l'organisation rêvée par Robert Owen; il critique la révolution que pensèrent accomplir Bazard et Enfantin ; il analyse le système qu'Auguste Comte donna comme enfanté par lui seul, comme si le chef de l'école positiviste n'eût rien dû à Saint-Simon ; il montre quelles aspirations nourrissaient les fondateurs de *la Réforme industrielle*, Victor Considérant, Hippolyte Renaud, Tamisier, Alyre Bureau, Toussenel, et quelles espérances concevaient ceux de *la Démocratie pacifique;* Cabet publie son *Voyage en Icarie*, Flocon dirige *la Réforme*, L. Blanc fonde la *Revue du progrès social;* les buchéziens ou néo-catholiques ont pour organe *l'Atelier*, dont la rédaction est confiée à des ouvriers, sous la direction de Corbon. Proudhon dogmatise, il a le critérium infaillible ; d'autres ont cherché ce critérium dans le témoignage des sens, dans la conscience, dans la raison universelle, dans la morale ; pour lui, il le trouve dans la « loi sérielle » combinée avec la méthode antinomique procédant par thèse, antithèse et synthèse ; usant de cette méthode, il fait voir les contradictions inhérentes à chaque sujet d'études, afin d'en dégager les éléments d'une formule synthétique. Mais ses synthèses mêmes se contredisent elles-mêmes ; il repousse la propriété et il la reconnaît légitime, il rejette toute religion et il la re-

compose; il recommande l'anarchie et il revient à la notion de l'État, en exprimant le souhait de voir s'établir une hiérarchie des fonctions.

Toutes les doctrines et théories socialistes sont jugées avec une grande impartialité, et l'auteur, soucieux de conserver à l'individu, dans leur intégrité, les droits de l'homme qu'ont déclarés les Constituants de 89, se refuse à sacrifier le bon sens à une certaine générosité. Qu'il résume les idées de Pierre Leroux, qu'il parle de l'œuvre tentée par la commission du Luxembourg et des récriminations des affiliés à l'Internationale, qu'il dise les efforts des Lasalle et des Karl Max, il se montre toujours un fils de la Révolution. Mais faut-il rester inactif quand tant de justes doléances se font entendre? L'idéal social doit-il avoir pour premier fondement le principe du *laissez faire*? M. Masseron répond : « Le déterminisme, dans ce qu'il y a de fatal, expire sur le seuil de l'humanité, dont le rôle supérieur est précisément d'exercer sa libre action sur les éléments et les êtres au mieux des fins de l'ordre universel. Le problème, en ce qui la concerne, ne saurait donc être l'écrasement des faibles par les forts, des petits par les gros. Il consiste à combiner leur action afin de tirer de leurs aptitudes différentes un avantage commun. » A l'État, l'auteur reconnait un rôle qui n'est pas celui d'une providence, sans doute; mais il entend que la législation doive faciliter l'association, et le gouvernement travailler, dans une certaine mesure, à le rendre efficace. Chalmers, Buret, le prisonnier de Ham, Émile de Girardin, Le Play ont proposé différents moyens de remédier au mal social. Le remède, Fourier l'a indiqué. « On peut lui reprocher, dit M. Masseron, des aperçus hasardés, des hypothèses téméraires et, si l'on veut, des arrangements artificiels. Les générations futures feront le choix dans sa riche moisson. La nôtre doit y recueillir précieusement un principe souverain : *celui de l'association libre et volontaire.* » L'association augmentera la richesse et les hommes seront délivrés de la misère et de la corruption qui en est l'effet presque inévitable.

Au moyen âge, M. Bonnemère l'a montré, on usait de l'association; il convient de revenir à la tradition. M. Leroy-Beaulieu voit dans le salariat le régime le mieux approprié aux nécessités de l'industrie et de l'agriculture; aux dires du savant économiste, M. Masseron oppose les conclusions du travail de M. Charles Robert, *la Question sociale*. Il recommande, avec l'ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique, le système de la participation des ouvriers aux bénéfices des patrons; mais il veut plus et mieux. Edme Leclaire et M. Godin ont prouvé ce qu'il était possible d'obtenir, grâce à ce système; l'association en vue du crédit, de la production, voilà ce qu'il faut tâcher à établir. La tâche n'est pas facile; l'égalité, pour la plupart des ouvriers, se confond avec l'idée du nivellement; ce qui les entraîne à nier toute supériorité sociale, à vouloir faire disparaître la bourgeoisie représentée comme une caste fermée; l'éducation de l'ouvrier est encore à faire; on y travaille. MM. Ferry et Waldeck-Rousseau commencent la transformation de la société; ils connaissent du droit et de la liberté, et en même temps des intérêts qu'il importe de sauvegarder; il s'agit de rendre définitif le régime démocratique.

Le travail de M. Masseron manque peut-être d'aperçus originaux, mais il est, pour la défense d'une cause juste, un excellent plaidoyer. F. G.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique. Année 1883. Guillaumin et Cie, éditeurs. Paris. Gros vol. in-32. — Prix : 9 francs.

C'est la quarantième année que paraît ce recueil recommandé par les noms de M. Maurice Block et de ses collaborateurs, MM. Lava, de Boisjoslin, Paul Boiteau, Alph. Courtois, Joseph Lefort et Venelovsky.

Il n'y a pas lieu de vanter l'exactitude des documents et l'excellence de la méthode et du classement des matières : personne sur ce point n'élève doute ou contestation. Et les quarante ans d'existence de cette publication en démontrent l'utilité. PZ.

Négations politiques, sociales et religieuses, par l'abbé ***. In-18. — Paris, Baillière et Messager, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des lettres adressées à une prétendue nièce de cardinal par un prétendu abbé! Étrange rapsodie de diatribes, de lieux communs, de scènes et incidents romanesques sans lien réel, sans intérêt vivant. Deux ou trois pages même, mettant en scène, dans le confessional, un curé de Lyon et une pénitente hystérique, sentent la pornographie infime. Livre de négations, en effet : il n'y a rien, pas même une bonne intention à défaut de talent. L'auteur, dans les rares passages où il semble toucher sérieusement une question sérieuse, généralise arbitrairement les observations superficielles : un seul point vrai, c'est que la foi s'en va, ou plutôt que la superstition se transforme. Ce n'est pas la peine d'écrire et d'imprimer ce méli-mélo pour établir cette assertion que personne ne conteste, à moins d'y être intéressé.

PZ.

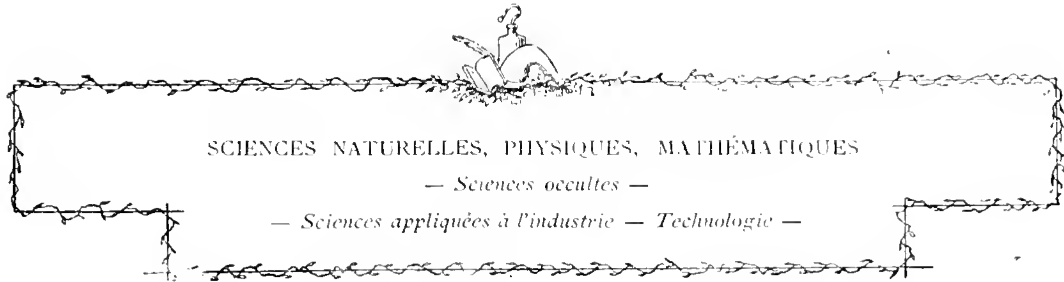
DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Signalons l'apparition du dixième volume de l'indispensable collection de **l'Année politique**, par André Daniel (1883), que publie Charpentier. Les hommes politiques, les publicistes et tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au mouvement journalier de la vie publique ne peuvent se passer de cet exposé complet, précis, sobre et d'une grande clarté. La table évite les longues recherches, l'indication des négociations diplomatiques et des faits principaux les plus importants étant donnée en gros caractères. On peut acheter les années séparées ou la collection entière.

La librairie Quantin met en vente la deuxième édition d'un ouvrage approuvé par la commission des bibliothèques populaires et scolaires : *le Mécanisme du budget de l'État*, par M. Gaston Bergeret. Un autre volume du même auteur, *les Ressources fiscales de la France*, complète l'exposé des questions qui préoccupent actuellement l'opinion publique.

Le tome IX des **Discours et plaidoyers politiques de M. Gambetta,** publiés par M. Joseph Reinach à la librairie Charpentier, vient de paraître. Ce volume comprend la septième partie des œuvres du grand patriote et la réunion de ses discours du 6 février 1879 au 28 octobre 1881. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50.



SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— *Sciences occultes* —

— *Sciences appliquées à l'industrie* — *Technologie* —

Les connaissances mathématiques de Jacques Casanova de Seingalt, par M. CHARLES HENRY. Rome, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, 1883. Broch. in-4°.

Tout ce qui a trait à Jacques Casanova de Seingalt a le don d'exciter la curiosité. On se souvient de la piquante étude que lui a consacrée M. Baschet dans la première partie de ce recueil. Les questions restées obscures quant à l'authenticité de ses Mémoires et au lieu où il passa les dernières années de sa vie sont définitivement élucidées désormais. Mais Casanova est un être multiple et quasi insaisissable en son entier. Mystique, libertin, joueur, diplomate, un peu filou d'ordinaire, aventurier toujours, gentilhomme, politicien, policier, polyglotte et polygraphe, docteur en droit problématique, bibliothécaire aux gages d'un grand seigneur, on peut le suivre sous tous ces aspects à travers le kaléidoscope de ses Mémoires; mais c'est à peine si, malgré les tendances philosophiques qu'il manifeste en dissertant longuement, et pas toujours plaisamment, à propos de ses galanteries et de ses prouesses, on soupçonnerait en lui un calculateur et un savant.

M. Charles Henry, dans une étude insérée d'abord au *bullettino di Bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche* de Rome, et publiée aujourd'hui à part, nous révèle Casanova géomètre. Il y aurait peut-être des recherches du même genre à faire pour éclaircir les rapports que Casanova eut avec Cagliostro, et jusqu'à quel point il doit être un adepte du grand art; mais, dans les limites où M. Charles Henry a voulu se tenir, son mémoire n'en est pas moins intéressant.

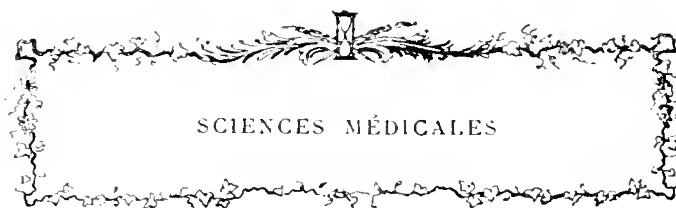
Je ferai bon marché de toute la première partie, qui, quoi que l'auteur en dise, n'était nullement nécessaire, les grands traits de la vie du personnage étant assez connus de tout le public lettré. Mais il est très curieux d'avoir des renseignements même succincts sur les trois écrits mathématiques publiés par Casanova, et sur ses travaux manuscrits. Ses trois publications sont toutes relatives à la duplication du cube. Les exemplaires en sont fort rares, et M. Charles Henry, en véritable bibliophile, nous dit où se trouvent ceux que l'on connaît. Bien entendu, Casanova n'avait pas résolu le problème; mais il crut un moment l'avoir fait, et il fallut la politesse de Formey et d'un autre membre de l'Académie de Berlin pour lui enlever son illusion. Il était aussi l'auteur d'une logarithmique nouvelle dont il parle dans un de ces petits livres sur la duplication de l'hexaèdre; mais cet ouvrage n'a jamais été imprimé et le manuscrit n'en a pas encore été retrouvé. Au contraire, on conserve encore à Dux, où il était bibliothécaire du comte de Waldstein, une suite au second corollaire ou à la duplication de l'hexaèdre; la maison Brockhaus, de Leipzig, possède en outre un « Essai sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts », et des « Rêveries sur la mesure moyenne de notre année selon la réformation grégorienne », dont elle a acquis les manuscrits en même temps que les Mémoires, et qui n'ont pas encore été publiés. Il faut enfin citer un ouvrage rarissime, publié à Prague en 1787, en cinq volumes petit in-8°, sous le titre suivant : « Icosaméron ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth, qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe, etc. » M. Verne n'a pas, comme on voit, inventé les voyages au centre de la terre.

L'auteur du savant et curieux mémoire dont je viens de donner une trop rapide analyse nous promet de parler plus longuement de ces productions ignorées du grand aventurier libertin du siècle dernier dans une « Étude sur Jacques Casanova de Seingalt ». Nous attendons cette étude avec une impatience que tous ceux qui s'intéressent aux livres et aux lettres comprendront et partageront. B.-H. G.

Traité élémentaire du microscope, par EUGÈNE TRUTAT, conservateur du musée d'histoire naturelle de Toulouse. Un volume petit in-8° de 309 pages, avec 171 figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1882. — Prix : 8 francs.

De toutes les méthodes de recherches employées par la science moderne, la plus féconde en résultats est la micrographie. Le microscope occupe une place de plus en plus importante dans les laboratoires, et

le nombre des industries qui en tirent de grands secours croit de jour en jour. Malheureusement l'emploi du microscope présente, aux commençants, de telles difficultes qu'un grand nombre d'eux, prives de conseils et d'appui, renoncent à poursuivre une étude qui leur aurait procure les plus vives jouissances intellectuelles. Le but de M. Trutat, en ecrivant le present ouvrage, a eté surtout de venir en aide à cette nombreuse categorie des isolés; aucun traite analogue n'avait encore ete fait en langue française. La theorie des divers microscopes y est réduite aux notions strictement indispensables; mais les détails abondent sur les avantages et inconvenients des differents systemes adoptes par les principaux constructeurs, sur les prix de ces instruments, sur la manière de choisir ceux qui s'adaptent le mieux à chaque but particulier, etc. Cette publication, qui se recommande par une extrême clarté, est une bonne fortune pour les etudiants et les amateurs. L'auteur annonce une seconde partie, qui paraitra prochainement et sera consacree aux méthodes de preparation et de conservation des objets microscopiques.



SCIENCES MÉDICALES

Traité d'hygiène, par les docteurs Duchesne et Édouard Michel. 1 vol. in-18. Paris, librairie des halles et marchés. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis que l'hygiène est inscrite dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire, on reclame des ouvrages qui mettent cette science à la portee des ecoliers. Le merite précisément du *Traité* de MM. Duchesne et Édouard Michel, c'est de vulgariser l'hygiene, d'en rendre l'étude abordable et commode. Sous leur plume les questions s'eclaircissent, deviennent intelligibles aux plus rebelles. Peut-être même exagerent-ils cette qualité : en evitant de devenir obscurs ou compliqués, ils risquent de ci de là de paraitre superficiels. Mais leur livre, classique par son objet et son format, d'une execution typographique très soignee et surtout d'une doctrine scientifique tres sûre, ira bien à son but. La lecture en est facile; les anecdotes y sont ingenieusement choisies, les exemples nombreux et probants. Aussi, non seulement dans l'école, mais dans la famille, on lira avec profit ce *vade-mecum* de la santé. Un vœu toutefois aux auteurs. Qu'ils completent par un ouvrage savant ce *Traite* elementaire; qu'après avoir fait le necessaire pour l'ecole primaire, ils songent à un enseignement plus releve.

Pour ce livre de longue haleine l'erudition ne leur manque pas, et je crois qu'ils y seront plus à l'aise que dans les bornes étroites d'un précis. A. L. R.

L'examen de l'œil et de la vision, par le Dr Chauvel, médecin principal de l'armée, professeur au Val-de-Grâce. Un vol. de la bibliothèque Diamant, avec 150 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1883.

Cet examen, qui trouve sa place dans les grands traites d'ophtalmologie, mérite d'en être separé, parce que les médecins qui ne se consacrent pas à l'oculistique doivent savoir examiner l'état de la vision de leurs clients, attendu que cet examen leur donne de précieux elements de diagnostic dans les maladies générales. L'auteur etudie successivement l'examen de l'œil et ses annexes à la lumiere naturelle, les diverses formes de strabisme, l'acuité visuelle, le champ visuel, le daltonisme, l'astigmatisme, les vices de refraction, les ophtalmoscopes, etc.; puis il consacre un long chapitre à l'examen de la vision au point de vue du service militaire. Ce dernier chapitre, d'un interet general, sera souvent d'une grande utilite pour les medecins civils consultes sur l'opportunite de laisser poursuivre à un enfant une carriere dont l'etat de sa vue doit lui interdire l'acces.

Dr L.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*. — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT : *Fondation Lambert.* — *Commission mixte du concours de linguistique.* — *Académie française.* — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — *Académie des sciences morales et politiques.* — *Académie des sciences.* — *Académie des beaux-arts.* — *Journal des savants.* — *Missions scientifiques.* — *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*

INSTITUT

L'Institut vient encore de recevoir une nouvelle fondation. M. Charles-Étienne Lambert, décédé à Cannes, a légué une somme de 20,000 francs, dont les revenus serviront à décerner, chaque année, un prix à la meilleure étude sur l'*Avenir du spiritualisme.*

La commission mixte du concours de linguistique fondé à l'Institut par M. de Volney vient de rendre son jugement sur les ouvrages soumis à son examen.

Un prix de 1,500 francs a été décerné à M. Loth, pour ses *Glosses bretonnes.*

Un autre prix de 1,500 francs à M. Victor Henri pour son travail sur l'*Analogie dans la langue grecque.*

Une mention honorable et une médaille de 500 fr. ont été accordées à M. Dutens pour son livre sur les *Origines des exposants casuels en sanscrit.*

Ces prix seront proclamés dans la séance publique annuelle des cinq Académies.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Voici la liste des prix décernés cette année par l'Académie :

1° Prix Jean Raynaud, de la somme de 10,000 fr., M. Leconte de Lisle, pour ses dernières poésies ;

2° Prix Vitet, de la valeur de 6,250 fr., à M. Mistral et à M. Gustave Droz, chacun par moitié.

Sur le rapport de M. Caro, l'Académie décerne le prix Halphen à M. Antonin Lefèvre-Pontalis, pour son *Histoire de Jean de Witt*, grand pensionnaire de Hollande.

Elle partage le prix Guizot entre les deux ouvrages suivants :

Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration, par M. de Lescure ;

Le *Maréchal Bugeaud* (3 vol.), par M. d'Ideville.

— Prix Archon-Despeyrouses. Ce prix a été partagé entre quatre ouvrages de grande importance :

1° Le *Jargon du quinzième siècle*, par M. Aug. Vitu ;

2° Le *Seizième siècle en France*, par MM. A. Darmesteter et Ad. Hatzfeld ;

3° *Lettres de Jean Chapelain*, par M. Tamizey de Larroque ;

4° Le *Chansonnier historique du dix-huitième siècle*, par M. Em. Raunié.

Enfin, dans l'une de ses dernières réunions, l'Académie, présidée par M. Pailleron, a terminé la répartition des fonds du prix Montyon (16,500 fr.) entre les

douze ouvrages réservés par elle sur les cent quarante-six qui avaient été présentés à ce concours.

On cite, parmi les principaux ouvrages couronnés, les quatre suivants, qui ont obtenu chacun un prix de 2,000 fr. :

Les *Classes ouvrières*, par M. René Lavollée ;

Histoire de la littérature anglaise, par M. A. Filon ; *l'Europe centrale* (1876) ;

L'Éducation morale, par M. l'abbé Sicard ;

Journal d'un solitaire, par M. Xavier Thiriat, de Gérardmer.

Le prix Lambert a été décerné à M. Médéric Charot, pour un volume de vers intitulé : *Croquis et Rêveries*.

Le prix Maille La Tour-Landry est décerné à M. Ernest d'Hervilly, poète et auteur dramatique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 mai.

Ouvrages présentés. — Abameleck-Lazarev : *Palmyre* (ouvrage en langue russe). — Müller : Plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire et à l'épigraphie du Yemen. — Lenormant : *La Grande Grèce* (3e vol.). — Ruelle : *Bibliographie générale des Gaules* (3e liv.). — Hauvette-Besnaut : *Bhagarata Purâna*. — Bergaigne : *Manuel pour étudier la langue sanscrite*.

Lecture. — Heuzey : La stèle des Vautours.

Séance du 30 mai.

Ouvrage présenté. — Fabre : *Jeanne d'Arc, libératrice de la France*.

Lectures et communications. — Tissot : Rapport sur les monuments envoyés à la commission des antiquités d'Afrique. — Egger : Conjectures sur le nom et les attributions d'une magistrature romaine, à propos de la biographie du philosophe Musonius Rufus. — Halévy : Note sur une tablette cunéiforme publiée récemment par M. Delitzsch.

Séance du 13 juin.

Ouvrages présentés. — Cél. Port : *Questions angevines*. — Héron de Villefosse : *Notice sur une feuille de dyptique consulaire conservée au musée du Louvre*. — Martha : *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*.

Lectures et communications. — Renan : Rapport sur les documents épigraphiques recueillis par M. Doughty dans le nord de l'Arabie. — De Vogüé : Remarques sur des briques trouvées en Chaldée. — Desjardins : Communication d'une inscription latine. — Reinach : Communication de deux inscriptions grecques.

— Dans sa séance du 23 mai l'Académie des inscriptions et belles-lettres a partagé le prix Duchalais qui, cette année, s'applique à la numismatique du moyen âge, entre MM. Caron, auteur d'un livre sur les *Monnaies féodales françaises* et de Ponton d'Amécourt qui a publié des *Recherches sur les monnaies mérovingiennes du Cenomanicum* (province de Maine.)

Elle a également décerné le prix Lagrange, fondé pour l'encouragement des études relatives au moyen âge, à MM. Gaston Raynaud et H. Lavoix fils pour leur ouvrage intitulé : *Recueil de motets français, suivis d'une étude sur la musique au siècle de saint Louis*. Dans ce recueil une place importante a été donnée à l'étude de la musique profane au XIIIe siècle.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 16 mai.

Lectures. — Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Boutarel : L'extension du commerce extérieur de la France.

Séance du 24 mai.

Ouvrages présentés. — Baudry-Lacantinie : *Précis de droit civil*. — Durand : *Traité de droit international privé*. — Ferrand : *Les pays libres*. — D'Ussel : *La démocratie et ses conditions morales*.

Lectures. — De Boutarel : Le tunnel du Saint-Gothard. — Boutmy : La Constitution américaine.

Séance du 31 mai.

Ouvrages présentés. — C. Jullien : *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains*. — Ed. Cuq : *Le Conseil des empereurs d'Auguste à Dioclétien*. — Chailly : *L'impôt sur le revenu*. — F. Daguin : *Code de procédure allemand*. — Cardon : *Svolgimento storico della Constituzione inglese*.

Lecture. — Boutmy : La Constitution américaine.

Séance du 7 juin.

Ouvrages présentés. — Gossot : *Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin*. — Jusserand : *Les routes et la vie nomade en Angleterre au XIVe siècle*. — Perrens : *Histoire de Florence*, 6e vol. — Guyou : *Les problèmes de l'esthétique contemporaine*.

Séance du 14 juin.

Ouvrages présentés. — Gorges : *La dette publique ; Histoire de la dette française*. — Séailles : *Essai sur le génie dans l'art*.

Lecture. — Lagneau : L'émigration en France.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre dans la section d'histoire, en remplacement de M. Mignet.

Rappelons que la section présentait, en première ligne, M. Himly, doyen de la Faculté des lettres de Paris, titulaire de la chaire de géographie, et en seconde ligne, *ex æquo*, MM. Perrens, Rambaud, Alb. Sorel, Thureau-Dangin.

Il y avait 33 votants.

Au premier tour, les suffrages se sont répartis de la manière suivante :

MM. Himly, 14 voix; Perrens, 9; Thureau-Dangin, 5; A. Sorel, 3; Rambaud, 1; A. Baschet, 1.

M. Armand Baschet, n'ayant pas fait acte de candidature, n'était pas éligible.

La majorité de 17 voix, nécessaire pour qu'il y eût élection, n'ayant pas été réalisée, il a été procédé à un second tour de scrutin, dont voici le résultat :

MM. Himly, 22 voix; Perrens, 5; Thureau-Dangin, 3; A. Baschet, 4.

Il y a un bulletin blanc. Le nombre des votants, par suite du départ de M. Vacherot, était réduit à 32.

M. Himly est élu. Son principal titre lui est constitué par un long enseignement et surtout par les deux volumes dans lesquels il a magistralement exposé l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale* (1876).

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences a élu le successeur de M. J.-B. Dumas aux fonctions de secrétaire perpétuel.

Le scrutin a donné les résultats suivants :

Votants, 52; majorité, 27. — MM. Jamin, 38 voix; Vulpian, 12; Blanchard, 1; Daubrée, 1.

En conséquence, M. Jamin a été proclamé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

L'Académie des beaux-arts a partagé le prix Bodin entre MM. Olivier Rayet, pour sa belle publication intitulée *Monuments de l'art antique* et M. Armand, auteur des Médaillons italiens des XV[e] et XVI[e] siècles.

Journal des savants. — M. Gaston Paris, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et M. Berthelot, membre de l'Académie des sciences, tous deux professeurs au Collège de France, viennent d'être appelés à remplacer MM. Mignet et J.-B. Dumas à la rédaction du *Journal des savants*.

M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, est nommé *membre assistant* du même journal.

Missions scientifiques. — M. Fallières, ministre de l'instruction publique, vient de donner les missions scientifiques suivantes :

M. le docteur Poussié, médecin de la compagnie des Messageries maritimes, membre de la Société d'anthropologie, est chargé d'une mission dans l'Australie et dans l'Inde, à l'effet d'y entreprendre diverses études d'ethnographie et d'histoire naturelle, et d'y recueillir des spécimens scientifiques destinés à l'État.

M. le docteur Gustave Le Bon est chargé d'une mission dans l'Inde, pour y relever, étudier et décrire les principaux monuments architectoniques, depuis les écoles primitives jusques et y compris la période mongole.

M. François Bonnardot, ancien élève de l'École des chartes, est chargé d'une mission à Trèves et à Luxembourg, en vue de rechercher dans les archives de ces deux villes des documents destinés au « Recueil des chartes françaises de Metz ».

Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France. — Le conseil d'administration de la Société de l'histoire de la ville de Paris et de l'Ile-de-France s'est réuni dernièrement pour le renouvellement de son bureau. Ont été élus :

Président, M. Anatole de Montaiglon ;

Vice-président, M. Auguste Vitu.

Ont été réélus : M. Paul Violet, secrétaire ; M. Edgar Mareuse, secrétaire adjoint ; M. le comte de Laborde, trésorier.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèques universitaires. — Société Franklin.* — **Étranger :** ANGLETERRE : *British Museum. — Bibliothèque de Worcester. — Bibliothèque Bodléienne.* — ALLEMAGNE : *Bibliothèque royale de Berlin. — Bibliothèque de Mayence.* — ITALIE : *Bibliothèque nationale de Florence. — Les bibliothèques publiques en Italie.*

FRANCE

France. — *Bibliothèques universitaires.* — Par arrêté du ministre de l'instruction publique ont obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires :

MM. Dumont, licencié ès lettres, docteur en droit; Paoli, licencié en droit, chargé des fonctions de sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire de Montpellier; Platon, bachelier ès lettres, élève de l'école des hautes études; Chaudey, licencié ès lettres, boursier d'agrégation; Dubuisson, bachelier ès lettres et ès sciences, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Besançon; Ducos, bachelier ès lettres, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Toulouse.

Société Franklin. — La société Franklin, fondée dans le but de propager les bibliothèques populaires, décerne tous les ans des récompenses à titre d'encouragement et de témoignage de satisfaction aux personnes qui se sont le plus distinguées.

Cette année, le conseil d'administration a décerné les récompenses suivantes :

Prix des livres choisis : M. Alexis Bidal, instituteur à Miguavilliers (Haute-Saône);

M. Carteret, directeur de l'école communale de Châtillon-sur-Seine;

M. Vuillemin, instituteur à Courtelain (Doubs);

M. Bancons, instituteur à Andignon (Landes);

M. Deguerry, instituteur à Ermont (Seine-et-Oise);

M. Chotard, à Mignères (Loiret);

M. Le Comte, conducteur des ponts et chaussées, Lorrain, chassé de Metz (fondation de bibliothèques dans l'arrondissement du Vigan);

M. Faucheux, receveur de l'enregistrement à Évron (Mayenne);

La société Franklin, qui a son siège rue Christine, n° 1, a été reconnue d'utilité publique par décret du 3 mars 1879.

ETRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le *British Museum* s'est rendu acquéreur, à la vente du comte de Gobineau, de plusieurs manuscrits orientaux, persans pour la plupart. Le joyau de la collection est un volume admirablement enluminé, de 1398, contenant quatre poèmes très peu connus, imités du *Shahnameh* de Ferdousi. Le *British Museum* vient aussi d'acheter, mais d'une autre source, une Bible qui a appartenu à Milton.

— Nous empruntons à *The Library Chronicle* (mai) la statistique suivante relative au *British Museum :*

En 1838, le nombre des livres de la bibliothèque du *British Museum* montait à 235,000, et en 1849 à 435,000. En 1877, M. Bullen, conservateur des imprimés, estimait approximativement le nombre des volumes à 1,250,000. Un fonctionnaire de la bibliothèque, M. J.-P. Anderson, s'est livré à un travail de recensement, approximatif aussi, mais aussi exact qu'il est possible de le faire sans compter les volumes un par un, d'où il résulte que le *British Museum* possède actuellement 1,356,000 volumes. Dans ce nombre sont compris des volumes de brochures formant recueils, pour 2 pour 100 environ du total général.

Il y a en outre 131 portefeuilles où l'on conserve une grande quantité de feuilles imprimées, et près de 800 ouvrages imprimés sur vélin.

Les armoires où ces livres sont disposés sont au nombre de 6,000 environ, et la longueur des rayons mis bout à bout dépasserait probablement 30 milles, soit plus de 48 kilomètres.

Bibliothèque de Worcester. — L'administration de la bibliothèque publique de Worcester vient de décider qu'elle serait ouverte le dimanche. C'est la sixième bibliothèque publique d'Angleterre qui ait adopté cette mesure.

Bibliothèque bodléienne. — Le prince Léopold a légué sa collection d'autographes à la bibliothèque bodléienne, à Oxford.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.* — La bibliothèque royale de Berlin comprend actuellement 900,000 volumes. Une somme de 43,000 francs est affectée chaque année à l'acquisition de nouveaux livres et de manuscrits. L'accroissement annuel de la bibliothèque est de 20,000 volumes en moyenne.

Bibliothèque de la ville de Mayence. — La bibliothèque de la ville de Mayence s'est formée par la fusion de l'ancienne bibliothèque de l'Université avec celle du collège des jésuites. Plus tard, les bibliothèques de plusieurs couvents supprimés y furent rattachées et en 1804 Napoléon fit don du tout à la ville de Mayence. Aujourd'hui, elle compte 150,000 volumes, 1,200 manuscrits et un grand nombre d'incunables. M. Volke, bibliothécaire de la ville, s'occupe activement du catalogue des manuscrits et incunables.

Italie. — *Bibliothèque nationale de Florence.* — La précieuse collection faite par le comte Carlo Capponi de tous les écrits édités ou inédits relatifs à *Fra Girolamo Savonarola* a été acquise de ses héritiers par la bibliothèque nationale de Florence.

Les bibliothèques publiques en Italie. — Les éditeurs de tout ouvrage paraissant en Italie sont tenus de déposer un exemplaire dans les trois bibliothèques suivantes : la bibliothèque nationale de Florence, celle de Victor-Emmanuel à Rome, et la bibliothèque du chef-lieu de la province où est située l'imprimerie.

Il s'ensuit que les deux bibliothèques de Florence et de Rome ont une collection complète des ouvrages parus pendant les dernières années.

Au budget de 1883, les principales bibliothèques étaient inscrites pour les sommes suivantes :

Bibliothèque Vitt. Emanuele, à Rome, 100,000 francs pour acquisitions d'ouvrages, 60,000 francs pour le personnel et 40,000 francs pour le catalogue;

Bibliothèque nationale de Florence : 22,214 francs pour acquisitions, 58,000 francs pour le personnel;

Bibliothèque Casanatense : 12,000 francs;

Bibliothèque de l'Université de Rome : 11,000 francs pour acquisition, 16,400 francs pour le personnel;

Bibliothèque Angelica : 12,000 francs;

Bibliothèque Medico-Laurenziana : 11,700 francs;

Bibliothèque Marucelliana : 10,000 francs.

PUBLICATIONS NOUVELLES
des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.
— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Musset, bibliothécaire de la ville de Niort, fait paraître en cette ville, à la librairie Clouzot, un intéressant volume : *la Rochelle historique et monumentale*. M. Musset a eu à sa disposition les notes inédites d'un savant rochelais, M. Jourdan, qui, par ses patientes recherches, avait reconstitué tout le passé de la vieille cité.

Ce volume, grand in-4°, imprimé sur papier de Hollande, est illustré de 30 gravures à l'eau-forte sur des dessins originaux de M. Varin.

— Sous ce titre : *On va commencer*, la librairie Tresse publie un volume nouveau de récits, saynètes et monologues, de M. Pontsevrez.

Livres nouveaux.

JURISPRUDENCE. — Asse : *Éléments de droit international privé*, trad. Rivier (Rousseau, 1 vol. in-8°).

SCIENCES ET ARTS. — O. Tché-K : *Essai de sociologie* (Ghio, 1 vol. grand in-18). — J. Le Petit : *l'Art d'aimer les livres* (Le Petit, 1 vol. in-8°). — Vigeant : *Duels de maîtres d'armes* (Conquet et Fontaine, 1 vol. petit in-8°). — Dutuit : *Manuel de l'amateur d'estampes*, t. 1er, 1re partie (Lévy, 1 vol. in-8°). — Martha : *Manuel d'archéologie étrusque et romaine* (Quantin, 1 vol. in-4°). — E. David : *Haendel, sa vie, ses travaux et son temps* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — G.-L. M. : *le Soldat, incorporation, instruction, vie militaire* (Baudoin, 1 vol. in 8°). — Ernst : *l'Œuvre dramatique de Berlioz* (Calmann Lévy, 1 vol. grand in-18).

LITTÉRATURE. — E. Bergerat : *Enguerrande*, poème dramatique (Frinzine et Klein, 1 vol. grand in-4°). — A. Lepage : *les Dîners artistiques et littéraires de Paris* (Frinzine, 1 vol. in-18). — Marc de Valleyres : *Sur le boulevard* (Frinzine, 1 vol. in-18). — E. Rod : *l'Autopsie du docteur Z.* (Frinzine, 1 vol. in-18). — A. Silvestre : *En pleine fantaisie* (Marpon, 1 vol. in-18). — A. Bouvier : *la Petite Cayenne* (Marpon, 1 vol. in-18). — J. Vallès : *l'Enfant* (Quantin, 1 vol. in-8°). — Alex. Boutique : *Mal mariée* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Ch. Mérouvel : *la Veuve aux cent millions* (Dentu, 2 vol. in-18). — Claretie : *le Prince Zilah* (Dentu, 1 vol. in-18). — Guy de Maupassant : *les Sœurs Rondoli* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Stendhal : *le Rouge et le Noir* (Conquet, 3 vol. in-8°). — L. Pichon : *l'Amant de la morte* (Marpon, 1 vol. in-18).

HISTOIRE. — Van Driesten : *la Marche de Lille* (Lille, Quarré 1 vol. in-4°). — J. de Marthold : *Memorandum du siège de Paris* (Charavay, 1 vol. in-16). — Cheslay : *la Convention nationale, son œuvre* (Charavay, 1 vol. grand in-8°). — Imbert de Saint-Amand : *la Cour de l'impératrice Joséphine* (Dentu, 1 vol. in-18). — Saint-Yves d'Alveydre : *Mission des Juifs* (Calmann, 1 vol. grand in-8°). — P. Vasseur : *Mélanges illustrés sur la Chine* (Palmé, 1 vol. in-4°). — Darinson : *A travers une révolution, 1847-1855* (Dentu, 1 vol.). — Robion et Delaunay : *les Institutions de l'ancienne Rome* (Perrin, 1 vol. in-18). — Baluffe : *Molière et les Allemands* (Perrin, brochure in-8°). — Tcheng-Ki-Tong : *les Chinois peints par eux-mêmes* (Calmann Lévy, 1 vol. grand in-18).

GÉOGRAPHIE. — De Rivoyre : *Obock* (Plon, 1 vol. in-8°). — Russel : *une Mission en Abyssinie* (Plon, 1 vol. in-18). — Zannini : *De l'Atlantique au Mississipi* (Renoult, 1 vol. in-18). — *Documents relatifs à la mission dirigée au sud de l'Algérie par le lieutenant-colonel Flatters*. Journal de route. Rapports des membres. Correspondance (Challamel, 1 vol. in-folio). — Brau de Saint-Pol Lias : *De France à Sumatra par Java, Singapour et Pinang* (Oudin, 1 vol. in-12). — Massip : *la France commerciale et industrielle comparée aux puissances étrangères* (le Génie civil, 1 vol. in-8°).

MÉLANGES. — *Miscellanées*. P.-L. Jacob : *les Courtisanes de l'ancienne Rome* (Bruxelles, Brancart, 1 vol. in-12). — Moinaux : *les Tribunaux comiques*, 3e série (Marpon, 1 vol. in-18). — Witkowski : *le Mal qu'on a dit des médecins* (Marpon, 1 vol. in-12). — A. Wolff : *Voyages à travers le monde* (Havard, 1 vol. in-18).

ETRANGER
— Publications récentes —

Belgique. — Le tome VII des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* (Anvers) vient de paraître. Il forme un volume grand in-8° de 430 pages et se compose d'un seul mémoire sous le titre : *Topographie des voies romaines de la Gaule Belgique*, par Victor Gauchez. Ce travail d'érudit est divisé en deux parties : la première se rapporte aux grandes voies romaines, d'après l'itinéraire d'Antonin et la célèbre

carte de Peutinger; cette topographie est la description des grandes chaussées, les seules qu'elle mentionne. Dans la deuxième partie, l'auteur cherche à déterminer la situation et l'état des lignes secondaires. Des cartes accompagnent cette importante publication.

Viennent de paraître :

— Chez C. Muquardt. E. Nysse : *les Origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius*. — E. de Laveleye : *Nouvelles lettres d'Italie.*

— Chez Vuylsteke, à Gand : *Vlaamsche bibliographie. Lyst van Ned. boeken, tydschriften en muziekwerken verschenen, in Belgie in 1883.*

(Bibliographie flamande, livres périodiques parus en 1883.)

Allemagne. — M. Theod. Heigel publie à Munich le journal de l'empereur Charles VII de Bavière, d'après le manuscrit qui se trouve à la bibliothèque royale de cette ville.

Le journal est intitulé : *Mémoire sur la conduite que j'ai tenue depuis la mort de l'empereur Charles VI et tout ce qui s'est passé à cet égard.*

Il retrace les événements de la guerre de la succession auxquels fut mêlé Charles de Bavière pendant les années 1740-1743.

Comme complément du journal l'éditeur publie des notices autobiographiques en langue allemande de Charles VII et tirées des archives de la maison de Bavière.

— *Lessing im Urtheile seiner Zeitgenossen* (Lessing jugé par ses contemporains), I[er] volume.

L'auteur, M. J. Braun, qui a publié il y a quelques années un travail analogue sur Schiller et Gœthe, s'est efforcé de recueillir dans cet ouvrage les critiques et les notices relatifs à Lessing et à son œuvre. Le premier volume comprend la période de 1747 à 1772. Berlin, chez Stahn.

— Le cinquième volume (moyen âge) de l'histoire universelle de G. Weber paraît chez Engelmann à Leipzig. L'historien recherche surtout à mettre en lumière deux moments primordiaux de l'histoire du moyen âge : les origines et le développement de l'Islam et la fondation de l'empire d'Allemagne.

La *Kulturgeschichte in ihrer natürlichen Entwickelung* (l'Histoire de la civilisation et son évolution naturelle) paraît en 3[e] édition chez Lampart, Augsbourg.

— MM. Tempsky Freitag, à Leipzig, publient sous le titre de *Unser Wissen von der Erde* (ce que nous savons de la terre) un grand ouvrage destiné à vulgariser les notions scientifiques de géographie physique et astronomique, géologie, biologie, etc. La publication paraît sous la direction du savant professeur de Halle, M. Alfred Kirchhoff, en livraisons grand in-8° avec planches et gravures.

— Chez Kressner à Wurtzbourg paraît *Catherine II de Russie et ses favoris*, mémoires secrets par Alexis, prince de G.

— Le caricaturiste W. Busch fera paraître sous peu une de ses désopilantes fantaisies illustrées sous le titre de *Maler Klecksel.*

Viennent de paraître :

La vie de Franz Grillparzer, par Henri Laube (avec portrait). Stuttgart, chez Cotta, grand in-8°.

O. Gilbert : *Histoire et topographie de la ville de Rome dans l'antiquité*, Leipzig, chez Teubner.

— F. Dahn : *Walhall, germanische Götter und Heldensagen.*

Légendes de divinités et de héros germaniques. 1[re] livraison.

Kreuznach, chez R. Voigtländer.

Serbe's Leipsiger. Messadressbuch. — Leipzig, chez Serbe.

(Catalogue d'adresses de la foire de Leipzig.)

— Hefner-Alteneck : *Trachten, Kunstwerke und Geräthschaften von frühen Mittelalter bis Ende 18 ten Jahrhunderts* (Costumes, objets d'art et ustensiles du moyen âge au XVIII[e] siècle). 4[e] livraison. Francfort, chez H. Keller.

— La 100[e] édition des poésies d'Emmanuel Geibel, avec portrait de l'auteur, paraît chez Cotta à Stuttgart.

— *Die Weltliteratur der Technik*, un des derniers volumes parus de la *Bibliothèque électro-technique*, donne une bibliographie complète des ouvrages originaux sur l'électricité ainsi que la liste des articles de revues et de journaux relatifs à cette branche scientifique.

— Les fascicules 92 et 93 de la biographie générale allemande ont paru chez Duncker et Humblot à Leipzig.

— Signalons aussi *Römisches Mosaik*, par M. Rumbauer. Guide intéressant pour la vie artistique à Rome. Berlin, chez Geestman.

— L'ouvrage de M. P. Haffner : *Frankfurter zeitgemässe Broschuren* (actualités), contient des études sur Voltaire et sur la Révolution française.

Angleterre. — Bernard Quaritch, de Piccadilly,

publie un catalogue important consacré surtout aux littératures classiques, aux écrivains macaroniques, à la philologie et à l'archéologie grecque et latine. Il contient une bonne partie de ses acquisitions aux ventes Hamilton et Gosford. On y remarque un Tite-Live de 1470 Venise, Vindelin de Spira, sur vélin, dont il demande 800 livres (20,000 fr.), et l'édition princeps de Virgile même date, même imprimeur, également sur vélin, cotée mille livres (25,000 fr.).

— Scribner et Welford ont publié un catalogue des livres de la bibliothèque de S.-T. Coleridge.

Viennent d'être publiés :

— Chez MM. W. Swan Sonnenschein et Cie, nouveau roman de M. Ulick J. Burke, avec ce titre français : *Couleur de rose.*

— Chez MM. Macmillan : *les Œuvres de Thomas Gray*, en 4 volumes, éditées par M. Edmund W. Gosse.

— Chez M. T. Fisher Unwin : *Henry Irving en Angleterre et en Amérique, 1838-84*, avec portrait à l'eau-forte par Ad. Lalauze.

— Chez MM. Chapman et Hall, *The World we live in* (le Monde où nous vivons), étude de la vie contemporaine, par Oswald Crawfurd.

— MM. Houghton, Mifflin et Cie publient : *At Home in Italy* (Séjour en Italie), par E.-D.-R. Bianciardi ; *Summer* (été), volume extrait du journal de Thoreau, et *The Fate of Mansfield Humphrey* (le Sort de Mansfield Humphrey, par Richard Grant White.)

— Les conférences traitant de l'influence des époques sur l'art et des artistes d'autrefois, faites par M. J.-E. Hodgson à l'Académie royale de Londres, viennent d'être réunies en un volume publié chez MM. Trübner.

— La librairie Dante dont nous avons signalé déjà les intéressantes publications fait paraître chaque année un certain nombre de volumes qui formeront peu à peu une collection d'un type spécial et remarquable pour son exécution. Neuf volumes de petit format, illustré chacun d'une vignette ancienne, ont paru. Ce sont, pour suivre la date de leur publication et leur numéro d'ordre : la *Commedia di Dieci Vergine, Index bibliotheca mediceæ, Libro de' sette savi di Roma, Carmina medii ævi, sepulcrum Dantis, Lamenti de' secoli XIV e XV, Catalogo della libreria Pandolfini, Miscellanæ dantesca* et *Lettere di cortigiane del secolo XVI.*

Nous n'avons pas à faire connaître la parabole des *Dix Vierges.* Nous la retrouvons dans tous les pays servant de thème à des « mystères » du moyen âge soit avec le titre de mystère des dix vierges », soit avec celui-ci : « les Vierges sages et les vierges folles ». M. Raynouard a notamment relevé cette dernière dénomination dans son ouvrage sur les *Poésies originales des troubadours.* Mais si la donnée même de cette parabole est identique dans toutes les anciennes littératures, chacune d'elles ne l'en a pas moins mise en action avec certaines variantes qu'il est intéressant de rapprocher. Nous rappellerons le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris avec le titre de *Sponsus* et le manuscrit allemand de la bibliothèque de Mulhouse intitulé *Ludus de decem virginibus.* Celui que publie la *libreria Dante* fait partie de la bibliothèque Riccardiana, de Florence. On lui assigne comme date le commencement du XVIe siècle.

Le catalogue de la *bibliothèque des Médicis* est une copie de celui qui fut dressé par les prêtres de San Lorenzo à qui avait été confiée par le pape Clément VII la garde des ouvrages réunis par les Médicis. Ce n'est que par miracle qu'ils avaient échappé, lors de la chute des Médicis, à une dispersion complète.

Le *livre des sept sages de Rome* était déjà connu, mais le texte publié en 1832 par M. Giovanni Della Lucia renfermait de nombreuses erreurs que M. Rœdiger a eu la bonne fortune de pouvoir rectifier grâce au manuscrit qu'il a découvert. Ce conte des *sept sages* est célèbre en Italie et il a été maintes fois cité dans les études sur la littérature ancienne.

Les diverses *poésies du moyen âge* que M. Francesco Novati a réunies et pour lesquelles il a écrit une préface et des commentaires sont également intéressantes à étudier pour les érudits. Il n'en a été publié qu'un petit nombre encore, et celles-ci, écrites en latin, témoignent, comme le dit M. Novati, combien était répandue vers les XIIe et XIIIe siècles la connaissance de cette langue. La pièce principale, d'une étendue considérable, est un poème satirique contre les femmes qu'il gratifie dans son horreur profonde de

Res odio digna, levior est frondis maligna,
Res execranda, rex a cunctis reprobanda :
Res mala, res vilis, res perfida, res puerilis,
Res non credenda, nec consiliis admonenda.
Femina cum plorat lacrymis ad iniqua laborat;
Femina damnavit quidquid Deus ipse creavit.

Ce poète si sévère eût pu tout au moins établir des catégories parmi cette *res execranda.* Que n'eût-il dit à propos des *Courtisanes du XVIe siècle* dont M. Ferrai a publié les *Lettres* ; de ces courtisanes qui, elles aussi, pouvaient écrire en un latin plus ou moins correct du reste, comme en témoigne ce commencement d'une lettre de Camilla da Pisa à Filipo Strozzi : *Advenisti dilectus et desiratus meus,* lui disait-elle, *advenisti protector et defensor meus, advenisti salus et vita mea, advenisti ut me ab omnibus insidiis inimici liberaret* (sic) *et ideo per mille e poi mille et milioni di volte tua signoria sia la ben venuta.* Le XIXe siècle qui a inventé tant de choses se contente

encore des formules de Camilla da Pisa. Seulement il se garde du latin et pour cause, et reduit à quelques lignes les trois pages ardentes de l'amie de Filipo Strozzi non moins passionnée dans d'autres lettres pour Francesco del Nero. C'est une curieuse etude de mœurs que nous offrent les lettres de Camilla da Pisa.

Les *Poésies funebres Laurenti'*, publiees dans le sixième volume de la collection, nous ramènent aux XIVe et XVe siécles. Ces compositions poetiques forment un genre important et tres spécial de la poesie populaire historique en Italie. Elles peuvent être classees en deux groupes : celles relatives aux personnes, celles qui traitent de faits intéressant les villes et les provinces. Les premières sont le plus souvent écrites en forme de narration faite par le personnage même dont on pleure la perte, et se terminent par une priere adressée aux hommes et au ciel. C'est la note caractéristique de ces poesies populaires. M. Medin a joint une très interessante preface aux *Laurenti* qui viennent d'être publies.

La *Miscellanea dantesca*, précédee d'une préface de M. Lodovico Frati sur un certain nombre d'ouvrages relatifs au Dante, comprend des sonnets de Mino di Vanni sur la premiere partie de la Divine Comédie, des poésies dédiées à Minghino de Mezzano sur les deux premiers chants de la Divine Comédie, des vers de Benvenuti de Imola à la louange du Dante et une épitaphe pour son tombeau.

Nous retrouvons d'autres epitaphes dans le *Sepulcrum Dantis*, qui contient, en outre de « l'oraison funebre de Francesco Filelfo à la louange et à la glorification du très illustre poete Dante », des renseignements précieux sur les réclamations incessantes par Elorence pour obtenir que les cendres du Dante lui fussent rendues. Les trois lettres inedites, tirees du registre de l'académie et adressées en 1515 au cardinal Pietro Bembo, secretaire d'État de Leon X, au cardinal Giulo de Médicis et en 1516 au saint-pére lui-même, le sonnet au pape Clement VII « pour recouvrer les ossements du grand théologien Dante, poète florentin, l'an 1522 », sont des documents d'une reelle valeur. On sait que lorsque les delegués de l'Académie de France, ayant enfin obtenu ce qu'ils demandaient avec tant d'instance, se rendirent à Ravenne et firent ouvrir le tombeau de Dante (en 1519, selon toute probabilité), ils le trouvèrent vide. Les ossements en avaient été enlevés secretement. C'est à cette occasion que fut compose le sonnet dont nous parlons, sonnet qui est seul à donner un renseignement certain sur ce fait.

Le dernier des neuf volumes de la *libreria Dante* que nous avons enumérees est le *Catalogue de la bibliothèque Pandolfini*, bibliothèque d'ouvrages latins d'un haut interêt. Cette publication toute récente a une veritable actualite par suite de la vente de la collection Ashburnam, un nombre considerable de manuscrits des Pandolfini ayant eté vendus par le trop fameux Libri au grand seigneur anglais en 1846 et à d'autres epoques. Le commentaire joint au catalogue publié aujourd'hui etablit d'une façon certaine la provenance de ces manuscrits. Il fait en outre d'autres remarques curieuses, notamment sur la grande quantité de classifications des volumes indiques comme *minusculum*, *parvulum*, *parvum*, *mediocre*, *medium*, *magnum*, *valde magnum*, *reale* o *magnum reale*, puis *sciolto* en feuillets, *coperto*, o *legato senza coperta*. Les couvertures sont d'une infinite de couleurs, rouges, vertes, azur, bleu foncé, jaunes, grises, blanches et noires, en peau, en basin ou en taffetas moiré.

Pour completer cette courte notice sur les publications de la *libreria Dante*, ajoutons que la plupart d'entre elles ont eté tirées au nombre limité de 200 exemplaires numerotes à la presse.

La *Deputazione veneta di storia patria* termine la publication commencée en 1879, du douzième volume des *Diarii di Marino Sanuto*. Le succes qui a accueilli cette entreprise si considerable, on pourrait dire si hardie, a engagé les editeurs à preparer les douze volumes suivants de ces curieux memoires. Ils paraîtront comme les premiers, en fascicules mensuels.

Marino Sanuto, qui vecut à Venise de 1466 à 1536, a écrit, avant de commencer la rédaction de son volumineux journal, les *Vite dei Dogi* et la *Spedizione di Carlo VIII*, à Naples, qui a ete editee en volume en 1883 après avoir paru dans l'*Archivio veneto*. En janvier 1496, il commença — sans peut-être se rendre compte lui-même de l'importance du travail qu'il entreprenait et qu'il continua jusqu'au mois de septembre 1533 — à noter jour par jour tous les evenements remarquables qui se succédèrent non seulement à Venise et dans les diverses provinces de la Republique, mais encore en Italie et dans le monde entier. En situation par lui-même — puisqu'il fut elu huit fois membre du grand college, cinq fois senateur — de connaitre et d'apprecier les principaux événements, il lui eût eté impossible cependant de ne pas omettre un grand nombre de faits importants si le Sénat ne l'eût autorisé par decret à recevoir communication des papiers secrets et des lettres des hauts fonctionnaires de l'État. On avait compris en effet la valeur du « journal » de Marino Sanuto, on lui donna de la sorte un caractere presque officiel, on assura en tout cas sa veracite, puisque toutes les nouvelles du monde etaient ainsi transmises à Marino Sanuto par les ambassadeurs de la République et les gouverneurs de provinces.

On comprend, à ce seul expose, la grande importance des *Diarii*, et de quelle ressources precieuse ils doivent être pour ceux qui etudient l'histoire de cette epoque. Les *Diarii* ne forment pas moins de cinquante-huit volumes in-folio dont l'original est à Venise. Une copie se trouve à Vienne. Il faut féliciter le *deputazione veneta* d'avoir su mener à bien cette publication.

Ce n'est pas, du reste, la seule edition qui soit poursuivie en ce moment sous les auspices de cette societe historique. Par ses soins les *Libri commemoriali*, qui renferment en trente-trois registres tous les documents relatifs à la preparation des actes de l'autorité souve-

raine, de la fin du XIII[e] siècle à la fin du XV[e] siècle, sont imprimés. Trois volumes ont déjà paru[1].

— Un grand nombre de publications récentes sont encore à signaler.

Sulla teorica dei governi e sul governo parlementare[2], de M. Gaetano Mosca. Ce sont des études historiques et sociales sur les différents systèmes du gouvernement et surtout sur la forme parlementaire telle qu'elle est pratiquée en Italie. M. Mosca témoigne d'un bien médiocre enthousiasme pour le régime parlementaire dont il s'est attaché à démontrer tous les inconvénients.

Critica e religione, appendice agli scritti di polemica religiosa di A. Buscaino Campo[3].

Il palazzo di Venezia a Roma[4] traduction par M. G. Gatti de l'ouvrage de notre érudit compatriote M. Eugène Muntz. M. Gatti ne s'est pas contenté d'écrire une simple traduction; il y a joint de nombreuses notes relatant les recherches auxquelles il s'est livré lui-même dans les archives.

Della filosofia del dritto de M. Diodato Lioy[5].

Scritti editi e inediti seria politica de Mazzini.

Discorso su Ferdinando Galiani ed il suo tempo, par M. Carlo Giuseppe Albonico (Chieti Ricci, édit. 1884).

Relazione sulla secola professionale delle arti decorative industriali in Firenze, par M. Antonio Canestrelli, 1884.

Cavour e la questione sociale de M. Filipo Mezzi (Bernadoni, Milan, 1884).

Maria Adelaïde di Savoia duchessa di Borgogna, delfina di Francia, par M. Florido Zamponi (Galletti e Cocci, edit. Florence, 1884).

Il commercio all'estero dei prodotti agrari italiani e le tariffe ferroviarie, par M. Emilio Landi (Ricci, edit. Florence, 1884).

Nous relevons encore un ouvrage spécial de M. Bambi Giovanni, *Della stampa e degli stampatori nel principato di Trento fino al 1564*. Cette étude a été primitivement publiée par *Il Bibliofilo* qui, dans sa dernière livraison (mai-juin), contient un article très bien fait de M. Lozzi sur « l'inventeur de l'imprimerie ». L'auteur s'est aidé des renseignements si complets que M. A. Claudin a produits dans le *Livre*, sous le titre : *un nouveau document sur Gutenberg*.

L'imprimerie royale vient de publier un catalogue des journaux parus à Turin de 1645 à 1883.

— M. de Rossi a écrit une monographie interessante des monnaies anglo-saxonnes découvertes à Rome dans la maison des Vestales au pied du Palatin.

— La société romaine d'histoire de la patrie a publié un second volume du *Registre de Tarfa*, ou cartulaire du monastère de Tarfa. On y trouve trois cents documents fort importants pour l'histoire de Rome et qui se rattachent à une période du IX[e] au XI[e] siècle.

— Le premier volume des *Studi della Divina Comedia* de M. Giordano parait chez Furcheim à Naples.

— Chez les frères Treves à Milan, paraît une belle publication illustrée par les meilleurs artistes italiens : *Napoli e i Napoletani*, de Carlo del Balzo. L'ouvrage complet aura huit fascicules de 40 pages ; 3 ont déjà paru.

— *Dante in Germania, storia litteraria e bibliografia dantesca alemanna*, par G.-A. Scartazinni, Naples, chez Hœpli, 2 vol. grand in-8°.

Le premier volume donne par ordre chronologique une liste de tous les littérateurs allemands ayant traduit ou commenté le Dante. Dans le second volume ces mêmes auteurs sont classés par ordre alphabétique; chaque nom est accompagné de notes bibliographiques détaillées.

M. Scartazzani a publié il y a quelques années une *Vita e opera di Dante*.

— M. Molmenti vient de publier *la Dogarezza di Venezia*, Turin, Roux et Favali.

Étude historique sur les femmes de doges dans la République de Venise.

— Signalons également : Cavoure, Lettere inedite raccolte ed illustrate da Luigi Chiala, in-8°. Turin, Roux et Favali.

Ce 3[e] volume des lettres de Cavour contient 410 pages de texte et 344 d'introduction. La première lettre est du 1[er] janvier 1859, la dernière du 10 septembre 1860. Le volume traite donc de la guerre avec l'Autriche, de Villafranca, des annexions, de l'expédition de Garibaldi en Sicile et de son entrée a Naples.

— Nous recommandons aux bibliographes l'ouvrage de M. Manno : *Repertorio bibliografico delle publicazioni della R. academia delle scienze di Torino. Stamperia Reale.*

Autriche. — Le dernier tome des mémoires de Metternich, publiés par le fils de cet éminent homme politique, paraît chez W. Braumuller, à Vienne.

— M. Laube, directeur du Stadt-theater de Vienne et l'un des amis les plus dévoués de l'auteur drama-

1. *I libri commemoriali della republica venezia Regesti di Riccardo Predelli*. Venezia, Visentini, édit. 1876-1884. 3 vol. in-4°.
2. Loescher, édit. Rome. 1884.
3. Trapani. 1884.
4. Tip. Befani. Roma, 1884.
5. Jovence. édit. Naples, 1884.

tique Grillparzer, lui a consacré une étude biographique qui contient des détails fort intéressants. Les entrevues de Grillparzer avec Gœthe, son voyage en Grèce et ses souvenirs de 1848 sont les chapitres les plus remarquables de cette biographie.

— M. Gerold, à Vienne, publie le catalogue de la bibliothèque du musée autrichien.

— MM. Urbain et Schwarzenberg, à Vienne, publient un lexique biographique des médecins célèbres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Cette intéressante publication compte au nombre de ses collaborateurs les sommités scientifiques de tous les pays. Le premier volume vient de paraître.

— MM. Janèck, à Vukovar (Slavonie), publient un recueil de chants populaires sagas et contes en langue croate sous le titre : *Hrvatske marodne piesme i pripoviedke iz Bosne*. M. Rordinac est l'auteur du recueil.

Hollande. — Le célèbre orientaliste H. Kern fait paraître chez Tjeen Willinck, à Harlem, une histoire du bouddhisme dans l'Inde.

— Il vient de paraître à Amsterdam un *Catalogue de livres relatifs à l'Église catholique romaine et spécialement à l'ordre des jésuites et légués à la ville d'Amsterdam par M. G. Schimmelpenninck* (ancien vice-président de la cour provinciale de la Hollande septentrionale).

Espagne. — La princesse Louis Ferdinand de Bavière, qui est d'origine espagnole, a fait imprimer chez M. Rivadeneyra, à Madrid, un recueil de poésies sous le titre de *Poesias de Paz de Borbon*. Ce petit livre n'a été tiré qu'à cent cinquante exemplaires et n'est pas destiné au public.

— Les éditeurs Ballesca, Espasa et Cie viennent de publier en langue castillane un livre très intéressant : *le Mexique à travers les siècles*. Ce livre, dont la direction a été confiée au général Vicente Riva Palacio, contient l'histoire sociale, politique, religieuse, scientifique et littéraire du Mexique depuis les temps précolombiens jusqu'à nos jours. Il a été composé à l'aide de documents la plupart inédits. De nombreux fac-similés, des portraits, cartes et plans ornent cette publication.

— Il vient de paraître à Barcelone une traduction espagnole de l'ouvrage de M. Pompayo-Gener : *la Mort et le Diable*. Cette traduction a été faite par l'auteur lui-même qui a mis à profit les dernières découvertes scientifiques pour modifier certains passages du texte primitif.

Le *Livre* a rendu compte de cet ouvrage quand il en parut, en 1880, chez l'éditeur parisien Reinwald une édition française.

Suisse. — Il vient de se publier à Genève un *Catalogue raisonné ou guide pour servir à l'achat de bons livres, publié par la Société genevoise pour l'encouragement des bibliothèques populaires*.

Amérique. — *A Palace-Prison, or the Past and the Present* (*Un prison-palais, ou le passé et le présent*), vient d'être publié par MM. Fords, Howard et Hulbert, et fait sensation en Amérique.

— Le premier volume de l'histoire de M. Blaine intitulée *Twenty years of congress* (*Vingt années de congrès*) vient d'être publié à Norwich, Connecticut, par la *Henry Bill publishing Company*. Le succès en est énorme.

— MM. Cupples, Upham et Cie annoncent une seconde édition du volume de Frances L. Mace intitulé *Legends, Lyrics and Sonnets*, et un nouveau roman par E. A. Robinson et G. A. Wall : *The Disk, a tale of two passions* (*le Disque, histoire de deux passions*). Le prospectus de ce dernier livre renferme ce passage étonnant : « L'intrigue est entièrement originale, ne ressemblant à rien de ce qui a été publié. L'œuvre se rapproche des romans de Gaboriau pour la complication de l'intrigue, et des saisissantes révélations de Jules Verne pour la richesse des détails scientifiques et la vivacité de l'imagination, plus qu'aucun autre livre offert jusqu'ici au public. Les scènes et les incidents sont purement imaginaires, les caractères n'ont jamais eu leurs semblables dans la vie, et le tout ne peut et ne doit avoir, et, effectivement, n'a jamais eu aucune réalité. » Recommandé comme antidote aux enragés du naturalisme.

— MM. Sheldon et Cie ont publié une nouvelle édition de l'histoire de la littérature anglaise et américaine de Shaw. La partie qui traite de l'Amérique a été refaite d'un bout à l'autre, et la partie anglaise revue et continuée jusqu'à nos jours par M. Truman J. Backus.

— Les bibliophiles accueilleront avec plaisir le nouveau livre de M. Charles Blackburn (Londres ; Sampson Low, Marston, Searle et Rivington) : *Hints on Catalogue titles...* (*Remarques sur les titres des catalogues et sur la rédaction des tables analytiques, avec un essai de vocabulaire de termes et d'abréviations empruntés surtout aux catalogues*.

— Le Earl de Crawford et Balcarres a fait imprimer pour ses amis cinquante exemplaires d'un catalogue descriptif des bibles de sa collection, intitulé : *Bibliorum sacrorum exemplaria, tam manuscripta*

quam impressa, quæ in Bibliotheca Lindesiana adservantur, Roma, 1884, in-8°. — Il fait bon d'être des cinquante amis du Earl de Crawford et Balcarres.

Samoa in the last century (*Samoa au siècle dernier, avec des notes sur les cultes et les coutumes de vingt-trois autres îles de l'océan Pacifique*) est le titre d'un ouvrage où M. George Turner a consigné le résultat de près de quarante ans d'observations et d'études au milieu des naturels. MM. Macmillan et Cie en sont les éditeurs.

— MM. Little, Brown et Cie ont commencé la publication de *Water birds of America* (*Oiseaux aquatiques d'Amérique*), ouvrage qui complétera l'*Histoire des oiseaux de l'Amérique du Nord*, par MM. S. F. Baird, T. M. Brewer et R. Ridgway, dont trois volumes (les oiseaux terrestres) ont paru en 1874. Dans un certain nombre d'exemplaires les figures sont coloriées à la main. Le second et dernier volume de cet important ouvrage paraîtra en septembre.

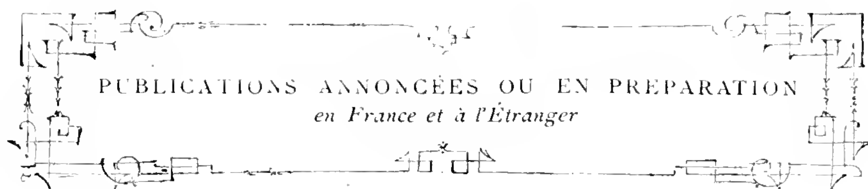
— M. Grenville Murray a publié en volume sous le titre de *High life in France under the republic* (Londres, Vizetelly et Cie), les études et fantaisies sur la société française qu'il avait données avec tant de succès à la *Pall Mall Gazette*.

— *D. Lothrop et Cie* font paraître un livre aussi intéressant qu'un roman et vrai comme une histoire : *Old caravan days* (*les Caravanes du vieux temps*), par Mary Hartwell Catherwood. C'est le récit de l'émigration d'une famille dans l'Ouest américain, il y a quarante ans.

— *Poole W. F. Remarks on library construction to which is appended an examination of M. J. L. Smithmeyer's pamphlet entitled : Suggestions on library architecture, american and foreign. Chicago. Jansen Mac Clurg, 1884.* (Remarques sur la construction de bibliothèques). — M. Poole, directeur de la *Public library* de Chicago, auteur d'un remarquable *index to periodical literature*, s'élève dans cette brochure contre le système de construction de bibliothèques en usage en Amérique. La chaleur qui règne dans les galeries supérieures des édifices en style gothique de quatre à six étages est insupportable. M. Poole préconise le système français et attaque non sans raison l'ancien système peu pratique qui cependant semble devoir triompher pour la construction des nouvelles bibliothèques de Washington et de Boston.

— Un catalogue d'adresses de libraires éditeurs des États-Unis paraît chez Farley et Ce sous le titre : *Trade reference dictionary*.

— M. C. Tyler fait paraître : *The historic evolution of the free public library in America and its true function in the community*. (L'évolution historique des bibliothèques publiques de prêt en Amérique.)



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Mme la baronne James de Rothschild vient de faire imprimer le *Mistère du Viel Testament*, avec introduction, notes et glossaire, pour être — en mémoire de son mari qui l'avait préparé, offert aux membres de la Société des anciens textes français — publié à la librairie Didot.

— La publication des *Procédures politiques du règne de Louis XII*, par M. de Maulde, pour la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, est, nous dit la *Revue critique d'histoire et de littérature*, en voie d'achèvement. Ce volume doit paraître dans le courant de l'année ; il contiendra le procès criminel du maréchal de Gié, le procès de divorce de Louis XII et le règlement des domaines réversibles à Anne de Beaujeu. C'est un chapitre de l'*Histoire de Louis XII* à laquelle travaille M. de Maulde.

— La librairie Lemerre publie une nouvelle édition des œuvres complètes d'Alfred de Musset en onze volumes in-4°. Il paraîtra un volume tous les deux mois. Un grand nombre de lettres, de pièces de vers inédites et de fragments seront ajoutés au volume d'œuvres posthumes.

M. Lemerre se propose de faire paraître ensuite dans le même format les œuvres de V. Hugo, de Lamartine et de François Coppée.

— Ce mois-ci, la librairie des Bibliophiles publiera en *souscription* un poème nouveau de M. Pontsevrez : *Beauvais délivré*, qui fait partie de la série de poèmes nationaux intitulée *Chansons de France*, qui comprend déjà le *Dragon*, *Premier sergent de France*, *Lille assiégée*, *Ringois*.

ETRANGER

Angleterre. — La *Cambden Society* promet pour cette année un recueil de documents ayant trait à la publication du second *Prayer-Book* (livre de prières) d'Édouard VI, édité par le Rév. N. Pocock; les *Political Memoranda* du cinquième duc de Leeds, 1774, édités par M. Oscar Browning; le second volume des extraits des manuscrits de Lauderdale (*Lauderdale papers*), édité par M. Osmund Airy; enfin, un récit de la guerre d'Irlande après la rébellion de 1642, par le colonel Plunket, officier catholique servant sous les ordres du marquis d'Ormond, édité par miss Mary Hickson.

— MM. Trübner et Cie ont sous presse un recueil d'histoires et de contes populaires de l'Inde, par MM. H. W. Stell et le capitaine R. C. Temple. Le livre aura pour titre *Wide-Awake Stories* (*Histoires pour les gens éveillés*), collection de légendes racontées par des petits enfants entre le lever et le coucher du soleil, dans le Pundjab et le Cachemire.

— MM. Bickers et fils annonçaient, il y a quelque temps, une nouvelle et complète édition des œuvres de Daniel De Foe. Aujourd'hui, ils expliquent que l'édition ne sera pas complète en ce sens que les publications périodiques de Foe n'y seront pas comprises; cette partie, fort considérable, de ses écrits excéderait de beaucoup le nombre de vingt-deux volumes auquel les éditeurs se sont limités. Telle quelle, cette nouvelle édition ne peut qu'être bien accueillie, car la réimpression de la « Bohn's Library » est tout à fait insuffisante et rien n'est à négliger dans les œuvres de ce puissant écrivain. En France, on ne le connaît encore que comme l'auteur de *Robinson Crusoé*; aussi est-ce avec plaisir que nous apprenons qu'une jeune revue, la *Revue des chefs-d'œuvre*, se propose de publier une traduction inédite d'un de ses meilleurs romans: *la Vie et les vicissitudes de lady Roxana.*

— M. A.-C. Bradley fait imprimer à la Clarendon Press la conférence qu'il a faite comme professeur de littérature moderne à Liverpool, sur l'étude de la poésie (*The Study of poetry*).

— Le Dr Neubauer prépare un catalogue des manuscrits hébreux conservés à Oxford, enrichi de nombreux fac-similés. Ces fac-similés seront publiés à part, comme spécimens des différentes écritures rabbiniques, à l'usage des personnes qui étudient la calligraphie hébraïque et arabe.

— Le Révérend H. S. Patterson a sous presse un dictionnaire du Coran.

— La maison Bentley, qui publia jadis le premier roman de Charles Reade: *Peg Woffington*, annonce sa dernière production: *A perilous secret* (*Un secret périlleux*.

— M. J. J. Aubertin prépare une seconde édition de ses *Lusiades* qui sera suivie d'une seconde édition de ses *Sonnets*.

— Le Dr Edersheim prépare une nouvelle édition de son livre: *The Life and times of Jesus the Messiah* (*la Vie de Jésus le Messie et son temps*).

— Sous le titre de *East by West* (*En orient par l'occident*), M. Henry Lucy va publier son voyage dans les États-Unis, le Japon et l'Inde, dont la moitié environ a paru dans le *Daily News*.

— M. Quaritch fera prochainement paraître le cinquième volume de la série des œuvres de Camoens, entreprise par le capitaine R.-F. Burton.

— Chez M. Fisher Unvin, le correspondant du *Livre* en Angleterre, on annonce une nouvelle édition à bon marché de l'autobiographie du professeur Vambery. C'est la quatrième en quelques mois.

— MM. Maclehose et fils, de Glascow, annoncent *Kildrostan, a dramatic poem*, par l'auteur d'*Olrig Grange*, le révérend Dr Walter C. Smith.

— M. Edward Walford prépare un dictionnaire de toutes les personnes remarquables à un titre quelconque qui ont vécu ou vivent encore sous le règne de Victoria. L'ouvrage sera publié par livraisons chez W. H. Allen et Cie, sous le titre de *The Victorian Era*.

— MM. David Bryce et fils, de Glascow, publieront par souscription cet automne une nouvelle édition de *Relics of ancient architecture and other picturesque scenes in Glascow* (*Restes d'architecture ancienne et autres vues pittoresques à Glascow*). L'ouvrage, dont le texte est dû à M. James Pagan, contient 30 planches d'après les dessins de M. Thomas Fairbairn. Il était épuisé et devenu très rare. Il y aura 50 exemplaires tirés sur grand papier, avec épreuves sur Chine.

— L'éditeur W. Paterson, d'Édimbourg, va donner une nouvelle édition des œuvres du Dr Laing, le poète écossais bien connu.

— MM. Hurst et Blackett annoncent deux nouveaux romans: *Gaythorne Hall*, par M. John M. Fothergill et *Venus's Doves* (*les Colombes de Vénus*), par miss Ida Ashworth Taylor.

— M. Justin Mac-Carthy a sous presse le premier volume de son *Histoire des quatre George*.

— Les éditeurs Goldsmid, d'Édimbourg, entreprennent la réimpression de la précieuse collection des voyages de Hakluyt, qu'il est si rare de trouver complète. L'ouvrage se publie par souscription.

— Lady Claud Hamilton traduit en ce moment, sous la direction de M. Tyndall, la vie de M. Pasteur, qui a été récemment publiée à Paris.

— On espère que la traduction *littérale et complète* des *Mille et une nuits*, entreprise depuis trente ans par le capitaine R. F. Burton, sera entièrement prête pour l'impression dans une douzaine de mois. Le tirage en sera strictement limité au nombre des souscripteurs.

— M. Elliot Stock annonce un volume contenant beaucoup de renseignements jusqu'alors inédits sur la campanologie, par M. J. C. L. Stahlschmidt, ancien maître de la compagnie des fondeurs. Il sera intitulé : *Surrey bells and London bell-founders* (*les Cloches du Surrey et les fondeurs de cloches de Londres*).

— M. Frederick A. Hoffman prépare un ouvrage qui aura pour titre : *Poetry, its origin, nature and history* (*la Poésie, son origine, sa nature et son histoire*).

— MM. Bentley annoncent pour l'automne la publication d'environ deux cents lettres de Jane Austin, récemment trouvées par lord Brabourne, dans une boîte pleine de paperasses que lui avait léguée sa mère.

— MM. Estes et Lauriat ont sous presse un ouvrage de M. F. H. Allen, intitulé : *Masterpieces of modern German art* (*Chefs-d'œuvre de l'art allemand contemporain*). Le livre sera illustré de 100 grandes photographies, dont quelques-unes en couleur, de 13 eaux-fortes et du portrait de chacun des artistes qui y sont étudiés. La publication sera complète en 25 parties in-folio et le tirage en est limité au nombre des souscripteurs.

— M. John L. Stephens, nommé récemment ministre des États-Unis à Stockholm, a composé, sur des documents officiels et inédits, une histoire de la vie et du temps de Gustave-Adolphe, qui va paraître chez MM. Putnam.

— MM. Chapman et Hall préparent la publication d'une partie de la correspondance du général Gordon, celle qui se rapporte à ses débuts dans la carrière militaire. Le titre sera : *General Gordon's letters from the Crimea, the Danube and Armenia*. Le volume sera annoté par M. Demetrius Boulger.

— *Le Maître de forges* est traduit en anglais et va être publié par MM. Vizetelly et Cie (Londres).

— M. Bullen ne pourra pas faire paraître son édition des Œuvres de Marlowe avant septembre prochain.

— Romans sous presse chez MM. F. White et Cie : *The Red Cardinal* (*le cardinal Rouge*), par Francis Elliot; *Eva Cameron*, par l'auteur de *Recommended to Mercy*; *Behind the scenes* (*Dans les coulisses*), par Annie Thomas; *A Woman's bondage* (*la Servitude d'une femme*), par lady Constance Howard; *By fair means* (*Honnêtement*), par J. Middlemass; *A North country maid* (*Une paysanne du Nord*), par Lovett Cameron et *Love's Rainbow* (*l'Arc-en-ciel de l'amour*) par Philippa Jephson.

— MM. Remington et Cie annoncent *Holiday haunts by cliffside and riverside* (*Vacances, séjours favoris dans les falaises et près des fleuves*), par M. Bernard Becker.

— M. Alexander B. Bell, rédacteur du *Fifeshire Journal*, va publier un volume intitulé : *Tales of the month s* (*Légendes des mois*).

— La maison Scribner va publier un roman nouveau de J. S., de Dale, l'auteur de *Guerndale*; il aura pour titre *Henry Vane*.

Allemagne. — M. Paul Heyse, l'auteur de charmantes nouvelles qui ne sont pas inconnues au public français, publiera sous peu un nouveau volume de nouvelles sous le titre : *Neues Buch der Freundschaft* (Nouveau livre de l'amitié).

— Dans le courant de juillet, MM. Beck, éditeurs à Nordlingen, publieront les souvenirs de J. C. Bluntschli : *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben* (3 volumes).

Autriche. — Le prince impérial d'Autriche a pris l'initiative de la publication d'un ouvrage ethnographique, qui sera un véritable ouvrage de luxe, dans le genre de la *Germania*, de Scherr, et de *Notre Patrie*, de Kroner. Cet ouvrage ethnographique comprendra l'histoire de tous les peuples de l'Autriche-Hongrie.

Les écrivains les plus éminents de la monarchie autrichienne prendront part à sa rédaction. Conformément à ce qu'exige la situation particulière de l'empire, ce livre sera imprimé dans quatre ou cinq langues différentes. Ce n'est pas seulement sous le point

de vue littéraire, mais encore comme œuvre d'art que ce livre sera une publication extraordinaire. Les libraires de l'Autriche n'étant pas en position d'entreprendre un ouvrage aussi important, qui, dans d'autres pays, permettrait de réaliser de beaux bénéfices, on ne peut que féliciter le prince impérial d'avoir bien voulu mettre son influence toute-puissante au service d'une publication aussi remarquable, permettant de constater le savoir-faire de ceux qui s'adonnent en Autriche aux arts graphiques.

Danemark. — Un littérateur danois de talent, M. Paludan-Müller, fera paraître sous peu une étude sur les drames de Gœthe, sous le titre de *Studier over Gœthes Dramaer*.

États-Unis. — Les auteurs de *Poole's Index to periodical literature* annoncent qu'ils sont prêts à publier un supplément pour 1882 et 1883 dès qu'ils seront assurés d'un minimum de 300 souscripteurs. La circulaire, qui a paru dans le *Library Journal* de New-York, est signée: William F. Poole, bibliothécaire de la bibliothèque publique de Chicago, et William J. Fletcher, bibliothécaire d'Amherst College.

— MM. Harper (New-York) annoncent une nouvelle édition des œuvres de Coleridge.

— Le Dr Richard T. Ely, nous dit *The Nation* de New-York, travaille à une histoire de l'économie politique aux États-Unis, avec la collaboration de deux de ses élèves. Il fait appel à tous ceux qui pourraient lui communiquer ou lui indiquer des livres, brochures, articles de journaux ou de revues, discours et documents quelconques relatifs à son sujet. Son adresse est: John Hopkins, Seminary of historical and political science, Baltimore.

— On annonce une relation de voyage richement et abondamment illustrée, par lady Brassey, sous ce titre: *Fourteen thousand miles in the yacht Sunbeam in 1883* (*Quatorze mille milles dans le yacht Sunbeam in 1883*).

— On annonce un ouvrage d'Edward S. Roberts, décrivant une grande partie de l'ancien Mexique; l'ouvrage sera illustré et publié chez R. R. Donnelly et fils, Chicago.

— Le colonel John Hay a enfin mis la dernière main à la biographie d'Abraham Lincoln, annoncée depuis si longtemps.

— M. Pidgeon a sous presse un ouvrage intitulé: *Questions du vieux monde et réponses du nouveau* (*Old world questions and new world answers*). Il y traite de l'émigration européenne aux États-Unis et y cherche la solution du problème social. Éditeurs: MM. Kegan Paul, Trench et Ce.

— MM. N. E. Dibble et Cie, de Cincinnati (Ohio), annoncent une *Bibliothèque de la littérature américaine* (*A Library of American literature*), compilée par M. E. C. Stedman et miss Ellen M. Hutchinson. Elle se composera de 10 volumes in-8° et contiendra des extraits choisis des écrivains américains depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.

— MM. Proctor Knott et Spofford préparent une histoire de l'*Humour* en Amérique (*History of American humor*).

On annonce encore en Amérique:

Chez MM. Houghton, Mifflin et Cie: *The American horsewoman* (*la Femme de cheval américaine*), par Mme Elizabeth Kerr, fort versée dans son sujet, et une traduction de l'*Odyssée* préparée de longue main par le professeur George H. Palmer, de Harvard University;

Chez MM. Cupples, Upham et Cie (Boston): un ouvrage sur les bibliothèques de Boston, publié par souscription;

Chez MM. Smythe et Foss (Lynn): un roman de M. James Berry Bensel, intitulé: *King Kophetua's wife* (*la Femme du roi Kophetua*);

Chez MM. Funk et Wagnals (New-York): *Rutherford*, roman par Edward Fawcett; *The Fortunes of Rachel*, par le révérend E. E. Hale. Rappelons que ces éditeurs, après avoir annoncé la traduction du nouveau livre de Daudet, *Sapho*, déclarent qu'ils ne publieront pas l'ouvrage parce qu'ils s'écartent trop du ton de leurs publications ordinaires. Je le crois bien!





NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères

France : *Le* Dictionnaire de médecine *de MM. Littré et Robin. — Acquisition des manuscrits Libri par l'Italie. — Exposition des documents concernant l'histoire de l'Université de lois d'Orléans. — Statue de G. Sand.* — **Étranger**. Allemagne : *La production littéraire en Allemagne. — Lettres inédites de Gustave-Adolphe. — Les frères Grimm. — La librairie allemande. — Le* Journal de la Librairie allemande *et la bibliothèque du château de Saint-Cloud.* — Angleterre : *Un éditeur pensionné par son gouvernement. — Société pour la protection des auteurs. — Anonyme découvert. — La* London library. — *La Bible d'Hexham. — Fête de Shakespeare — La Presse.* — Italie : *Les archives du Vatican. — Une école spéciale de paléographie et d'histoire comparée. — Société de librairie italienne. — Une statue à Capponi.* — Hollande : *Le centenaire d'une société scientifique.* — Russie : *Le monument de Tourguéneff.* — Suède : *Un livre composé dans un hospice d'aliénés.* — Indes : *Supercherie littéraire.* — Japon : *La Presse.* — Amérique : *Un passage d'Homère expliqué. — La* Marseillaise. — *Curieuse coquille. — Traduction d'ouvrages français.*

FRANCE

Le Dictionnaire de médecine *de MM. Littré et Robin.* — Nous avons reçu de M. le docteur Decaye la lettre suivante en réponse à l'entrefilet, paru dans notre livraison précédente et relatif à la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine* de MM. Littré et Robin, parue chez M. Baillière :

Monsieur,

« J'ai pris connaissance aujourd'hui seulement de l'article que vous avez publié au sujet de la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine* jusqu'ici connu sous le nom de *Dictionnaire* de *Littré* et *Robin*, et maintenant désigné sous le nom de *Dictionnaire de Littré.*

« Je n'ai pas à m'occuper des motifs qui ont suscité cette mauvaise querelle ; il y a peut-être là un dépit mal dissimulé ou une rivalité commerciale.

« En ce qui concerne M. Robin, la situation est bien simple... En acceptant de reviser la quatorzième édition, il avait reconnu expressément aux éditeurs le droit de confier à un autre que lui le soin de reviser les éditions ultérieures; de plus, il avait demandé lui-même, par une lettre du 18 mars 1882, que son nom fût maintenu *dans le cours des articles qui par leur sujet pourraient scientifiquement en exiger la mention.*

« Le seul point qui mérite d'arrêter les esprits sérieux et impartiaux, c'est le reproche qui m'est fait d'avoir dénaturé l'œuvre de Littré, ce qui serait en effet scandaleux, odieux, si c'était vrai.

« Sur quoi donc est basé ce reproche ? Sur les changements apportés, dit-on, dans la rédaction des mots *Ame, Animisme, Conscience, Homme, Instinct, Intelligence.*

« Il est exact que le nom de Littré a été conservé sur le titre, d'après le *désir* de sa veuve et à la condition que les six dernières lignes de l'article *Ame* seraient supprimées. Pourquoi celles-ci plutôt que d'autres ? Je l'ignore absolument.

« Dans un dictionnaire, les articles se complètent les uns les autres sous peine de répétitions fastidieuses. Et l'article *Ame*, pas plus qu'un autre, ne peut seul faire juger la doctrine.

« Si j'étais le clérical, « l'homme bien pensant » qu'on a dit, ne me serais-je pas empressé de faire une addition spiritualiste au mot *Ame*, dont la définition trouve ailleurs son complément, mais qui n'a pas gagné du moins en religiosité ?

« Le maintien du nom de Littré sur le titre du *Dictionnaire* est donc l'expression d'un fait vrai ; c'est de plus un acte de justice que de lui laisser continuer, après sa mort, l'œuvre de vulgarisation philosophique qui a fait l'honneur de sa vie et qui est restée semblable à elle-même, toujours quant au fond, le plus souvent quant à la forme. Sans doute il aurait mieux valu que ce débat ne fût pas ouvert ; mais puisqu'on n'a pas craint d'abuser l'opinion publique en lui présentant, par la voie de votre journal, des citations perfidement tronquées au lieu de considérer l'ensemble de l'œuvre et d'y chercher la doctrine positiviste qui en relie les différentes parties, je me vois forcé d'avoir recours à votre impartialité, et de solliciter de votre obligeance l'insertion de cette lettre.

« Veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Dr Paul Decaye, 65, rue Monge. »

— De son côté, M. Wyrouboff qui fut, avec Littré, le directeur de la *Philosophie positive*, qui resta jusqu'au dernier jour le collaborateur et l'ami de l'illustre savant, a adressé au *Temps* la lettre suivante que notre impartialité nous force à insérer en partie :

« Monsieur,

« On a beaucoup parlé ces jours derniers de la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* auquel Littré et Robin ont attaché leur nom, et le fait est que cette étrange entreprise industrielle valait la peine d'attirer l'attention du public éclairé. On a discuté le pour et le contre, on a examiné les responsabilités, on a *interviewé* bien du monde sans arriver à une solution précise. Permettez-moi de vous donner quelques renseignements exacts qui pourront, je crois, clore l'incident.

« Trois accusations ont été formulées : l'une contre la famille, l'autre contre l'éditeur, la troisième contre le malencontreux auteur qui a accepté la difficile besogne de « revoir » le travail dû à la collaboration de deux hommes illustres. Voici la vérité vraie sur ces trois points :

« La famille de Littré n'a joué aucun rôle dans cette affaire. Mme Littré s'est bornée à demander à MM. Baillière quels étaient ses droits sur le *Dictionnaire*; il lui fut répondu, avec raison d'ailleurs, qu'elle n'en avait aucun. Elle n'a exprimé aucun désir de voir des doctrines modifiées ou des articles supprimés; elle n'a imposé aucune condition et n'a eu à donner aucune autorisation ; elle a même ignoré, jusqu'à ces derniers temps, l'existence de cette nouvelle édition. Tout ce qu'elle peut faire dans l'état actuel des choses, — et elle le fera, je l'espère, — c'est d'exiger que le nom de son mari disparaisse, comme Robin a exigé que disparaisse le sien.

« La lourde responsabilité de cette spéculation de librairie retombe donc de tout son poids sur les éditeurs; mais j'imagine qu'ils s'en préoccupent peu, trouvant la spéculation avantageuse. Elle l'est en effet. Ils payaient à Littré et Robin 10,000 francs par édition, ils payent maintenant une somme insignifiante (2,000 francs, je crois); bénéfice net : un nombre respectable de billets de banque restant en caisse et le nom de Littré sur la couverture pour allécher le public.

« Il reste donc à apprécier la responsabilité qui incombe à celui qui a été chargé de remanier le volume. M. Decaye affirme qu'il n'a dénaturé en aucune façon l'œuvre de Littré, et il cite à l'appui quelques articles dont l'esprit a été scrupuleusement conservé. Il est fort possible, il est même fort probable que M. Decaye ne se soit pas senti une compétence philosophique suffisante pour remplacer les doctrines positives par des doctrines à lui ; il a gardé le fond des idées de Littré en supprimant par-ci par-là quelques lignes et en y ajoutant de temps à autre quelques fioritures. Mais la question n'est nullement là. Les très rares articles doctrinaires qui appartiennent à Littré ne constituent que la partie la moins importante de sa collaboration au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie*; ces articles sont d'ailleurs la reproduction fidèle des idées de M. Comte.

« M. Decaye a raison de dire qu'il n'a pas « dénaturé » l'œuvre de Littré : il l'a simplement détruite. Je tenais à le dire.

« Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que Littré, qui ne protestait jamais lorsqu'il s'agissait d'affaires qui lui étaient personnelles, se serait certainement élevé avec énergie contre cette singulière façon de lui témoigner du respect.

« Recevez, monsieur, l'expression de ma haute considération.

« G. Wyrouboff. »

— Le gouvernement italien qui avait envoyé à la vente de lord Ashburnam M. Pasquale Villari pour traiter de l'achat des manuscrits italiens vendus jadis au grand seigneur anglais par Libri a pu recouvrer, pour la somme de 575,000 francs tout le fonds Libri, à l'exception des cent manuscrits réclamés par la France, et en plus dix manuscrits d'un grand prix relatifs au Dante.

Les manuscrits qui font ainsi retour à l'Italie sont au nombre de mille huit cent trente-trois, dont une trentaine des XIVe et XVe siècles concernant le Dante. Le plus ancien de tous porte la date de 1335; il provient de la collection Pucci. Il y a, en outre, divers commentaires de la *Divine Comédie, Benedetto da Imola* et du fils du Dante Piero Allighieri, des poésies de Pétrarque, le manuscrit célèbre de la *Cronaca* de Dino Compagni, sous la date de 1465, quatre manuscrits de Villani, divers ouvrages ornés de miniatures ayant appartenu à Laurent le Magnifique, à Léon X et aux Sforza, une comédie autographe de Lope de Vega, de nombreuses lettres autographes et des manuscrits d'auteurs classiques latins, entre autres un Pline très rare ayant fait partie de la bibliothèque Ricciardana de Florence.

Un riche amateur avait offert, dit-on, 120,000 francs pour le Livre d'heures de Laurent le Magnifique dont les miniatures sont attribuées à Lorenzo di Credi.

Exposition des documents concernant l'histoire de l'Université de lois d'Orléans, dans l'ancienne salle des Thèses. — On sait quelle fut, du XIVe au XVIIIe siècle, l'importance de l'Université de lois institué à Orléans en 1305 par une bulle de Clément V et dotée de privilèges considérables par les anciens rois, Philippe le Bel notamment. A l'occasion du concours régional qui a eu lieu à Orléans dans le courant du mois de mai, l'archiviste du département du Loiret, M. Jules Doinel, a eu l'heureuse idée de réunir dans l'ancienne salle des Thèses les documents qu'il a pu se procurer sur l'histoire de cette université de lois.

M. Doinel avait subdivisé en deux sections les objets exposés.

1° *Histoire de l'Université.* — 2° *Productions typographiques.* Chaque section était subdivisée en séries allant de A à F et de A à C.

La série A de la première section se trouvait formée par les documents des archives départementales. M. Doinel les avait distribuées comme il suit :

1° *Charte de fondation de l'Université*, donnée par le roi Philippe IV (1312);

2° *Statuts dressés par le pape Clément V* (1307);

3° Arrêt du Parlement de Paris, condamnant à des peines infamantes plusieurs bourgeois d'Orléans qui avaient excité une émeute contre l'institution naissante, dont les exemptions et les privilèges blessaient la fierté municipale (1311);

4° Lettres patentes de Louis le Hutin déclarant que les ecclésiastiques criminels de lèse-majesté ne seraient pas couverts par l'immunité royale (1314);

5° Lettres du même roi défendant de bannir de la ville les suppôts de l'*Alma Mater* (1314);

6° Institution de la Messagerie. Elle donna l'idée première du transfert des dépêches.

7° Statuts de la réformation du pape Jean XXII (1320);

8° Patentes de Philippe VI confiant au bailli et au prévôt d'Orléans la conservation des privilèges (1346);

9° Une très curieuse charte d'Édouard III, donnée à Tournésy-en-Beaux (Tournoisis-en-Beauce), le 21 avril 1360, par laquelle ce roi d'Angleterre, en pleine conquête du pays orléanais, accorde à l'Université une sauvegarde scellée de son grand sceau royal;

10° Le curieux acte du 20 avril 1411, premier titre de la salle des Thèses;

11°-12° Et pour l'édification des ultramontains, d'une part, et des gallicans de l'autre — *arcades ambo* — une bulle du concile de Bâle excommuniant Eugène IV, et une bulle d'Eugène IV excommuniant le concile de Bâle. Un prêté pour un rendu (1439-1441);

13° Une bulle de Calixte III priant l'Université de secourir Constantinople (1455);

14° Le livre du recteur ou Cartulaire de l'Université : manuscrit du XVIe siècle;

15° Le livre des statuts de la nation allemande; manuscrit enluminé du XIVe siècle.

16° Le livre des statuts de la nation de Champagne; manuscrit enluminé du XIVe siècle ;

17° Le livre des statuts de la nation de France, manuscrit du XVe siècle;

18° Le premier registre des procurateurs allemands (1444-1506) : miniatures;

19° Le troisième registre des mêmes. On y remarque une aquarelle sur parchemin, représentant une dame de « haulte graisse » du XVIe siècle.

20° L'Index général des étudiants allemands. Chaque feuillet est orné de belles aquarelles, rehaussées d'or, figurant des armoiries, des emblèmes de petites scènes de genre d'une grâce et d'un goût exquis (XVIIe et XVIIIe siècles);

21° Le livre des procurateurs de la nation picarde. Dans ce manuscrit, on peut voir une gouache délicieuse représentant Apollon et Vénus;

21° à 33° Une série d'actes des plus intéressants : lettres missives, sauvegardes, quittance du duc Charles d'Orléans, dont j'ai parlé précédemment, autographes. Le document qui excite le plus d'émotion est une lettre écrite des prisons de l'Inquisition de Paris par un jeune Allemand nommé Agyleus, enfermé comme luthérien.

La série B (livres ou documents imprimés, orléanais) était enrichie d'objets exposés par M. Herluison, érudit éditeur orléanais, M. Louis Jarry et M. de Molandon.

M. Herluison avait exposé la *Prophétie des Petits-Enfants*, livre protestant rarissime provenant du cabinet de Ch. Nodier (1562);

La *Sauvegarde des Roys*, etc., sermon de David Home, prêché à Gergeau (Jargeau) 1616 : exemplaire unique. *Le duel de Tithamante* (1603);

Des livres rares à chiffres d'amateurs;

Une série d'anciens bois de typographie orléanaise;

Un *Manipulus curatorum* imprimé par Vivian (1490);

Une suite des Constitutions françaises de 1791 à l'an VIII.

M. Louis Jarry avait confié :

Tarif des Aydes, aux armes du duché d'Orléans reliure en maroquin vert;

De la Procédure criminelle, manuscrit autographe de Pothier, avec une lettre et portrait;

Œuvres de Ruzé, docteur Rigeur, Gallio-Dupré (1534);

Coutumes d'Orléans, Saturnin Hotot (1583), exemplaire de dédicace sur vélin, aux armes d'Entragues, reliure XVIe siècle, aux armes de la ville d'Orléans; le *Roman de la Rose*, manuscrit du XVe siècle, sur papier de fabrique orléanaise, in-folio.

M. de Molandon : un Pyrrhus d'Anglebernies, édité chez Hoys en 1517.

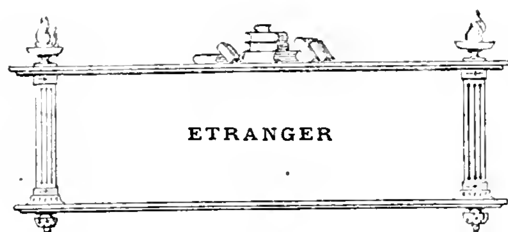
La série D était consacrée aux portraits : Pothier, Jousse, Vallet de Chevigny, Guyot de Grandmaison, Jacques Delalande, Le Normant du Coudray, dessin original de Gauthier.

A citer, dans la série E, un sceau original du recteur (XVIe siècle), une médaille d'or, prix universitaire fondé par Pothier; épreuve magnifique, très rare, portant d'un côté la tête de Louis XV, de l'autre les armes de l'Université.

Parmi les autographes de la collection de M. de Molandon, on distinguait une lettre de Van Gifen, fondateur de la bibliothèque de la nation germanique, des lettres de Delalande, Pajon, Proust de Chambourg, Prévost de La Jannès, Le Barche.

Enfin, M. Guyot avait prêté une série d'autographes de Pothier.

La statue de George Sand. — La cérémonie de l'inauguration de la statue de George Sand, à la Châtre, aura lieu au mois d'août prochain.



Allemagne. — *La production littéraire en Allemagne.* — Nous empruntons au *British and colonial Printer and Stationer*, de Londres, la statistique suivante sur l'activité de la presse en Allemagne :

La Prusse compte 1,635 journaux avec environ 5,000,000 d'abonnés; Bade, la Bavière et le Wurtemberg en ont ensemble 552 avec un million et demi d'abonnés environ; les petits États allemands en ont 360, lus par 680,000 abonnés; l'Alsace-Lorraine en a 52 avec 120,770 abonnés. C'est donc un total de 2,599 journaux. Sur ce nombre, 18 paraissent trois fois par jour, 46 deux fois, 71 sept fois par semaine, 613 six fois, 18 cinq fois, 60 quatre fois, 564 trois fois, 757 deux fois et 413 une fois seulement.

L'empire austro-hongrois compte 518 journaux politiques, dont 297 en allemand et 221 en différents langages. La Suisse en publie 308, dont 233 en allemand et 75 en italien ou en français.

En 1882, il s'est publié, en fait de livres, dans les mêmes pays :

Encyclopédies, bibliographies, dictionnaires, etc.	311
Théologie	1,307
Jurisprudence, politique	1,570
Médecine	839
Sciences naturelles	799
Philosophie	155
Pédagogie, livres de classe	1,851
Littérature enfantine	401
Langues classiques et orientales	577
Langues modernes	439
Langues slave et hongroise	48
Histoire, biographie, mémoires	808
Géographie	364
Mathématiques et astronomie	199
Art militaire, art du vétérinaire	344
Commerce	679
Architecture, science de l'ingénieur, etc.	372
Forêts, chasse, mines, etc	116
Agriculture, horticulture, etc	398
Fiction, poésies, théâtre, etc	1291
Beaux-arts, musique, sténographie, etc	558
Romans et nouvelles	599
Franc-maçonnerie	28
Ouvrages divers	424
Atlas et cartes	346
Total	14,803

En 1862, le total général n'était que 9,779.

— Pendant l'année 1883, ont paru en Allemagne 14,800 livres de toute nature; suivant les sujets, ces ouvrages se répartissent comme suit :

Pédagogie	1,691
Théologie	1,504
Droit	1,301
Belles-lettres	1,207
Médecine	922
Sciences naturelles	832
Histoire et ouvrages populaires	795
Commerce et industrie	671
Beaux-arts	625
Philologie ancienne	609
— moderne	501
Sciences de l'ingénieur	482
Ouvrages pour la jeunesse	386
Art de la guerre, etc	366
Économie rurale	337
Cartographie	329
Géographie	290
Astronomie et mathématiques	221
Philosophie	142
Chasse et forêts	98
Franc-maçonnerie	28
Divers	750

(soit, en moyenne, 40 publications nouvelles par jour!)

Lettres inédites de Gustave-Adolphe. — On vient de retrouver dans les archives de Marbourg une collection de 150 lettres de Gustave-Adolphe et dont on ignorait l'existence. Ces lettres seront publiées par M. S. Hirzel de Leipzig.

Les frères Grimm. — Un comité s'est formé pour élever à Hanau, ville natale des frères Grimm, un monument en l'honneur de ces deux germanistes. On désirerait inaugurer ce monument le 4 janvier prochain, ce qui permettrait de célébrer en même temps le premier centenaire de Jacob Grimm.

La librairie allemande. — Le *Livre des adresses* de Schulze, pour 1884, contient les noms de 6,142 maisons de librairie. Avec les succursales, ce chiffre s'élève à 6,312. Des 6,142 librairies, 1,706 sont des maisons d'éditeurs (1,340 pour les livres, 218 pour des ouvrages d'art, 148 pour la musique). Les autres 4,436 font la commission, l'expédition, etc.

Les 6,312 librairies allemandes ou en relations d'affaires avec les maisons allemandes se trouvent dans 1,440 villes. L'empire d'Allemagne seul en comprend 4,819, dans 1,032 villes (20 villes et 134 maisons de plus qu'en 1883). L'Autriche-Hongrie compte 686 libraires, dans 210 localités.

Le reste de l'Europe comprend 706 maisons, dans 157 villes. En dehors de l'Europe, il figure dans le *Livre des adresses* 101 maisons, dans 41 villes.

Le *Journal de la librairie allemande* et la *Bibliothèque du château de Saint-Cloud.* — Un fait à ajouter au dossier de l'invasion allemande :

Le dernier numéro du *Journal de la librairie allemande* contient, à la septième page, l'avis suivant :

(32562)

« Paul Meubner (à Cologne) met en vente :

« *Magler*, Dictionnaire artistique : 22 volumes. Exemplaire magnifique, relié en fin demi-chagrin de Paris. En parfait état de conservation, à 350 marks (437 fr. 50).

« N. B. — *Provient de la bibliothèque du château de Saint-Cloud.* »

On voit que les incendies ne ruinent pas tout le monde.

Angleterre. — *Un éditeur anglais pensionné par son gouvernement.* — Le Dr J.-A. H. Murray, l'éditeur du *Grand Dictionnaire historique et étymologique de la langue anglaise* en cours de publication, vient de recevoir de la liste civile une pension de 250 livres (6,250 francs).

Une Société pour la protection des auteurs. — Nous empruntons au journal *The Bookseller* du 5 juin ce paragraphe humoristique :

Société pour la protection des auteurs. — Il vient de se former une nouvelle société littéraire, entièrement composée d'auteurs, et dont un correspondant nous expose l'objet dans le résumé suivant :

Obliger les éditeurs à accepter et à publier tous les manuscrits qui leur sont envoyés;

Établir la perpétuité des droits d'auteur;

Obliger les éditeurs à imprimer les noms des auteurs en gros caractères dans leurs catalogues et dans leurs annonces ;

Donner à l'auteur le droit absolu de décider quant au format, au style, au prix et au nombre des volumes dont se composera son ouvrage, ainsi que du nombre et de la nature des illustrations qu'il contiendra ;

Établir l'usage de payer quotidiennement des primes aux auteurs, et de leur fournir quotidiennement des états de vente ;

Annuler toutes les ventes et tous les transferts de propriété littéraire dans les cas où les auteurs croient que les éditeurs font trop de bénéfice sur les livres en question, la propriété devant faire retour aux auteurs;

Doubler tous les honoraires payables aux auteurs en vertu des arrangements actuels;

Amender la loi sur les contrats en ce qui regarde les auteurs, de façon que toute convention entre auteur et éditeur ne soit obligatoire que pour l'éditeur seulement;

Encourager les bonnes relations entre les auteurs et les éditeurs en établissant le droit des auteurs à tous les bénéfices provenant de la vente de leurs œuvres.

Un anonyme découvert. — On ne connaissait pas jusqu'ici l'auteur d'un ouvrage écrit en faveur de la doctrine évolutionniste, et qui, depuis sa première apparition, laquelle date déjà de plusieurs années, s'est vendu à des milliers d'exemplaires. Nous voulons parler de *Vestiges of the natural History of Creation* (*Vestiges de l'histoire naturelle de la création*). Dans une préface à la dernière édition, M. Alexander Ireland, une des quatre seules personnes dépositaires de ce secret, révèle que ce livre est l'ouvrage de feu le Dr Robert Chambers.

La *London Library*. — Les membres de la *London Library* ont tenu, le 29 mai, leur 43e réunion annuelle. Ils sont aujourd'hui au nombre de 1778. Leur revenu de l'année 1883 a atteint 4,675 livres sterling, dont ils ont dépensé 4,278 livres. Pendant la même période, ils ont ajouté 3,574 volumes à leur collection.

La *Bible d'Hexham.* — Un des livres les plus précieux du nord de l'Angleterre a été exposé par M. A. J. Robinson à la dernière réunion de la Société des antiquaires.

Ce livre ancien, connu sous le nom de *Bible d'Hexham*, fait partie de ce qu'il était convenu d'appeler : la vieille Librairie, collection de livres conservés dans l'église Saint-Nicholas de Newcastle. On croit qu'il a appartenu au maire et à la corporation de Newcastle, mais il est maintenant réclamé par le vicaire et les gardiens de l'église Saint-Nicholas comme étant la propriété de l'église. — Un vieux catalogue de la collection, publié par Emerson Charnley en 1829, contient les lignes suivantes :

« Bible sacrée sur velum, S. André de Hexham, fut donnée par Thomas Matheus, fol. »

L'ouvrage, dans son histoire de Newcastle, en fait mention et décrit que c'est un curieux manuscrit comme bible, avec beaucoup de belles illustrations, qui paraissent avoir appartenu à l'église d'Hexham.

En écrivant ces lignes en 1789, l'auteur pensait que l'ouvrage ne devait pas avoir moins de 600 ans d'existence.

M. Robinson expliqua à la réunion susmentionnée que le livre avait été complètement mutilé et que beaucoup des plus belles lettres illustrées avaient été coupées.

La bible a été entourée d'une planche de chêne prise d'un des panneaux d'un vieil orgue de l'église Saint-Nicholas, lequel orgue a été construit par le célèbre constructeur Renatus Harris, plus de deux cents ans avant l'ouvrage.

Une des vieilles chaînes, ayant la forme usitée pour mettre les livres dans l'église, a aussi été attachée au volume.

Fête de Shakespeare. — Une fête de Shakespeare a eu lieu le mois dernier en, Angleterre, au Royal-Albert Hall.

Cette foire dramatique avait été organisée pour éteindre une dette de 125,000 francs, qui pèse sur l'hôpital de Chelsea.

Cent artistes, écrivains et gens du monde, ont contribué à faire revivre l'œuvre de l'immortel poete.

Le *clou* de la fête était une rangee de onze petits théâtres dont les toitures se réjoignaient au moyen d'un dôme de satin blanc que couronnait le buste de Shakespeare. Devant chaque théâtre, une affiche *authentique* du xviiie siècle annonçait le spectacle, et au moment où vous veniez de lire un vieil imprimé constatant, par exemple, que « *Roméo et Juliette*, par maître William Shakespeare, sera représenté ce soir 16 mars 1720 », un rideau se levait et découvrait un superbe tableau vivant représentant une des scènes capitales de *Roméo et Juliette*, reproduite par des dames et *gentlemen* de la meilleure société.

Les figurants étaient lady Alfred Churchill, le baron et la baronne de Bissing, M. Armitage, lady Auckland, la princesse Randhir-Singh, sir Duncan Campbell, etc.

Sir Leighton, président de la Royal Academy, avait dirigé avec une pléiade de peintres et de savants le côté archéologique de ces restitutions shakespeariennes.

La presse anglaise et les imprimeurs. — D'après le *Livre des adresses des journaux*, pour 1884, de Mitchell, il a paru l'année dernière, en Grande-Bretagne, 2,015 journaux se répartissant ainsi : Angleterre, 1,578 (Londres, 401); Pays de Galles, 80; Écosse, 181; Irlande, 156; petite îles britanniques, 20. De tous ces journaux, 179 etaient quotidiens. Aux États-Unis, il a paru, en 1883 : 11,966 journaux, c'est-à-dire 783 de plus qu'en 1882. Des 11,966 journaux, 1,119 étaient quotidiens, 9,136 hebdomadaires. En langue allemande, il a été publié 600 journaux, dont 79 quotidiens. Le Canada compte 639 journaux (il n'y en avait que 622 l'année 1882). De ces journaux, 79 sont quotidiens et 473 hebdomadaires.

Ajoutons qu'il y a, à Londres, 26,226 imprimeurs (dont 631 femmes), 2,379 lithographes, 269 graveurs, 487 fondeurs de caractères, 1,722 hommes de lettres et 1,015 reporters et stenographes.

Une société de librairie italienne. — *Il Bibliofilo* émet l'idée de la fondation d'une *Société de librairie italienne*, et il soumet un projet de statuts à l'adhesion de ses lecteurs et de tous les intéressés à cette utile création. La societé porterait le titre d'*Associazione bibliofila*. Elle s'attacherait à faire respecter les droits de la propriété littéraire, à répandre dans les bibliothèques publiques et privées les bons livres et à combattre la publication des livres notoirement immoraux et obscènes, à encourager la formation de bibliothèques dans toutes les communes, dans les hôpitaux, les casernes..., etc. Elle créerait une caisse spéciale (credito-librario) pour aider les auteurs dans la publication d'ouvrages considérables et pour faire des prêts aux sociétaires. Elle s'efforcerait, en outre, d'établir des relations suivies avec les associations de même genre soit italiennes, soit étrangeres. Le siege de la société serait à Rome.

Une statue à Capponi. — La ville de Florence vien d'elever au marquis Gino Capponi, mort en 1876 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, un monument digne de sa grande intelligence et de ses vertus. Ce monument, qui doit consacrer la mémoire du savant historien de la Republique florentine est placé dans l'église de Santa-Croce, le panthéon des gloires italiennes. L'inauguration en a eu lieu le 29 mai dernier, avec toute la solennité d'une imposante céremonie. Plusieurs discours ont été prononcés, notamment par M. Ubaldino Perrizzi, par le marquis Alfieri et par M. Eugène Rendu, qui a pris la parole au nom des lettrés français.

Hollande. — *Le centenaire d'une société scientifique.* — La *Maatschappy tot nut van het algemeen*, la plus importante des sociétés de vulgarisation des sciences des Pays-Bas, célébrera le 12 août prochain le centenaire de sa fondation.

Russie. — *Le monument de Tourguéneff.* — Le 16 juin, a eu lieu à Saint-Pétersbourg l'inauguration du monument élevé sur la tombe de Tourguéneff.

Il se compose d'une grande dalle en granit foncé, et porte pour toute inscription ces mots gravés sur la pierre : *Ivan Serguièvitch Tourgueneff, 1818-1883.*

Suède. — *Un livre composé, imprimé et relié dans un hospice d'aliénés.* — Une chose bien rare, c'est un livre rédigé par un médecin aliéniste, composé, imprimé et relié par des fous. Un livre de ce genre vient d'être publié dans l'asile d'aliénés de Kouradsdorf, de Stockholm. Pour distraire un auteur aliené, on avait imaginé de l'occuper en installant dans l'asile précité une petite imprimerie. Les aliénés de la maison trouvaient tant d'agrément à ce genre d'occupation que l'auteur malade consentit à les instruire dans l'art typographique. Le directeur de l'asile, M. le docteur Bjornstrom, ayant constaté l'heureuse influence qu'exerçait sur ses malades ce genre d'occupation, s'empressa de donner de l'extension à l'imprimerie de l'écrivain aliéné, et les fous qui montraient des dispositions pour ce travail furent mis au courant de la composition, de l'impression et de la reliure. C'est ainsi que l'ouvrage de M. le docteur Bjornstrom, sur les maladies mentales et sur l'état psychique des aliénés, vit le jour.

Indes. — *Supercherie littéraire.* — Un journal de Calcutta, le *Bangabashi*, a decoupé le livre *John Bull et son ile*, et l'a servi par tranches à ses lecteurs sous la rubrique : « Lettres de notre correspondant de Londres. » C'est de la copie à bon marché, et, pour un Hindou, le procedé est leste.

Japon. — *La Presse.* — Il vient d'arriver à Paris un journaliste japonais, M. F. Yano, directeur du *Hotchishimboun*, principal organe du parti libéral.

M. Yano, qui vient se mettre au courant de nos mœurs et de nos idées, a donné à l'un de nos confrères d'intéressants détails sur la presse japonaise.

En 1875, il n'existait au Japon que 53 publications périodiques; le chiffre était en 1876 de 70, de 156 en 1877, de 225 en 1878. Il atteint actuellement (journaux de toutes sortes, quotidiens, hebdomadaires, etc.) 2,000 environ.

Les principaux organes de cette presse sont au nombre de cinq : le *Hotchishimboun*, organe du parti libéral; le *Nitchinitchishimboun* (*shimboun* veut dire journal), journal officieux qui suit la politique du gouvernement dans toutes ses variations; le *Tchoyashimboun* et le *Mainitchishimboun*, organe du parti radical, enfin le *Kwampo*, journal officiel. Ce dernier est exactement rédigé sur le modèle du *Journal officiel* français, avec le même format et le nombre de pages variables.

Le *Nitchinitchishimboun* compte huit pages sur le format du *Petit Journal* et se vend 20 centimes, ainsi que le journal de M. F. Yano, qui ne comporte que quatre pages, mais du format d'un journal ordinaire.

Les autres ne se vendent que 15 centimes. Tous, au point de vue de la rédaction, sont établis sur le modèle des nôtres, sauf qu'ils se lisent de bas en haut.

Le journal de M. F. Yano, seul, publie des articles littéraires. Son tirage quotidien atteint le chiffre de 20,000 exemplaires.



Amérique. — *Un passage d'Homère expliqué.* — D'après le docteur James, de Boston, les sourds-muets ne sont point sujets ni au mal de mer ni au vertige. — En conséquence, le savant docteur conseille à ceux qui s'aventurent sur mer de se boucher les oreilles avec de la ouate.

L'histoire d'Ulysse forçant ses compagnons de voyage à se boucher les oreilles avec de la cire nous apparait sous un jour tout nouveau, grâce à l'étonnante découverte du docteur James.



La Marseillaise. — *The domestic Monthly*, magazine illustré de la Fashion, de la Littérature et des Beaux-Arts, qui se publie à New-York, informe un de ses correspondants, qui s'en était enquis, que : « L'hymne de la *Marseillaise*, paroles et musique », est attribué à « Roquet de Lille ou l'Isle ». C'est un renseignement dont nous ne voudrions pas priver nos lecteurs.



Curieuse coquille. — *The Caterer*, le journal gastronomique de New-York, emporté sans doute par la vocation, annonce ainsi notre publication :

LE LIÈVRE. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.



A travers les Revues.

— Le *British and colonial Printer and Stationer* (22 mai) met en garde les papetiers du Royaume-Uni contre l'invasion des détestables produits allemands, et principalement des cartes de Noël. Il nous apprend que, dans les quatre premiers mois de l'année, l'Angleterre a exporté pour 343,543 livres sterling (8,588,575 francs) de livres imprimés, et pour 524,3?8 liv. sterl. (13,107,700 francs) de papier.



— Lord Lytton donne à *The Fortnightly Review* de juin une brillante causerie dont le titre est la phrase célèbre : *Le style, c'est l'homme*; M. A.-J. Wilson, dans *A World in pawn* (*Un monde en gage*), prédit à la France la banqueroute comme inévitable conclusion de ses emprunts successifs; enfin à propos de la grande édition de Sophocle du prof. Jebb, le prof. S.-H. Butcher écrit quelques pages savantes sur le grand poète dramatique grec.



— *The Gentleman Magazine* publie une étude sur Tabourot, le seigneur des Accords, qui prouve chez son auteur, M. James Mew, une connaissance parfaite de notre vieille littérature. La canne de Balzac fait le sujet d'un article amusant de M. J.-W. Sherer, qui a emprunté à M. Paul Lacroix et au *Livre*, comme il se plaît, du reste, à le reconnaître, une grande partie des renseignements qu'il communique à ses lecteurs.



— Nous avons reçu le numéro de mai du nouveau journal de bibliographie publié à Londres : *The Library Chronicle*. A signaler surtout, une étude de M. Edward Edwards sur les recherches faites dans le Levant et particulièrement dans les monastères du mont Athos, pour trouver d'anciens manuscrits.



— La très belle publication de MM. Cassell et Cie, intitulée *The Magazine of arts*, contient, pour mai, un article illustré sur les elzévirs rares et surtout sur le *Pastissier françois*; une très curieuse description des cartes de visite vénitiennes, par M. H.-F. Brown; l'annonce détaillée et flatteuse de la nouvelle édition illustrée de Musset et des dessins de M. Lalauze, enfin un article intéressant et spirituel de M. Robert L. Stevenson à propos de Fontainebleau et des colonies de peintres qui se sont établies auprès, et notamment à Barbizon.



— Dans la *National Review* de mai, deux articles littéraires sont à citer : « Un auteur allemand populaire », *A popular German Author*, par Helen Zimmern. Il s'agit de Scheffel, qui, sans être un génie ni même un grand écrivain, représente la moyenne de l'esprit allemand. Un détail curieux, c'est que l'auteur de l'article, dont le nom est allemand, et qui étudie un écrivain jaloux de n'employer que des mots d'origine bien allemande, ne saurait exprimer sa pensée sans faire de fréquents emprunts au français. — L'autre article est de M. E.-M. Clerke et a pour titre : « Circé dans la poésie du moyen âge » (*Circe in mediæval song*). Il n'est pas sans intérêt de voir Circé se transformer en sirène et en fée Morgane.



— Nous remarquons dans *The Nineteenth Century* quelques pages aimables inspirées par les ouvrages de M. Legouvé sur l'art de parler en public, et signées Hamilton Aïdé; un curieux article de sir J. Pope Hennessy sur ce que les Irlandais aiment à lire : *What do the Irish read?* et une étude comparée, superficielle, mais étendue, de la manière de passer le dimanche chez les différents peuples civilisés : *The Continental Sunday*, par William Rossiter, un des promoteurs du mouvement d'opinion qui a déjà fait obtenir en Angleterre l'ouverture, le dimanche, de plusieurs musées et bibliothèques auxquels le peuple ne pouvait auparavant avoir aucun accès.



Allemagne. — *Blätter für literarische Unterhaltung.* (1er avril.)

V. Gottschall : Le prince de Bismarck et son évangéliste.

(10 avril). R. Ortmann : Recueils de poésie.

(17 avril). W. Rogge : Le dernier tome des mémoires de Metternich.

W. Meyer : Livres astronomiques.

(24 avril). R. v Gottschall : Les poètes allemands à l'étranger.

R. Dœhn : ouvrages philosophiques et relatifs à l'histoire de la civilisation.

(1er mai). La littérature des voyages en Espagne et en Portugal.

(8 mai). R. v. Gottschall : E. Geibel.



Centralblatt für Bibliothekswesen. (Juin.)

C. Wendeler : Pour servir à l'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Meusebach.

M. Ilgenstein : Recherches sur l'histoire de l'imprimerie.

V. Falk : Jean Fust de Mayence s'est-il rendu coupable de contrefaçon?



Deustche Revue (juin).

R. Eitner : La musique d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

F. v. Holtzendorff : L'université d'Edimbourg dans le passé aujourd'hui.

Le roi Léopold Ier comme critique.



Deutche Rundschau (mai).

F. v. Sarburg : Alessandro Manzoni.

N. Scherer : Etudes sur Gœthe.

Faut-il peindre nos statues?

Le roman naturaliste, par Ferdinand Brunetière.

Ernest Renan : L'islam et la science.

H. Boland . La guerre prochaine entre la France et l'Allemagne.



Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes (10 mai).

Frankl : Les salons de Vienne et la littérature.

K. Grün : Sur l'histoire littéraire comparée.

M. Laudau : Origine des Ariens.

(17 mai). E. Wichert : Le centenaire de Raupach.

Frankl : Les salons de Vienne et la littérature.



Die Grenzboten (10 avril).

J. Minor : Les poésies de Gœthe.

(24 avril). Un ouvrage retrouvé d'Emmanuel Kant. L'élément catholique dans la littérature allemande.

(1 mai). R. Waldmüller : Emmanuel Geibel, pro memoriam.

(15 mai). G. Weber : Une période douloureuse de l'histoire d'Allemagne.

(22 mai). Gladstone et l'éloquence parlementaire.

A. Lier : La biographie de Grillparzer par Laube.

La fête commémorative de Luther à Iéna.



Unsere Zeit. (Mai.)

N. Lauser : Emilio Castelar.

G. Porter : Gottfried Semper et l'architecture contemporaine.

R. Doehn : L'inhumation des morts chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

(Juin). R. v. Gottschall : Emmanuel Geibel et le nouveau lyrisme.



Italie. — *Il Bibliofilo.* (Avril.)

Z. Volta : Sur les titres des livres.

C. Lozzi : A propos de l'édition originale de « la Ninfa Tiberina » de Fr. M. Molza.

C. Arlia : Curiosités bibliographiques.



Nuovo Antologia (15 mai).

G. Chiarini : Les mémoires de H. Heine.

L. Saredo : La princesse Charlotte d'Angleterre.

Les explorations du haut Ogoué. Lettres de S. de Brazza et de Pecile.

Giovanni Prati (nécrologie).



Rassegna nazionale (1er juin).

C. Fontanelli : Il Potere regio e la dinastia di Savoia.

A. Tononi : Il Marchese Cesare d'Azeglio.

Rassegna italiane. (Mai.) Il Monoteismo primitivo.



Le journal illustré l'*Illustrazione italiana* a consacré son numéro entier, texte et dessins, du 8 juin, au 25e anniversaire de l'indépendance Deux des gravures représentent l'entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan, les 7 et 8 juin 1859. D'autres dessins rappellent les batailles de Montebello et de Magenta.



— Une nouvelle revue mensuelle, l'*Italia unitaria*, dont le titre suffit à indiquer les tendances, paraît depuis le mois d'avril.



Belgique. — *Revue générale.* (Mai.)

La civilisation dans l'Amazonie.

L. de Monge : Pour Cervantes.



Amérique. — Nous remarquons dans une revue américaine spécialement consacrée aux questions religieuses, *The Andover Review* (Boston; mai), un compte rendu très sympathique du récent livre de M. Edgar Evertson Saltus sur Balzac (Boston; Houghton, Mifflin et Cie, 1884).



— *The Atlantic Monthly* de Boston est, à coup sûr, un des plus intéressants *magazines* qui se publient en langue anglaise. Le numéro de juin contient, au milieu de beaucoup d'autres articles de valeur, quelques pages sur les concerts de musique classique à Paris. Citons aussi une curieuse étude sur le légendaire serpent de mer, avec figures à l'appui, et deux comptes rendus, l'un du remarquable livre d'Edgar Evertson Saltus sur Balzac, l'autre des *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.



— *The Decorator and Furnisher* est une fort belle publication illustrée, consacrée aux arts décoratifs dans leurs rapports avec la maison et le mobilier, et qui paraît mensuellement à New-York. Le numéro de mai contient un article de M. Théodore Childe sur le mobilier français et plus particulièrement sur l'ameublement qui convient aux bibliothèques.



— Courte, mais excellente notice sur le poète américain Bryant dans *The Literary World* du 3 mai (Boston).



— Nous remarquons dans *The North American Review* de juin (New-York) une critique sévère, mais assez juste, il nous semble, du douteux grand poète qui a illustré le nom de Walt Whitman. L'article est signé : Walker Kennedy.

— *The Princeton Review* (New-York, mai) contient une étude remarquable dans laquelle le prof. Joseph Le Conte compare les facultés psychiques des animaux à celles de l'homme (*The psychical relations of man to animals*), et un article où M. Brandes Matthews fait justice des biographes de Sheridan, tout en annonçant une nouvelle édition des comédies de cet auteur, laquelle sera précédée d'une notice biographique digne enfin de celui qui en sera l'objet.

— *Shakespeariana* (Philadelphie) est une revue exclusivement consacrée à Shakespeare et dont nous avons déjà parlé. Le numéro d'avril contient un article de M. T.-W. Hunt, intitulé *La Critique shakespearienne sur le continent*, où il est dit que la France en est encore, à peu de chose près, à l'opinion de Voltaire sur le grand poète dramatique anglais, qu'à part Guizot, M. Villemain, Hugo et Taine, personne qui vaille la peine d'être cité ne s'est occupé parmi nous de Shakespeare, et qu'il ne faut pas s'attendre à le voir apprécié dans notre pays tant que nous ne croirons pas en Dieu.

— Nouveau magazine publié à New-York par MM. G.-A. Adams et fils, sous le titre de *Descriptive America*.



France : *Aniel.* — *Bouisson.* — *Chantrel.* — *Chapron.* — *Derriey.* — *Dunod.* — *Jaime.* — *Fournier.* — *Maret.* — *Tourneux.* — *Valade.* — **Étranger** : *Bright.* — *Byrne.* — *Pae.* — *Pritchard.* — *Smith.* — *Droysen.* — *Kobb.* — *Ulm.* — *Bernstein.* — *Bruning.* — *Berghaus.* — *Notter.* — *Gorner.* — *Thöl.* — *Gurckhaus.* — *Gazino.* — *Dogget.* — *Gross.*

FRANCE

— Un professeur de Lyon, M. Aniel, vient de mourir, en léguant à la Comédie-Française une précieuse collection.

Moliériste passionné, pendant sa longue carrière, il a réuni les diverses éditions des œuvres de Molière et tous les documents, études, critiques, etc., concernant l'auteur du *Misanthrope*.

— M. Bouisson, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, doyen honoraire, ancien député à l'Assemblée nationale, a succombé dans cette ville à une maladie de foie, à l'âge de soixante et onze ans.

M. Bouisson était l'auteur de nombreux ouvrages de médecine fort estimés.

— M. Chantrel, directeur des *Annales catholiques*, vient de mourir à l'âge de soixante-six ans.

M. Chantrel était entré à l'*Univers*, il y a de longues années, pour y faire le feuilleton des sciences. Son activité était prodigieuse, et le travail absorbant de la rédaction lui laissait le temps de composer des livres. La liste de ses ouvrages est considérable. Elle comprend des cours complets d'histoire, des cours de littérature, des grammaires grecque, latine et française, diverses biographies, une *Histoire des Papes*, qui est une véritable histoire universelle.

— M. Léon Chapron, le chroniqueur bien connu, est mort le mois dernier, à Bois-Colombes : il a succombé aux suites d'une bronchite qui dégénéra rapidement en phtisie galopante.

Avocat, il avait été secrétaire de Clément Laurier et avait plaidé plusieurs fois pour son ami M. Aurélien Scholl. Il débuta comme journaliste au *Gaulois* ; de ce journal il passa au *Figaro;* en dernier lieu, il écrivait à l'*Événement* et au *Gil-Blas*.

Ses articles les plus goûtés ont été réunis en un volume intitulé *Le long des rues*.

— On annonce la mort de M. Jules Derriey, un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la typographie par l'invention des machines cylindriques destinées aux journaux à grand tirage. M. Derriey était un véritable inventeur, dans l'acception la plus haute du mot, se consacrant tout entier à ses recherches mécaniques, et poursuivant avec plus de zèle le succès de ses idées qu'il n'était habile à en tirer profit.

C'est dans les ateliers typographiques du *Moniteur universel* qu'il appliqua d'abord ses découvertes, et l'on peut dire que c'est bien à lui, encore une fois, que

les presses pour le tirage à grand nombre des journaux sont redevables des premiers et des plus considérables progrès. En dépit de ses mérites, M. Jules Derriey, qui était aussi modeste que savant, n'avait pas même obtenu les récompenses auxquelles il était un des premiers à avoir droit.

— Nous apprenons le décès de M. Dunod, libraire, qui a publié une grande partie des ouvrages parus dans ces vingt dernières années à Paris, sur l'art de l'ingénieur des ponts et chaussées, sur les mines et sur toutes les sciences appliquées en général.

— On annonce la mort de M. Ernest Jaime, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Versailles.

Il avait collaboré à un grand nombre de pièces qui ont eu un certain succès.

Parmi les auteurs dramatiques avec lesquels il avait collaboré, citons Dumanoir, Bayard, Lambert Thiboust, d'Ennery, Duvert, Lauzanne, etc.

— On annonce la mort du docteur Fournier, décédé à l'âge de cinquante ans.

Après avoir remporté dans l'internat des hôpitaux de Paris la grande médaille d'or de l'École de médecine, M. Fournier, reçu docteur en médecine en 1861 et docteur ès sciences naturelles en 1865, se livra peu à la pratique médicale; il consacra presque toute son activité à la botanique, où il prit bientôt un rang élevé par de nombreuses et importantes publications, dont l'une fut couronnée, en 1875, par l'Académie des sciences. L'un des fondateurs de la Société de botanique, il en fut longtemps le secrétaire. Il avait été chargé par le gouvernement français de rédiger la flore du Mexique, et il commençait, pour la flore du Brésil, sous les auspices de l'empereur dom Pedro d'Alcantara, la publication de deux monographies, lorsque la mort est venue le surprendre.

— M. Maret, primicier de Saint-Denis, archevêque de Lépante, doyen de la Faculté de théologie de Paris, est mort le mois dernier, à l'âge de quatre-vingts ans.

Né à Alais en 1804, M. Maret fit ses études au lycée de Saint-Sulpice et fut d'abord vicaire à Saint-Philippe-du-Roule, puis, en 1840, professeur à la Faculté de théologie de Paris.

Vicaire général de l'archevêché de Paris, il fut nommé évêque de Vannes; mais devant l'opposition de la cour de Rome, qui lui reprochait ses tendances libérales, il donna sa démission et fut nommé évêque *in partibus* de Sura.

En 1869, M. Maret se prononça nettement sur l'infaillibilité du pape; il publia à ce sujet un livre curieux qui fut anathématisé par l'*Univers*.

Il a publié en mars dernier, sous ce titre : la *Vérité catholique et la Paix religieuse*, un ouvrage qui semblait être son testament politique et religieux, et dans lequel il cherchait une dernière fois à réconcilier l'Église avec les idées modernes.

— M. Prosper Tourneux, inspecteur général des chemins de fer, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Élève de l'École polytechnique, M. Tourneux servit d'abord dans l'artillerie; il quitta l'armée lors de l'organisation du service des chemins de fer au ministère des travaux publics et devint inspecteur général des chemins de fer. On lui doit la traduction de la *Législation des chemins de fer en Allemagne*, du baron Reden, accompagnée de notes et commentaires.

— Un poète et un écrivain distingué, M. Léon Valade, est mort des suites d'une méningite, le 18 juin.

Il fut un des membres les plus assidus du cénacle connu sous le nom de Parnasse contemporain.

L'Académie avait, il y a une dizaine d'années, couronné son premier volume de poésies, *A mi-côte*. Il avait en outre fait paraître, en collaboration avec Albert Mérat, *Intermezzo*, traduit de Henri Heine, ainsi que les *Nocturnes*.

Le théâtre de l'Odéon a représenté de lui divers à-propos dont le dernier, *les Papillotes*, joué le 15 janvier 1883, fut un réel succès.

Il préparait un nouveau recueil de vers : *Tableaux vénitiens*.

Il a collaboré assidûment à la *Jeune France*.



Angleterre. — L'*Athenæum* consacre une notice émue à un de ses principaux collaborateurs, M. H.-A. Bright, qui est mort le 5 mai dernier. Il était né en 1830. Il avait collaboré à l'*Examiner*, à la *Gardeners' Chronicle*, à la *Quarterly Review* et était un membre actif de la société connue sous le nom de « Philobiblion ». On lui doit une édition de poèmes inédits de Burns, et une autre également, de poésies inédites de sir Kenelm Digby, dont sa famille possédait les manuscrits depuis longtemps. Les articles de la *Gardeners' Chronicle* et de la *Quarterly* ont été publiés en deux volumes par MM. Macmillan, sous ces titres : *Une année dans un jardin du Lancashire* (*A Year in a Lancashire Garden*), et *le Parterre anglais* (*The English Flower Garden*). Il avait été très lié avec Nathaniel Hawthorne: il conservait de lui une correspondance dont la publication serait d'un grand intérêt.

— On annonce la mort d'un des plus vieux *reporters* de la presse européenne, M. John Byme, qui, depuis cinquante-quatre ans, faisait les comptes

rendus des Chambres anglaises. Il avait quatre-vingt-quatre ans et il faisait encore, trois semaines avant de mourir des suites d'un accident, son service régulier au *Morning Advertiser*.

— Le 9 mai, est mort à Dundee, en Écosse, M. David Pae, rédacteur en chef du *People's Friend* (*l'Ami du Peuple*), journal hebdomadaire publié à Dundee. Il est l'auteur d'un assez grand nombre de romans et nouvelles.

— Le 11 mai, est mort M. Henry Baden Pritchard, ancien collaborateur du *Morning Advertiser* et du *Daily News*, auteur de romans remarqués et d'un ouvrage pittoresque intitulé : *Photographic studies of Europe*. Il occupait une fonction scientifique importante au laboratoire de l'Arsenal de Woolwich et consacrait presque tout le temps que lui laissaient ses devoirs officiels à la rédaction du journal spécial *The Photographic News*, dont il était propriétaire.

— Le savant docteur Robert Angus Smith est mort le 12 mai dernier. Il était né en 1817. Les analyses de l'air impur des villes comparé à celui des campagnes ont rendu son nom célèbre. Parmi ses travaux, citons : *Memoirs of John Dalton, and History of the atomic theory up to his time* (*Mémoire de John Dalton et histoire de la théorie atomistique jusqu'à son temps*), etc., etc.

Allemagne. — On annonce la mort, à Berlin, de l'historien, M. Gustave Droysen, qui fut professeur à Kiel et à Iéna et qui fit partie, en 1848, du parlement de Francfort. Dans cette assemblée, M. Droysen fut secrétaire de la commission de la Constitution.

On a de lui : *Histoire de la politique danoise d'après les documents officiels* (1850); — *Histoire d'Alexandre le Grand* (1833); — *Histoire de l'Hellénisme* (1836-1843); — *Cours sur l'histoire de la guerre d'indépendance en Allemagne* (1846); — *Vie du feld-maréchal de Wartembourg* (1851); — *Histoire de la politique prussienne* (1855-1863); — *Sources et documents pour l'histoire du Grand-Électeur*.

Il faut aussi citer ses traductions d'Eschyle, d'Aristophane, du *De finibus* de Cicéron, et une dissertation : *Phrynicus, Eschyle et la tragédie* (1841).

— G.-F. Kolb, l'auteur de plusieurs ouvrages de statistique et d'opuscules politiques, est mort le 16 mai à Munich. Kolb était membre du parlement de 1848 (gauche). De 1863 à 1866, il a rédigé la *Frankfurter Zeitung*; de 1863 à 1872, il était membre de la chambre des députés de Bavière.

— Adolf Ulm, libraire-antiquaire à Leipzig, très apprécié à cause de ses connaissances bibliographiques, est mort à Leipzig, le 22 avril, à l'âge de soixante et un ans.

— Le Dr A. Bernstein, auteur d'un grand nombre de petites nouvelles fort populaires en Allemagne, est mort à Berlin, le 12 février, à l'âge de soixante-douze ans. M. Bernstein s'occupait, en dehors de ses travaux littéraires, de sciences naturelles.

— Au mois d'avril est décédé à Francfort le Dr Adolf von Brüning, ancien membre du Reichstag et propriétaire du *Frankfurter Journal*. Il a dépensé de fortes sommes pour mettre en pratique ses théories humanitaires.

— Le célèbre géographe et cartographe Prof. Heinrich-Karl Berghaus est mort à Stettin, le 17 février. Berghaus (né en 1797) a été un des amis d'Alexandre de Humboldt.

— Le Dr F. Notter, ancien député, qui a traduit l'œuvre du Dante en allemand, et auteur d'une biographie d'Uhland, est mort à Stuttgart, le 15 février. Il était né en 1801.

— Le 12 avril, est mort à Hambourg le doyen des comédiens de cette ville, Ch. Aug. Gorner, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes font encore partie du répertoire allemand.

— Un des meilleurs connaisseurs du droit maritime et commercial, le docteur H. Thöl, professeur à l'université de Gœttingue, est décédé le 16 mai.

— Ludwig Gurckhaus, un des libraires éditeurs de musique les plus connus de Leipzig, est mort le jour de la Pentecôte.

Italie. — Le professeur Giuseppe Gazzino, traducteur du *Faust* de Gœthe en italien, vient de mourir.

États-Unis. — M. Kate N. Dogget, de Chicago, connu surtout pour avoir traduit la *Grammaire des arts du dessin* de Ch. Blanc, est mort dernièrement à Cuba.

— Nous avons à enregistrer, à la date du 6 mai, la mort, à Philadelphie, du professeur Samuel D. Gross, docteur en médecine, né en 1805. Il a publié un grand nombre d'ouvrages médicaux qui sont classiques aux États-Unis, entre autres des éléments de pathologie, un traité des maladies des voies urinaires, un manuel de chirurgie militaire, etc.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 mai). A. Michel : Le Salon de 1884. — Hymans : Paul Vitzthumb. — Arty : La collection de médailles artistiques de la Renaissance de M. Robinson. — Cros et Henry : Les monuments de l'Eucaustique. — Mémoires de Gouthière. — (1er juin). Pawlowski : Théorie de la figure humaine avec dessins originaux de Rubens. — ARTISTE (avril). Feuillet de Conches : Ch. R. Leslie. — Nébo : Maurice Rollinat. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts; au Luxembourg.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (2e liv.). Kohler : Note sur un manuscrit de la bibliothèque d'Arezzo. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — Welvert : Philippe le Bel et la maison de Luxembourg. — Bisson de Sainte-Marie : Testament de Jacques de Tarente, dernier empereur de Constantinople, en faveur de Louis d'Anjou (1383). — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (juin). Glardon : Ch. Gordon. — De Verdilhac : Les origines des grandes familles nobiliaires. — Marc-Monnier : Le Tasse et ses critiques récents. — Rey : De Bordeaux à l'île Maurice. — De Amicis : La Genève italienne. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (février). Bibliographie du XVIe siècle. — Moulin : L'*Iliade*, trad. Barrier. — Note sur un manuscrit janséniste. — Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — (Janvier). H. Moulin : La marquise de Simiane et le marquis de Caumont (lettres inédites). — De la Borderie : Notice sur l'imprimerie à Nantes au XVIe siècle. — L. T.: Notice sur un manuscrit singulier : *Les convulsionnaires jansénistes.* — BULLETIN MONUMENTAL (1884, no 5). De Marsy et Travers : Excursion de la Société française de géographie à l'île de Jersey. — H. Jadart : Le bourdon de Notre-Dame de Reims. — A. Saint-Paul : La Renaissance en France, à propos du récent ouvrage publié sous ce titre. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (17 mai). Une reconnaissance par un officier de cavalerie en bourgeois. — (31 mai). Le catéchisme de Souvarow. — (7 juin). Conversations sur le service en campagne. — A propos du réseau stratégique. — (14 juin). Conférence sur le Tonkin. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Delaborde : La légation du cardinal Balue en 1484 et le Parlement de Paris. — Vitu : Le jeu de paume des mestayers et l'Illustre théâtre. — Etat des livres et manuscrits de Jean Racine remis à la bibliothèque du Roi en 1756. — BULLETIN DE LA SOCIETE HISTORIQUE ET DU CERCLE SAINT-SIMON (1884, no 2). Gebhart : Conférence sur Fra Salimbene. — Foncin : L'Alliance française et l'enseignement de la langue nationale en Algérie et en Tunisie.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 mai). Mgr de Harlez : La religion primitive des Chinois. — P. Allard : Les persécutions au IIIe siècle. — Vigouroux : Hæckel et le monisme. — Lavollée : Les conclusions d'une enquête sur la condition des classes ouvrières en Europe. — Doncieux : Le comique de Molière et le comique de Marivaux. — CORRESPONDANT (25 mai). De Gaillard : Les partis et la monarchie en 1884. — Dronsart : Littérature princière; la reine Victoria et la princesse Alice. — De Contenson : L'armée chinoise. — Douhaire : *Fénelon à Cambrai*, par E. de Broglie; *Jean de Witt*, par Lefèvre-Pontalis; *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, par Daremberg et Saglio. — (10 juin). Mme Craven : Un opuscule religieux du général Gordon. — De Bremond d'Ars : Les dernières années de Jean de Vivonne et l'enfance de Mme de Rambouillet. — Montalembert et Cornudet. — Lacointa : *Les pays libres, leur organisation et leur éducation*, par M. Ferrand; *Le Play*, par de Ribbe. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 mai). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — Pillon : *Les apôtres, essai d'histoire religieuse d'après la méthode des sciences naturelles*, par E. Ferrière. — (24 mai). Pillon : L'*Utilitarisme*. — Grindelle : *La loi morale*, par Barbier. — (31 mai). Pillon : Lettres inédites de Spinoza. — (7 juin). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — Grindelle : *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire*, par Hins.

ECONOMISTE FRANÇAIS (17 mai). Nos entreprises coloniales : le Tonkin, Madagascar. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1884. — La terre au XIXe siècle : la division de la propriété en Angleterre. — (24 mai). L'agriculture européenne et la concurrence exotique. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les quatre premiers mois de 1884. — Le socialisme légal : ses théoriciens, ses apologistes, ses hommes d'Etat. — (31 mai). Le projet de loi allemand sur les sociétés anonymes. — Le socialisme légal : ses théoriciens, ses apologistes, ses hommes d'Etat. — La question des consulats au point de vue des informations. — (7 juin). La question égyptienne : de l'inutilité et de l'inopportunité de modifier la loi de liquidation. — Les associations agricoles. — Des obligations légales : Instruction primaire et service militaire; de la prématuration. — (14 juin). Les successions et donations et la richesse de la France. — Le projet de loi allemand sur les sociétés anonymes. — La proposition Bérenger et la question pénitentiaire — Le ministère des affaires étrangères et le *Foreign Office*. — Les discussions de la So-

ciété d'économie politique : Où la femme, au point de vue économique, est-elle mieux placée : au foyer de la famille ou à l'atelier?

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). Lettres de MM. Parodi et Leconte de Lisle. — Comment se fait une pièce de théâtre. — (31 mai). Les *Blasphèmes*. — Le *Dictionnaire de Nysten*. — M. Cumberland et ses expériences. — A travers les autographes. — A propos du *Maître de Forges*. — Billets inédits de Ponsard. — (15 juin). *Le Député de Bombignac*. — *Sapho*. — *Les Patenôtres d'un surnuméraire*. — Le général Margueritte. — Lettre inédite de Lamartine. — Lettres inédites d'Aimée Desclée. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). De Fourcaud : Le Salon de 1884. — L. Courajod : La part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture de la première Renaissance française. — Guizot : Les expositions de MM. Munkacsy et Baudry. — A. de Lostalot : M. Bracquemond. — L. Palustre : Les sculpteurs français de la Renaissance. — Th. Duret : Expositions de la Royal Academy et de la Grosvenor Gallery.

L'HOMME (25 avril). G. Hervé : L'anthropologie anatomique. — Ph. Rey : Les Botocudos et les Purys. — Demker : Les moulins à prières des bouddhistes.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 mai). Darvault : Unité de la pensée. — De Rossi : La politique française au XVI[e] siècle. — Croiset : L'éloquence attique au V[e] siècle. — Penant : Les Anglais au moyen âge. — (24 mai). Caro : Théorie de la philosophie contemporaine sur la nature. — Delmont : L'imagination et la mémoire intellectuelle. — (31 mai). Darvault : Schopenhauer. — (7 juin). Ch. Huit : Philosophie de Marc-Aurèle. — Mahaffy : De l'unité de l'*Iliade*. — (14 juin). Le Bidois : Une nouvelle carte de France. — INTERMÉDIAIRE (25 mai). Modes des Athéniennes. — Millevoye chansonnier. — Mois littéraire. — Clément Marot retouché par Conrart. Revue rétrospective. — André Theuriet. — Caricatures parues en 1871. — Dédicaces excentriques. — Anonymes. — Pseudonymes. — Benjamin Constant. — L'*Ane d'or* d'Apulée. — Testament inédit et documents sur Ch. Racot Grandval, acteur de la Comédie française. — (10 juin). Mémoires inédits sur le XIX[e] siècle. — Le blason dans V. Hugo. — M[me] Tallien. — M[lle] Arnould. — Histoire de la guerre de 1870. — Pétrarque et Laure. — Louis Bouilhet. — Shakespeare et les roses de Provins. — Th. Gautier et la strophe LXV d'*Albertus*. — Hommage rendu à Littré par Veuillot. — L'Alsace supérieure et le catalogue Didot.

JEUNE FRANCE (mai). Alleuet : Bazaine à Metz. — An. France : Un soldat chroniqueur : Bernal Diaz. — Boutarel : Les operas français à l'étranger. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ch. Levêque : Psychologie des grands hommes. — Egger : Publications récentes sur Plutarque. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — B. H. : Sur les auteurs du Sexte. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mai). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Armement, instruction, organisation et emploi de la cavalerie. — Plessix : Le fusil de l'avenir. — Kirn : L'alimentation du soldat.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). La trompette marine. — F. Denis : Le syllabaire illustré de Jean de Barros. — La croix de Couchet (Côte-d'Or). — Capus : L'ombre ou ombre-Chevalier. — Les Tornabuoni. — (15 juin). P. Mantz : Jean Bologne. — E. Molinier : Le château de Wartburg. — Une circulaire de Topffer illustrée. — Ed. Garnier : Chandelier en fer forgé. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 avril). Histoire de l'origine et de l'établissement de l'inquisition en Portugal. — (1[er] et 8 mai). Jean Fusco : Les poètes lyriques de l'Autriche. — A. Houssaye : Glose à ma maison. — (1[er] et 7 juin). Em. Castelar : Un dialogue romain. — MOLIÉRISTE (juin). L. Moland : La sépulture ecclésiastique donnée à Molière.

NATURE (24 mai). Tissandier : Ad. Wurtz. — Le grand ascenseur de Stockholm. — Brown-Sequard : Attitudes après la mort. — Vidal : Photographies colorées. — (31 mai). Les nouvelles canonnières à roues de la marine française. — Éclairages électriques privés. — Curiosités physiologiques : Les coureurs. — (7 juin). Kellus : La double vue ; expériences de M. Cumberland. — Laplaiche : L'*Orient-Express*. — Le tunnel de la Manche. — (14 juin). Bouchot : Le jeu des lutteurs. — Pasteur : Sur la rage. — Vila : Le grand canon du rio Colorado aux États-Unis. — NOUVELLE REVUE (15 mai). P. Bourget : Ivan Tourguéneff. — Astruc : Les associations libérales belges. — St. Meunier : Le ciel géologique. — Gagnière : Un madhi au XVIII[e] siècle. — (1[er] juin). Alex. Dumas : Aimée Desclée; notes d'une *Visite de noces*. — Ramus : Le péril financier et la République. — Louis Pauliat : Madagascar.

POLYBIBLION (mai). V. de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — V. Vaillant : Théâtre. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés : Publications relatives à l'Afrique. — Chronique : Les manuscrits du mont Athos, du château de Stowe. — Bibliographie bretonne. — Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 juin). Colfavru : Les Bonaparte et la Révolution française. — E. Charavay : Une lettre de M[me] de Staël. — J. Penaud : Le conventionnel Noël Pointe. — Les paysans sous l'ancien régime. — Autographes et documents révolutionnaires annotés par Et. Charavay. — REVUE D'ADMINISTRATION (mai). Martinet : De l'affouage communal. — Guignard : Statistique des établissements de bienfaisance en Algérie. — REVUE ALSACIENNE (mai). Grucker : Les Schweighœuser. — A. Michel : Le Salon alsacien-lorrain. — Kuhff : La littérature populaire en Alsace. — Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg. — *Curiosa; Hymne à la liberté*. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (avril). Ph. Berger : Lettres à M. Alex. Bertrand sur une nouvelle forme de la triade carthaginoise. — Aubé : Un supplément aux *Acta sincera* de Ruinart; actes inédits de l'évêque de Pamphylie Nestor. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Société nationale des antiquaires de France. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). De Montaiglon : Bertinet. — Vaillant : Joseph Roettiers. — Marionneau : Acte de naissance de Germain Boffrand. — H. Jouin : Les portraits d'artistes français à la villa Médicis. — J.-C. : La statue d'Eugène Delacroix. — REVUE BRITANNIQUE (mai). Les sectes de l'Église russe. — Origine des Indiens de l'Amérique. — Le chevalier de Pougens. — Statistique maçonnique. — La gestion financière en France depuis 1871. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (juin). M[me] de Duras : Édouard. — Cyrano de Bergerac : Le *Pédant joué*. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Winckelmann : De la beauté dans l'art. — M[me] d'Épinay : Mémoires et correspondance. — Carducci : Ça ira (1792), sonnets; trad. inéd. — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (19 mai). Du Sommerard : Catalogue du musée de Cluny. — Vatel : Histoire de M[me] du Barry. — (26 mai). Dieulafoy : L'art antique de

la Perse. — Mme Dieulafoy : La Perse, la Chaldée et la Susiane. — O. Müller : Les dîmes. — Szanto : Recherches sur le droit de bourgeoisie en Attique. — (2 juin). Brunot : Un fragment des histoires de Tacite. — Tamizey de Larroque : Lettres de Chapelain. — Forneron : Histoire générale des émigrés. — (9 juin). Cognat : Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. — Harrisse : Les Corte Real et leurs voyages au nouveau monde. — Haller : Proverbes espagnols. — De Hellwald : Histoire de la civilisation dans son développement naturel. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). E. Montégut : H. Heine; années de jeunesse, poésies lyriques. — Tcheng-Ki-Tong : La Chine et les Chinois. — V. Duruy : Une dernière page de l'histoire romaine. — Amagat : M. Gambetta. — Brunetière : Une récente *Histoire de l'émigration*. — (1er juin). Duc de Broglie : La première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Tcheng-Ki-Tong : La Chine et les Chinois. — Lavisse : Universités allemandes et universités françaises à propos de livres récents. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande. — Brunetière : *Les Blasphèmes* de M. Richepin. — REVUE GENERALE (15 mai). Kanner : Catherine II et Grimm. — (1er juin). E. Meyer : Les colonies et l'émigration. — P. Morel : Le *Tartuffe* de M. Coquelin. — Hugounet : La poste des califes et la poste du shah, d'après des documents inédits. — REVUE DE GEOGRAPHIE (mai). Ch. Labarthe : La frontière nord du Tong-King. — A. Muteau : Les Anglais en Guinée. — Thouars : Communication topographique sur la Bolivie et le grand Chaco. — Drapeyron : Plan d'une école nationale de géographie. — Dupuis : Mon retour au Tong-King (1883-1884). — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (mars). Renaud : La France à l'extérieur (Tonkin, Madagascar). — Le prince Roland Bonaparte aux Açores et en Laponie. — Flammarion et Millot : Eruption du Krakatoa en 1883 et en 1680. — (Avril). Veth : L'éruption du Krakatoa en 1680. — X. : Documents relatifs à l'éruption de 1883. — Africus : Nouvelles de la mission Brazza. — (Mai). Americus : Les fouilles des îles Santa-Barbara. — Le Japon ; théâtres, acteurs et actrices. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janv.-fév.). Woodville-Kockhill : Le traité de l'émancipation. — Psichari : La ballade de Lénore. — Massebiau : Les sacrifices ordonnés à Carthage au commencement de la persécution de Decius. — Mélanges et documents. — REVUE INDEPENDANTE (juin). Zola : Théâtre de campagne. — Lemonnier : Une tentation de saint Antoine de F. Rops. — Caraguel : M. Mistral et le félibrige. — Remacle : La *Sapho* de M. Daudet. — REVUE LITTERAIRE (mai). L. Aubineau : Méditations par le duc du Maine. — A. Roussel : Le *Prince Albert*, trad. Craven. — La mystique divine. — A. Loth : Note sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon. — REVUE LITTERAIRE INTERNATIONALE (1er mai). — Blasco : Littérature espagnole; Echegaray. — (15 mai). Blasco : Garcia Guttierez. — Lœwenthal : Les jeunes dans la littérature allemande. — Janvier : La littérature en Haïti. — (1er juin). De Quental : Le Portugal contemporain; Oliveira Martins. — La liberté de la presse en Russie. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Salaun : Le budget de la marine anglaise. — Bobet : Administration de la marine. — Ardouin : Aperçu sur l'histoire de la médecine au Japon. — Donneaud du Plan : L'expédition Bompard en Irlande et les cinq combats de la *Loire*, 1798. — REVUE MILITAIRE DE L'ETRANGER (30 avril). Le jeu de la guerre en Angleterre. — (15 mai). La réorganisation de la justice militaire en Espagne. — Questions d'artillerie en Allemagne. — (30 mai). Un projet de loi sur l'avancement des officiers en Italie. — L'artillerie allemande aux manœuvres d'automne. — Essai du fusil Hebler en Espagne. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Binet : L'hallucination. — Manouvrier : La fonction psycho-motrice. — Paulhan : La morale idéale. — Fouillée : Critique des systèmes de morale contemporains. — Baudrillart : Philosophie de l'économie politique. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (10 mai). Coquelin : Le *Tartuffe* de Molière. — De Ronchaud : Schelley, les *Cenci*, trad. de Mme Tola Dorian. — Reinach : Les perceptions de la pensée à propos de M. Cumberland. — Brunetière : *Histoire et littérature;* Fabre : *Jeanne d'Arc;* Richepin : *Les Blasphèmes*. — (17 mai). Flach : Vie et œuvres de M. Laboulaye. — Louis Ulbach : Lisbonne. — (24 mai). De Caix de Saint-Aymour : Le littoral de la mer Rouge et le golfe d'Aden. — Levy-Bruhl : La sociologie de M. H. Spencer. — De Tréverret : Deux petits poèmes sur Sapho. — (31 mai). Ch. Bigot : Les expositions d'art particulières. — Coignet : Mme Grazia Pierantoni. — Mancini. — D. Ordinaire : Béranger. — F. Albert : Notes posthumes sur Beranger. — (7 juin). Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Caix de Saint-Aymour : Obock. — De Pressensé : M. d'Haussonville. — (14 juin). De Caix de Saint-Aymour : Les pays Adels et Danakils; les Italiens à Assab. — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse*. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 mai). Ad. Wurtz. Hoffmann : Liebig. — Fischer : Notes sur l'intelligence des singes. — Hellwald : *Histoire de la civilisation générale*. — (24 mai). Fredericq : Th. Schwann. — Pasteur : L'atténuation de la rage. — G. Sée : L'inoculation de la phtisie. — (31 mai). Letourneau : L'évolution de la morale. — Bouchardat : Introduction à l'étude de l'hygiène individuelle. — Crié : Pierre Belon et l'histoire naturelle du dauphin. — Parise. — La forêt sous-marine de Morlaix. — (7 juin). Ball : La morphinomanie. — Duponchel : L'aérostat élastique automoteur. — Lester-Curtis : Le sang dans un jeûne de quarante-cinq jours. — (14 juin). Arloing : L'enseignement et les progrès de la physiologie. — Fournier de Flaix : Le port de Bordeaux. — Lemoine : Le phylloxera du chêne. — François : La Guyane et son avenir. — SCIENCE ET NATURE (17 mai). Henninger : Ad. Wurtz. — Lavallée : Les collections d'arbres en France. — (24 mai). Hariot : La végétation de l'archipel magellanique. — Bonant : Les applications de la photographie à la gravure. — (31 mai). De Silva : Nouveaux fusils. — Pasteur : La rage. — Mangin : Les microbes. — (7 juin). Remy : Intérieurs japonais. — Nivoit : La houille au Tonkin. — Dupont : Verre trempé par compression. — Schnetzer : Les voitures à vapeur. — (14 juin). Zabouret : M. de Brazza chez les Batekes. — Angrand : L'éclairage électrique dans les lycées et écoles. — SPECTATEUR (15 mai). L.-S. : Le commandement des corps d'armée. — Loi sur le recrutement de l'armée et sur la création d'une armée coloniale. (1er juin). Le livre de poche de l'officier allemand. — Lehautcourt : Campagne de l'armée du Nord (1870-1871); Peronne et Bapaume.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1884)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 18. M. Liégeard : *Discours académiques et universitaires*, par M. D. Nisard. 27. J. Barbey d'Aurevilly : *Histoire générale des émigrés*, par M. Porneson. — Juin : 4. *Les Blasphèmes*. 7, 9, 15. Mémoires du prince de Metternich. 10. Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis.

DÉBATS. Mai : 16. Histoire d'un dictionnaire. 17. A. Maury : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages. 18. G. Charmes : Egypt and the Egyptian question. 20. Marc-Monnier. Rambert : A. Calame. 23. Darmesteter : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. 25. Bourget : M. Guy de Maupassant 30. De Molinari : *La France et la concurrence étrangère*, par Th. Mieg. —Juin : 5. Charmes : *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan. 10. Chantavoine : Correspondance inédite de Lamennais. 11. L'*Édit perpétuel*, restitué et commenté, par M. Jousserandot. 12. H. Houssaye : *Sapho*, par A. Daudet. 13. *La vie nomade en Angleterre au* XIVe *siècle*, par Jusserand. 14. Documents épigraphiques recueillis par M. Doughty dans le nord de l'Arabie. 15. Bourget : Un volume de lettres de G. Sand.

DEFENSE. Mai : 19, 20. Les Archives du Vatican. 25. Les théâtres de Paris en 1790, d'après les mémoires d'un voyageur russe. 31. Le Dictionnaire de médecine de M. Littré. — Juin : 4 La préface de *Chérie*. 15. *Les sauvages Bachnars*, par l'abbé Dourisboure.

XIXe SIECLE. Mai : 24. Sarcey : Privat d'Anglemont. 24. Sarcey : La statue de Béranger. 25. Ch. Bigot : La propriété littéraire. — Juin : 6. Ch. Bigot : Encore le *dictionnaire* Littré. 8. Ch. Bigot : Libri. 10. *La vie antique* par Guhl et Kœner, trad. Trawinski.

ECHO DE PARIS. Juin : 3. Gondeau : *Mon journal en Écosse*, par la reine Victoria.

EVÉNEMENT. Mai : 28. J. Gayda : *Sapho*. — Juin : 3. Gayda : Au pays du Mistral. 10-11. Weill : Les petitesses des grands hommes à propos des mémoires de H. Heine.

FIGARO. Mai : 18. Quidam : *Les Blasphèmes*, par Richepin. 24. Quidam : Les plagiaires. — Juin : 1. Marx : Richepin. 11. Les duels pour *Tolla*.

FRANÇAIS. Mai : 16. M. Thiers. Cinquante années d'histoire contemporaine, par Ch. de Mazade. 26. Le *Dictionnaire de médecine* de M. Littré. 26. *Les finances de la république*, par M. Le Trésor de la Rocque. 27. *La jeunesse de François Ier*, par Parodi. 30. *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*, par le comte de Baillon. — Juin : 6. *Nos enfants*, par A. Theuriet. — *Andrée*, par G. Duvuy. 9. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 10. *Paris dillettante au commencement du siècle*, par A. Jullien. 13. *Les Blasphèmes*, par J. Richepin.

GAULOIS. Mai : 22. Elénier Bourges : Bataille de livres 29. A. France : Le vol légitime (Plagiat).

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 17. De Pontmartin : *Plébéienne*, par Maisonneuve. 31. De Pontmartin : *Les Blasphèmes*. — Juin : 10. M. Caro et son cours de philosophie. 14. De Pontmartin : *Sapho*.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 5. *La conférence des fauconniers* de Ch. d'Arcussia, notes par E. Jullien.

GIL-BLAS. Mai : 19. L. Ulbach : La question de Tartuffe. 23. Le cas de M. Ohnet (plagiat). 25. P. Arène : Pierre Dupont. 28. Fouquier : M. Léon Bloy. — Juin : 4. Jean Richepin.

HOTEL-DE-VILLE. Mai : 19. Buffenoir : M. Taine et la Révolution. — Juin : 9. Buffenoir : Louisa Siefert; souvenirs et lettres inédites.

JUSTICE. Juin : 15. *Les poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle.

LIBERTE. Mai : 19. Drumont : Les lettres de M. Guizot. 26. Drumont : *Sapho*.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 18. *Le Rire, essai littéraire et moral*, par M. Philbert. *Les erreurs sociales du temps présent*, par M. Méric. 20. O. de Vallée : *Correspondance inédite de Mallet du Pan*. 27. *Le philosophe et la muse*, par le comte de Chambrun. — Juin : 7. O. de Vallée : Œuvres de M. Rousse. 9. A propos d'une étude dans le personnage de Tartuffe. 13-14. *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan.

MOT D'ORDRE. Juin : Mario Proth : *Le supplice d'une mère*, par Edm. Lepelletier.

NATION. Mai : 19. Mistral. — Juin : 3. Alphonse Daudet.

PARIS. Mai : 26. Ch. Laurent : Le Plagiat.

PAYS. Mai : 18. M. Liégeard : Discours académiques et universitaires, par M. D. Nisard. 8-15. Mémoires du prince de Metternich.

PRESSE. Mai : 17. *Les patenôtres d'un surnuméraire*, par M. Delaroa. 27. Cl. Hugues : Mistral. — Juin : 13. Deschaumes : Maupassant.

RADICAL. Mai : 19. *Les Blasphèmes*.

RAPPEL. Juin : 14. Vacquerie : Vente de manuscrits.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 20. M. Wurtz. 21. La prétendue veuve d'Armand Carrel. 24. La statue de Béranger. 26. Guillaumot : le mois de Jeanne d'Arc et de Voltaire. — Juin : 4. Quelques couplets apocryphes de la *Marseillaise*. 5. A propos de la dedicace de *Sapho*. 6. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, par M. Renan. 13. L'Allemagne et l'Italie, par M. Rothan.

REVEIL. Mai : 19-20. E. Lepelletier : La fortune des Rougon. 24. E. Lepelletier : A propos du *Maître de forges*. — Juin : 1. P. Alexis : *Sapho* ou le collage. 8. Ignotus et Saint-Genest. 12-13. *Sapho*.

SIECLE. Mai : 16. *Trente-deux ans à travers l'Islam*, par Roches. 20. A. Michel : Une réparation littéraire. Les *Cenci*, drame de Shelley. 26. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. — Juin : 4. *Études philosophiques*, par Durand-Désormeaux.

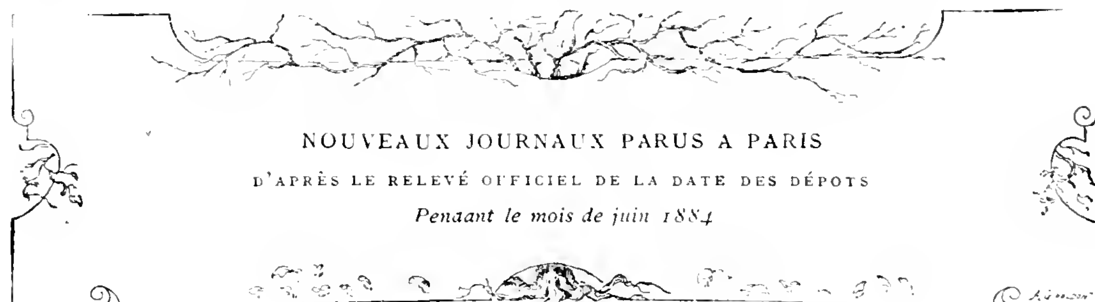
SOLEIL. Mai : 28. Les Plagiaires.

TELEGRAPHE. Mai : 23. Un poète italien : Giovanni Prati. 26. Leconte de Lisle. — Juin : 9. Le naturalisme dans la poésie.

TEMPS. Mai : 17-18. Scherer : L'histoire politique ; les ouvrages de MM. Van Praët et Sorel. 19. *Les Blasphèmes*. J. Claretie : Œuvres de M. Rousse. 21. H. Heine et ses *Mémoires*. 22. Les *Mémoires* de Mallet du Pan. Mezières : *Souvenirs sur l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 23-24-27. Rothan : la France et l'Allemagne aux mois de juillet et d'août 1870. — Juin : 5. Une nouvelle edition des *Amours du chevalier de Faublas*. 14. *Les origines du mariage et de la famille*, par Giraud-Teulon. 15. Rambaud : L'empire colonial de l'Angleterre.

UNIVERS. Mai : 19. Daniel : Histoire des Israélites, par M. L. Ménard.

VOLTAIRE. Mai : 20. M. J.-J. Weiss : Comment il devint écrivain politique. 28. R. Caze : M. Daudet en Amérique.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1884

1. *L'Anti-Miracle*. Journal bi-mensuel. Rédacteur en chef : le zouave Jacob. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. polyglotte. Bureaux, 55, avenue de Saint-Ouen. Le numéro, 25 centimes.

L'Écho de Nanterre. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Gratuit.

2. *La ligue chrétienne*. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Vincent. Bureaux, 26, rue Feydeau. Abonnements : un an, 8 francs. Le numéro, 15 centimes.

3. *L'Ami de l'Épargne*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 76 *bis*, rue des Saints-Pères. Abonnements : un an, 1 franc. Le numéro, 5 centimes. Paraît le samedi.

Moniteur de la bijouterie. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, rue de Sartines. Abonnements : un an : fabricants, 12 francs ; détaillants, 8 francs. Paraît le lundi.

5. *Les Échos judiciaires*. Revue de législation des débats judiciaires, paraissant les 5, 15 et 25 de chaque mois. Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bizot. Bureaux, rue de Jouy, 9. Abonnements : un an, 25 francs.

8. *Le Mouvement théâtral*, artistique, musical et littéraire, paraissant tous les jeudis. Grand in-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 30, faubourg Montmartre. Le numero, 50 centimes.

10. *Gazette du Turf*. Paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opera, Bureaux, 6, rue de l'Atlas. Abonnements : un an, 15 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Gogo. Satirique, politique et financier, paraissant tous les samedis. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, Bureaux, 18, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an. Paris. 2[illegible] francs ; départements, 24 francs. Le numéro, 15 centimes.

11. *Le Boudoir*. Gazette galante. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. P. Dupont.

11. *L'Avant-Garde républicaine*. Journal politique paraissant le jeudi et le dimanche, défenseur des droits des communes suburbaines de la Seine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 20 *ter*, passage des Petites-Ecuries. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 5 centimes.

13. *Le Patriote de France*. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cardon. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 12 francs. Le numero, 5 centimes.

Le Conseiller municipal, organe des intérêts communaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Quantin. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 25 centimes.

L'Écho industriel. Bulletin mensuel illustré. In-8°, 12 p. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 16, rue Taitbout. Abonnements : France : un an, 10 francs ; 6 mois, 6 francs.

L'Enseignement libre. Revue littéraire, scientifique et pédagogique. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 4, carrefour de l'Odéon. Abonnements : un an, 8 francs. Paraît le 15 de chaque mois.

Le Caoutchouc. Journal mensuel et élastique. Petit in-4°. 4 p. fig. Paris, imp. Andre. Bureaux, 100, boulevard de Sébastopol. Le numéro, 20 centimes.

La liberté de l'art. Hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Renou. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 12 francs, le numero, 15 centimes.

La France touriste. Guide géographique et descriptif des stations de chemins de fer. Paraissant tous les quinze jours. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 9, cité d'Hauteville. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

18. *Bulletin officiel de la corporation des blanchisseurs, buandiers et lavoirs publics*. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubreuil. Bureaux, 18 *bis*, rue des Martyrs.

Abonnements: un an, 12 francs; six mois, 8 francs. Paraît tous les dimanches. Numéro spécimen.

Le Peuple. Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col., Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Abonnements: un an, 20 francs. Le numéro, 5 centimes.

22. *Le Palais-Royal*. Organe des intérêts du Ier arrondissement. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Le numéro, 10 centimes.

La Piste. Une feuille grand in-folio, autog. Paris, autog. Bugniot. Bureaux, 270, rue Saint-Honoré. Le numéro, 15 centimes.

25. *La Lutte industrielle et commerciale*. In-1°, 4 p. à 5 col. fig. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 76, rue de Rennes. Abonnements: un an, 10 francs; six mois, 6 francs. Le numéro, 15 centimes.

29. *Guide-programme des courses*. Petit in-4°. Paris, imp. Monnanteuil. Bureaux, 23, rue Louis-le-Grand. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *La Revue indépendante*, politique, littéraire, artistique. In-18 jésus, 84 p. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 7, rue Médicis. Abonnements: un an, 10 francs; six mois, 6 francs. Le numéro, 1 fr. Mensuel.

Les Annales de la finance. Recueil de publications officielles financières, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 10, rue Joubert. Abonnements: un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes. Numéro spécimen.

Le Pays des Arts. Supplément du *High-life*. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Tolmer. Bureaux, boulevard de Strasbourg, 24.

Expansion-Journal. Revue générale périodique. In 4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 38, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Le Grand Illustré. Journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Tolmer. Bureaux, 14, rue Montmartre.

La Petite Lanterne chinoise. In-32, 16 p., papier jaune. Paris, imp. Pinaud. Bureaux, 52, rue Laffitte. Le numéro, 15 centimes.

Le Glaneur illustré. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 5, rue de Châteaudun. Abonnements: un an, 20 francs; six mois, 12 francs. Le numéro, 15 centimes. Paraît le dimanche.

Le Youyou. Organe de tous et pour tous. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 18 *bis*, rue Bellefond. Abonnements: un an, 12 francs. Le numéro, 5 centimes. Paraît tous les deux jours.

Les Victimes du devoir. In-4°, 24 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Mouillot. Le numéro, 1 franc.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les partitions de « Lucia di Lammermoor » et de « Lucrezia Borgia ». — Le Catalogue officiel de l'Exposition internationale d'électricité et le Guide de l'Exposition internationale d'électricité. — Correspondance de Manzoni. — M. Nightingale contre Miss Sally Pratt Mc Lean. — Publication de cours et conférences; reproduction inexacte.

FRANCE

Les partitions de Lucia di Lammermoor *et de* Lucrezia Borgia. *— Propriété littéraire. Saisie. — Contrefaçon. — Cession. — Commencement de preuve par écrit. — Présomption. Publication à l'étranger. — Convention franco-italienne. — Dommages-intérêts. — Lien de droit.*

« Le décret-loi du 28 mars 1852, qui accorde aux auteurs d'œuvres étrangères la faculté de poursuivre, par la voie de contrefaçon, les atteintes portées à leurs droits, a pour effet de déroger à un état de choses préexistant, et comporte, au profit des étrangers, une concession et l'abandon d'un droit.

« En conséquence, il doit être renfermé dans ses termes les plus étroits et, supposant des droits préexistants, ne donne aux auteurs que le moyen de faire respecter ceux qu'ils peuvent avoir acquis au pays d'origine.

« C'est donc à la loi étrangère qu'il faut se reporter pour déterminer les droits protégés par la loi française de 1852.

« Aux termes de la loi italienne du 25 juin 1866, après l'expiration des cinquante années pendant lesquelles le droit de publication appartient exclusivement à l'auteur, commence une période de quarante ans pendant lesquels l'œuvre peut être reproduite et publiée sans consentement, spécial de celui auquel le droit d'auteur appartient, sous la seule condition de payer une redevance de 5 o/o sur le prix fort indiqué sur chaque exemplaire. »

Tribunal civil de la Seine. 1re chambre. Audience du 26 mars 1884.

Le Catalogue officiel de l'Exposition internationale d'électricité *et le* Guide de l'Exposition internationale d'électricité. *— Propriété littéraire. — Contrefaçon. — Dommages-intérêts.*

(Le catalogue d'une exposition, dressé d'après une classification méthodique et complète, est le résultat d'un travail préliminaire sérieux, de combinaisons réfléchies et doit être, par suite, considéré comme formant une œuvre de l'esprit et de l'intelligence susceptible d'être protégée par les lois sur la propriété.)

En 1881, on se le rappelle, a eu lieu à Paris, au palais de l'Industrie, une exposition internationale d'électricité.

Un catalogue général officiel de cette exposition a été dressé par les soins du commissariat général, d'après une classification méthodique, et M. Lahure, imprimeur, s'était rendu adjudicataire du droit exclusif de l'éditer et de le publier.

D'un autre côté, M. Delattre, libraire, a édité un *Guide de l'Exposition internationale d'électricité*, reproduisant, paraît-il, les énonciations essentielles et l'ordre des matières suivi dans le catalogue officiel.

M. Lahure a vu dans ce fait une atteinte à ses droits et propriété et a, en conséquence, assigné M. Delattre devant le tribunal civil, après avoir fait pratiquer des saisies de l'ouvrage incriminé, pour voir déclarer que le *Guide de l'Exposition* n'était qu'une contrefaçon du catalogue officiel, et il demandait 7,000 francs à titre de dommages-intérêts pour le préjudice causé.

Sur les plaidoiries de Me Lyon-Caen, avocat de M. Lahure, et de Me Renault, avocat de M. Delattre, le tribunal, conformément aux conclusions de M. le substitut Bard, a rendu le jugement suivant:

« Le tribunal,

« Attendu que Lahure s'est rendu adjudicataire du droit exclusif d'éditer le catalogue général officiel de l'Exposition internationale d'électricité ouverte à Paris le 1er août 1881;

« Attendu que ce catalogue, dressé par les soins du commissariat général d'après une classification méthodique et complète dont il était l'auteur, comprenait pour tous les pays représentés à l'exposition une mention individuelle placée après le nom de chaque exposant, ainsi que la désignation et la nomenclature des objets exposés indiquant la partie de l'exposition, l'étage et la salle où ils se trouvaient;

« Qu'il était le résultat d'un travail préliminaire sérieux, de combinaisons réfléchies, et qu'il doit être, par suite, considéré comme formant une œuvre de l'esprit et de l'intelligence susceptible d'être protégée par les lois sur la propriété littéraire;

« Attendu que Bertrand et Reverchon, en imprimant, et Delattre en publiant une brochure intitulée *Guide de l'Exposition internationale d'électricité*, et un journal dit le *Guide de l'Exposition d'électricité*, qui reproduisaient les énonciations essentielles et l'ordre des matières suivi dans le catalogue officiel, ont porté atteinte aux droits de Lahure et commis une véritable contrefaçon;

« Qu'il y a donc lieu de valider les saisies opérées à la requête de ce dernier, suivant procès-verbal du ministère de Lédillon, huissier a Paris, du 30 septembre, enregistré, de trois cent quarante-sept brochures du *Guide de l'Exposition* et de cinquante-deux paquets contenant chacun cent exemplaires du journal le *Guide de l'Exposition;*

« Attendu, en outre, qu'un certain nombre de ces brochures et de ces journaux ayant été offerts et vendus aux portes de l'Exposition, il en est résulté pour le demandeur un préjudice dont il lui est dû réparation et que le tribunal a les éléments nécessaires pour fixer à la somme de 1,500 francs;

« Par ces motifs, et sans s'arrêter ni avoir égard aux conclusions et à la demande reconventionnelle de Delattre, que le tribunal déclare non recevable et mal fondée:

« Valide purement et simplement les saisies pratiquées suivant exploit de Lédillon, en date à Paris du 30 septembre;

« Ordonne la confiscation des objets saisis;

« Condamne Delattre, Bertrand et Reverchon conjointement et solidairement à payer à Lahure, à titre de dommages-intérêts pour le préjudice causé, la somme de 1,500 francs;

« Et les condamne, en outre, aux dépens. »

Même jugement dans une affaire identique, à la requête de M. Lahure, contre MM. Collombon et Brûlé, imprimeurs, qui avaient publié un catalogue intitulé : *Exposition internationale d'électricité, guide, plan par groupes, numéros, salles, etc.*

(Tribunal civil de la Seine) 1re chambre. Audience du 9 mai. Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux.*

ÉTRANGER

Correspondance de Manzoni. — La publication par le professeur Sforza de la *Correspondance de Manzoni* a donné lieu à un procès devant le tribunal de Milan, dont la décision a été diversement interprétée. La revue *Il Bibliofilo*, notamment, la considère comme contraire aux coutumes reçues et à l'esprit de la loi sur la propriété littéraire. Ce jugement établit que la possession d'un manuscrit, d'une lettre, ne donne pas le droit de les publier, quand même l'auteur serait mort. Les exigences de l'histoire ne peuvent autoriser la publication d'écrits confidentiels ou intimes.

Quant au différend qui s'était élevé à propos des droits d'auteur réclamés par les héritiers, la réclamation avait été admise par le tribunal.

Mr Nightingale contre Miss Sally Pratt Mc Lean. — Miss Sally Pratt Mc Lean, auteur d'un petit ouvrage intitulé *Cape Cod Folks* (*Les Gens de Cape Cod*), ayant froissé, dans son livre, les susceptibilités d'un M. Nightingale, celui-ci vient de gagner contre elle un procès en diffamation et a obtenu 5.475 francs de dommages-intérêts.

Mlle Mc Lean et ses éditeurs se proposent d'interjeter appel.

Publication de cours et conférences. — Reproduction inexacte. — Un éditeur de Glasgow avait publié un ou plusieurs volumes de notes prises aux conférences du professeur Caird, sur la morale. Il vient d'être condamné à en détruire tous les exemplaires par un des magistrats de cette ville, le sheriff Lees. Ce n'était pas précisément une question de propriété littéraire; mais le professeur se plaignait que son cours fût defiguré dans les livres ainsi publiés.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LA RENAISSANCE

EN FRANCE

PAR

LÉON PALUSTRE

Directeur de la Société française d'archéologie

ILLUSTRATIONS SOUS LA DIRECTION DE **M. EUGÈNE SADOUX**

Cette publication monumentale paraît en livraisons et formera 6 volumes.

Chaque livraison contient 4 à 5 grandes planches hors texte et 15 à 20 planches dans le texte. Toutes ces planches sont gravées à l'eau-forte et celles dans le texte sont imprimées directement sur le papier de l'ouvrage, et non sur Chine encollé après tirage. Cette difficulté vaincue donne un grand prix à ces volumes, dont la partie typographique est traitée avec le plus haut luxe. Le format, in-folio colombier, mesure 32 sur 65 centimètres.

Chaque livraison sur papier vélin et planches sur hollande. . 25 fr.

Tirage d'amateur, numéroté, avec planches avant la lettre	Nos 1 à 20 sur Whatman	60 fr.
	Nos 21 à 40 sur Chine	60 fr.
	Nos 41 à 100 sur Hollande	50 fr.

Les dix premières livraisons sont en vente

Les deux premiers volumes comprenant

La Renaissance dans le Nord

Se vendent, avec un cartonnage artistique. . . . . 260 fr. les deux

---

FRANCE

(Premiers articles)

LE *BÂTIMENT*

En France, nous avons la manie de courir le monde pour étudier les monuments de l'architecture classique ou de l'architecture étrangère, et nous négligeons beaucoup trop l'étude des beaux édifices de notre pays, si riche cependant dans tous les styles. Cela tient évidemment à la fausse éducation artistique qu'on nous donne, ou qu'on nous présente dans divers écrits, éducation qu'on nous dit être la meilleure. En effet, depuis le commencement du XIXe siècle, les maîtres de l'art français, sauf un pourtant dont nous déplorons la perte récente, tous ces maîtres, disons-nous, ne nous ont parlé que de l'art antique, du classique ; en dehors de celui-ci il n'y a plus rien. Cette fausse idée commence à disparaître ; depuis environ vingt ans, les monuments français sont l'objet d'études, de savantes recherches et de beaux dessins. Après Viollet-le-Duc, Berty, Gailhabaud, voici M. Léon Palustre, le directeur de la Société française d'archéologie, qui vient présenter à nos méditations un bel ouvrage sur les monuments de la France, sur la magnifique Renaissance française.

La première livraison que nous avons sous les yeux comprend : la Flandre, l'Artois et la Picardie, c'est-à-dire les monuments des départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme.

Le texte imprimé en caractères elzéviriens est on ne peut plus intéressant et instructif. M. Palustre est un chercheur et nous révèlera sans doute bien des faits curieux et ignorés sur notre Renaissance.

Inutile d'ajouter que l'éditeur Quantin a non seulement continué les traditions de la maison Claye dans cette superbe publication, mais qu'il les a dépassées. Les titres sont tirés en rouge et noir, les en-têtes des chapitres sont ornés de lettres capitales tout à fait remarquables, et les fins de chapitres décorées de culs-de-lampe et souvent d'eaux-fortes, ce qui a nécessité un double tirage.

Nous ne nous appesantirons pas aujourd'hui plus longtemps sur cette publication, nous aurons occasion d'y revenir au fur et à mesure de l'apparition des livraisons; mais nous ne pouvons nous dispenser de décerner des éloges à l'éditeur pour la hardiesse plus artistique que commerciale qu'il a montrée en éditant cet ouvrage.

M. Quantin se montre jaloux avant tout de produire une œuvre hors ligne; honneur à lui. Nous souhaitons à l'auteur et à l'éditeur tout le succès que leurs efforts méritent si bien. ERNEST BOSC.

LA *BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES*

Les deux fascicules qui viennent de paraître récemment et qui comprennent tous les départements de l'ancienne Normandie terminent le deuxième volume de l'ouvrage entrepris par M. Palustre. La région du Nord, formant le tiers de la publication, est maintenant complète.

.... Les planches à l'eau-forte, dues pour la plupart à M. Sadoux, qui a emprunté quelquefois le concours de MM. Gaujean et Boulard, sont exécutées avec le plus grand soin; nous signalerons les plus remarquables de ces illustrations. Dans la 9e livraison : la façade de l'église de Gisors; une vue générale de l'église de Longni (Orne); le chœur de l'église Saint-Pierre, à Caen; une vue des voûtes de la même église; la façade du château de Chanteloup (Manche). Dans la 10e livraison : le tombeau du cardinal d'Amboise, grande planche double; la porte de Saint-Maclou; l'hôtel de Bourgtheroulde; l'hôtel d'Écoville.

Ce dernier fascicule contient aussi la préface de l'ouvrage, les titres et tables des tomes I et II, enfin une table analytique de tous les noms d'artistes cités dans les deux premiers volumes. Cette table était un instrument de recherche indispensable. En effet, le livre de M. Palustre sera souvent consulté, car il fait désormais autorité dans la matière.

Il est juste de louer le luxe typographique de cette publication, qui comptera parmi les plus soignées et les plus somptueuses de notre temps; elle fait le plus grand honneur à la maison Quantin.

JULES GUIFFREY.

LE *BULLETIN MONUMENTAL*

Depuis que les regards de nos artistes et de nos érudits, sans se détourner de Rome ou de l'Orient, daignent se fixer quelquefois sur nos monuments nationaux, la période que l'on est convenu d'appeler Renaissance a tenté de nombreux écrivains. Après les dessins splendides et les volumineux ouvrages dont elle a fourni la matière, elle ne devrait, ce semble, plus rien nous tenir caché, et un nouveau livre à elle consacré ne devrait plus être aujourd'hui qu'une fantaisie d'amateur.

Ce n'est pas ainsi que l'a entendu un de nos archéologues les plus éminents, un de ceux qui savent le mieux appliquer une méthode sûre et une pensée libre à l'étude raisonnée de nos antiquités nationales. M. Palustre, après de longues observations, s'est demandé un jour si la qualité des écrits dont nous sommes encombrés sur le XVIe siècle monumental est en rapport avec leur quantité, si une partie de cette activité déployée pendant cinquante ans n'en vient pas à neutraliser l'autre partie et si l'erreur n'y trouverait pas autant de profit que la vérité. Le résultat de l'examen ne s'est pas fait attendre, et une haute mission s'est aussitôt imposée à l'écrivain dont, après bien d'autres, je viens proclamer l'impartialité et la compétence.

M. Palustre s'est mis courageusement à tracer son programme et non moins courageusement à le remplir, et avec quel succès! Les résultats l'apprendront mieux que les louanges les plus pompeuses. Aux fruits on juge de l'arbre, et l'auteur est à peine arrivé au tiers de sa carrière, l'arbre pousse à peine ses deux premières branches, que déjà on peut célébrer le progrès notable fait dans l'idée que se forment de l'époque de la Renaissance nos érudits et nos artistes français.

...... Le livre de M. Palustre est de ceux dont l'apparition a la portée d'un événement archéologique, et quiconque, à n'importe quel point de vue, tiendra à disserter sur la Renaissance monumentale, devra tenir le plus grand compte de cet événement. Il semble légitime d'espérer que la légende italienne, en ce qui concerne les architectes et les sculpteurs, va disparaître enfin de nos écrits français, et que nul ne pourra la ressusciter désormais sans ébahir son public et sans être renvoyé par ses lecteurs à l'école gratuite et obligatoire. Croirait-on cependant que, dans un compte-rendu de l'ouvrage même de M. Palustre, un bibliographe a encore trouvé le moyen, à propos des portes sculptées à Beauvais par Jean le Pot, d'évoquer les mânes de Benvenuto Cellini?

Ce qui rend aride l'étude artistique du moyen âge, ce qui en a plus d'une fois détourné les hommes de goût et de talent, c'est que l'examen des monuments ne s'y accompagne d'aucune notion précise ou complète sur les architectes, c'est que les écoles d'art sont exclusivement des écoles régionales, c'est que, en un mot, la biographie manque et que les personnages qui en seraient le sujet, annihilés dans le mouvement de leur époque, n'intéressent par aucune individualité frappante. Nous n'apprécions entièrement un édifice, aussi bien qu'un tableau, que lorsque nous pouvons y attacher une signature authentique, et à l'artiste nous demandons une puissante personnalité.

La Renaissance a de quoi nous contenter à cet égard. Aux écoles régionales, qui ne font au XVIe siècle que se déplacer, elle ajoute les écoles appartenant à divers groupes d'artistes, à des familles, et représentées assez souvent par la manière suffisamment originale d'un seul architecte. Elle nous fournit ensuite sur la vie des architectes ou des sculpteurs assez de détails pour qu'il soit possible à un esprit chercheur et pénétrant d'étendre indéfiniment le cadre biographique.

Ici M. Palustre ne ménage pas à ses lecteurs les plus agréables surprises. Aucun de ses devanciers ne s'est comme lui mis en peine de découvrir dans les monogrammes, les inscriptions, les comptes de trésorerie et autres documents, les signatures qu'on pourrait appliquer aux édifices; nul comme lui n'a

réussi dans ce travail d'investigation qu'il a poussé déjà fort loin et dont il ne s'est pas encore tenu satisfait : les noms que les écrits ne lui fournissaient pas, il s'est généreusement obstiné à les chercher dans ce cachet personnel ou dans ces tendances particulières dont je parlais tout à l'heure, dans les circonstances connues de la vie des architectes, dans les préférences ou dans les relations des seigneurs qui les employaient.

.... L'éditeur, M. Quantin, et l'auteur, M. Palustre, voulaient élever à la Renaissance française un monument littéraire et graphique à la fois digne des savants, des artistes et de la patrie. L'accomplissement de ce but élevé ne pouvait avoir lieu sans tenir compte de difficultés matérielles de premier ordre. Il fallait se mettre à la portée du plus grand nombre, et on n'y pouvait mieux réussir que par la combinaison adoptée, la seule possible pour le cas présent.

Par une première introduction, que complètera plus tard une introduction générale, par des tables qu'on ne devra jamais manquer de parcourir, M. Palustre établit l'ordre historique et logique que l'ordre géographique avait troublé ou interverti. Ainsi l'histoire se retrouvera pour le lecteur muni de l'ouvrage entier. Elle n'est pas totalement perdue pour l'acquéreur d'une livraison ou d'un seul volume. M. Palustre sait, mais toujours à propos, brièvement et sans redites, ménager partout de lumineuses observations, rappeler des faits nouveaux, et surtout, ce qui semble chez lui une honorable spécialité, redresser en passant maintes erreurs, en mettant même à part les préjugés relatifs aux artistes.

Anthyme Saint-Paul.

L'ÉVÉNEMENT

Un écrivain doublé d'un artiste, M. Léon Palustre, vient d'entreprendre une œuvre énorme et d'une incontestable opportunité : réunir, pour la première fois, les travaux de nos grands artistes de la Renaissance et montrer quelle immense part revient aux Français dans cette glorieuse évolution du génie humain. Certes, la tâche est belle et digne d'un homme de cœur ; M. Léon Palustre saura la mener à bonne fin, si nous en jugeons par la première livraison de sa magnifique publication, que nous avons sous les yeux. Cette livraison, imprimée avec le goût luxueux qui caractérise les éditions de M. Quantin, ornée de nombreuses eaux-fortes hors texte et dans le texte, avec des marges richissimes, est une véritable merveille typographique....

M. Léon Palustre consacrera trente livraisons à l'étude de nos monuments de la Renaisssance, architecture, peinture et sculpture, classés par département. Parallèlement, et dans une introduction qui paraîtra ensuite, il reprendra son œuvre au point de vue chronologique, de sorte que le lecteur pourra, à son gré, examiner l'ensemble ou une partie seulement de notre Renaissance française, si longtemps méconnue.

Firmin Javel.

LA *FRANCE*

M. Quantin vient d'entreprendre la publication d'un ouvrage qui sera un véritable monument élevé à la gloire des artistes français de cette grande et brillante époque de l'histoire humaine, dont la postérité enthousiaste a défini si poétiquement le caractère par ce beau nom : la Renaissance. Ce n'est point seulement une entreprise d'un intérêt artistique général, c'est une œuvre éminemment nationale et patriotique. Grâce aux travaux de patients et infatigables érudits, on a déjà entamé considérablement cette légende singulière de ce que nous appellerons le *panitalianisme* en France aux xve et xvie siècles. Le plus grand nombre des monuments et des œuvres d'art que l'on avait attribués jusqu'alors aux Italiens ont été restitués à leurs véritables auteurs, des artistes français inconnus. L'ouvrage important de M. Léon Palustre portera le dernier coup à cette légende. Il a coordonné habilement et avec une excellente méthode, toutes les découvertes successives faites par ses devanciers et ses contemporains en érudition artistique ; il a analysé avec précision toutes les monographies particulières, toutes les études spéciales, éparses çà et là dans des recueils introuvables ou difficiles à consulter, et résumant dans un travail d'ensemble tout ce qui a été écrit sur la question, il nous fait l'historique complet, province par province, de l'art de la Renaissance dans notre pays. Voilà assurément une œuvre fort intéressante et utile, dont tous ceux qui s'occupent d'art apprendront avec une grande satisfaction la publication.

Quant à l'exécution de cet ouvrage, elle est remarquable de tous points. M. Quantin y a apporté tous ses soins, toute son habileté pour en faire une de ces œuvres d'art typographique, qui sont la gloire d'une maison et qui restent. Le texte est superbe ; l'impression exécutée avec un goût parfait. Des eaux-fortes, gravées sous la direction de M. Sadoux, tirées hors texte et dans le texte, nous donnent la reproduction des principaux monuments décrits par l'auteur.

LA *GAZETTE DE FRANCE*

Heureux les amateurs de beaux livres ! On ne se lasse pas de travailler pour eux. Les éditions imprimées avec goût et même avec luxe, sur beau papier à grandes marges, avec fleurons, culs-de-lampe, portraits, eaux-fortes ou gravures au burin, vont pour ainsi dire se multipliant chaque mois, semant sans cesse la voie du bibliophile de tentations nouvelles et irrésistibles. Prosateurs et poëtes, chroniqueurs, historiens et conteurs, œuvres rarissimes ou livres classiques sont ainsi reproduits et habillés de neuf par les maîtres de l'art typographique.

Je voudrais passer en revue quelques-uns de ces derniers ouvrages publiés dans l'intention expresse d'exciter la convoitise du bibliophile. Ils sont de nature tellement diverse qu'il n'y a d'autre moyen d'établir entre eux un certain classement que de suivre l'ordre chronologique.

La plus grande partie appartient au XVI[e] siècle. Mais avant de les aborder, et en guise d'introduction, signalons la dernière livraison parue du magnifique ouvrage sur la *Renaissance en France*, par M. Léon Palustre, avec illustrations de M. Sadoux. La troisième livraison de la *Renaissance* est consacrée au département de l'Aisne, dont les richesses artistiques étaient restées généralement ignorées jusqu'à nos jours. On répétait volontiers, après M. Vitet, dont la haute compétence semblait une garantie suffisante, qu'il n'y fallait rien chercher qui appartînt à cette brillante époque. Il suffit de parcourir du bout du pouce et du coin de l'œil cette livraison, avec ses belles eaux-fortes qui reproduisent divers fragments de la cathédrale et de Saint-Martin de Laon, les châteaux d'Anizy, de Cœuvres, de Fère-en-Tardenois, mais surtout les plus remarquables détails du château de Villers-Cotterets, où est demeurée visible la trace du séjour de François I[er] et de Henri II, pour voir à quel point cette assertion était hasardée. Il serait facile d'allonger la liste des édifices civils ou religieux où la plume de M. Palustre étudie l'art de la Renaissance avec une critique toujours judicieuse et une érudition qui ne se dément pas.

La *Renaissance en France* formera un véritable musée national. V. FOURNEL.

LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

Nous avons signalé, il y a quelque temps, l'apparition du grand ouvrage *la Renaissance en France* que publie M. Quantin. Il est de notre devoir d'y revenir aujourd'hui pour préciser toute l'importance qu'il doit avoir pour l'histoire de notre art national. C'est un devoir que nous remplissons avec le plus grand plaisir, vis-à-vis de l'auteur, M. Léon Palustre, dont la compétence et l'érudition en cette matière sont bien connues, vis-à-vis de l'éditeur hardi de tant de beaux ouvrages, M. Quantin. La *Renaissance en France*, est, en effet, jusqu'à présent, la plus grosse entreprise de celui-ci et, sans vouloir diminuer l'intérêt des autres, celle qui lui fait le plus d'honneur.

Voilà certes un beau titre et un vaste sujet : *la Renaissance en France*, c'est-à-dire tout ce magnifique mouvement artistique et civilisateur qui commence au règne de Charles VIII et finit avec les derniers Valois. Il était de nature à tenter l'ambition de M. Quantin. La tâche, quoiqu'il fût seulement question de l'architecture et des arts qui s'y rattachent intimement, comme la sculpture, la peinture sur verre, était énorme, périlleuse : il n'en a pas été effrayé. Les amis des arts peuvent s'en réjouir, ainsi que les amateurs de livres de luxe.

.... De la partie matérielle de cette publication vraiment monumentale nous n'avons que des éloges à faire. Elle est d'un goût simple et noble, d'un luxe solide et sans tapage, d'une richesse cossue, comme il convient à un tel sujet. Royal est le mot dont nous qualifierons un ouvrage où les eaux-fortes viennent ainsi, sur la grasse épaisseur d'un papier de hollande de grand format, en lettres, têtes de pages, culs-de-lampe, grandes et petites gravures, rehausser l'unité sévère d'un texte imprimé avec le plus grand soin en ce beau caractère antique qui est la marque de la maison Quantin. LOUIS GONSE.

LE *JOURNAL DES DÉBATS*

Depuis cinq ou six ans, la librairie rivalise de luxe et de goût. C'est à qui emploiera le plus beau papier et les caractères les plus élégants ; à qui s'adressera pour les illustrations aux peintres les plus célèbres, aux graveurs et aux aquafortistes les plus renommés ; à qui multipliera les planches, les vignettes, les lettres ornées, les fleurons, les culs-de-lampe ; à qui imaginera les reliures les plus riches ou les plus originales, afin de faire du livre un joyau monumental. Or, parmi ces merveilles de l'imprimerie et de la gravure, la *Renaissance en France* doit être classée au premier rang. Il est des in-folios d'un aspect plus magnifique, d'une illustration plus abondante. Il n'en ait pas qui ait ce caractère de belle sévérité, cette ornementation sobre et de haut goût. MM. Léon Palustre et Eugène Sadoux, les deux auteurs de ce beau livre ont dédaigné de faire appel aux nouveaux procédés de gravure chimique, l'héliogravure, la photogravure, la photoglyptie, la photochromie, qui envahissent maintenant la plupart des grands ouvrages à figures. La gravure sur bois elle-même, cet art auquel les Hans Burgmair, les Bernard Salomon, les Woeiriot, ont su donner une si mâle noblesse, n'a été employée dans la *Renaissance en France* que pour les lettres initiales, ornées et rubriquées. Les grandes planches, les vignettes, tout, jusqu'aux en-têtes et aux culs-de-lampe, est gravé à l'eau-forte, d'une pointe à la fois lumineuse et très fine. Ces deux qualités qui s'unissent rarement, étaient ici indispensables. Il fallait la lumière pour donner l'effet des reliefs et des perspectives des architectures, la finesse pour rendre tous les détails des sculptures et des motifs ornementaux. Chacun a sa tâche définie dans cette féconde collaboration. M. Eugène Sadoux s'est chargé de la gravure et y a pleinement réussi. M. Léon Palustre a fait, avec une critique sûre et une érudition étendue la description et l'histoire des édifices.

La Renaissance française méritait un tel livre. La Renaissance française ! quelles merveilles statuaires, quelles féeries architecturales évoque ce nom magique ! L'œuvre des Philibert Delorme, des Pierre Lescot, des Germain Pilon, des Jean Goujon, des Du Cerceau et de tant de maîtres inconnus, s'élève dans le souvenir en une admirable vision. Les palais, les châteaux, les vieilles maisons à fenêtres à croisillons et à lucarnes surélevées, les monuments funéraires, les hautes cheminées à cariatides, les escaliers extérieurs à balustrades ajourées, les statues des édifices, des monuments et des musées se groupent et s'étagent dans la pensée, formant un panorama sans fin..... H. HOUSSAYE.

LE *JOURNAL OFFICIEL*

M. A. Quantin, qui continue les glorieuses traditions de M. J. Claye, édite en ce moment un ouvrage remarquable à tous égards. Si nous attribuons tout d'abord le mérite de la publication à l'éditeur,

avant de parler des auteurs, c'est qu'en ouvrant la première livraison de la *Renaissance en France*, on ne peut s'empêcher d'admirer le goût et l'art du typographe. Avant de pénétrer l'esprit du livre, on jouit de sa forme, qui rappelle les plus purs modèles. On contemple avec une joie d'amateur le papier de l'in-folio, solide et bien en main, la jolie tache noire du caractère qui s'imprime également, sans accuser de faiblesse en aucun point, sans laisser voir aucune trace de foulage. Dans les lettres ornées, tirées mi-partie rouge et noir, le repérage est fait avec une certitude rare. Il n'est pas jusqu'aux marges qui ne constituent un régal pour des yeux de lecteur raffiné.

L'idée est excellente qui a fait choisir des aquafortistes pour illustrer l'ouvrage de M. Palustre : aussi bien l'eau-forte se prête-t-elle mieux qu'aucun autre procédé à la reproduction, à l'évocation des monuments anciens. Elle se rapproche bien plus de la peinture. Elle a sa palette aussi, et elle affirme, plus souverainement que la gravure régulière et académique le relief hardi des rinceaux sous les outrages du temps.

Le texte de ce splendide ouvrage mérite également l'attention des lettrés et des artistes. M. Palustre a pour lui des qualités précieuses : la netteté, la précision, la certitude que donne l'érudition bien comprise. C'est un guide sûr et fidèle que l'on peut suivre en toute confiance dans ce voyage à travers un passé charmant. Peut-être pourra-t-on regretter l'absence de poésie et d'enthousiasme chez cet esprit méthodique, qui classe et qui décrit minutieusement ce qu'il voit; mais l'imagination du lecteur, en présence des chaudes reproductions à l'eau-forte, suppléera facilement à cette petite lacune. Peut-être vaut-il mieux, d'ailleurs, pour la valeur de l'ouvrage, qu'il soit écrit par un esprit grave et réfléchi que par un esprit trop sujet aux entrainements de la pensée. Les poètes n'ont jamais été des historiens fidèles.

R. D.

LA *LIBERTÉ*

Notre époque a vraiment de jolies compensations aux tristesses qu'elle peut présenter. Avant de s'engager définitivement dans l'Avenir, il semble qu'on veuille fixer pour jamais les points restés obscurs dans le Passé, faire une étude définitive de chaque personnage célèbre, de chaque mouvement un peu intéressant, de chaque crise importante traversée par les générations qui nous ont précédés. Je pensais à ceci en feuilletant la première livraison de la *Renaissance en France*, que met en vente Quantin, l'éditeur-artiste auquel toute hardiesse réussit, et que chaque réussite encourage à oser davantage.

Quel mot plus prestigieux que ce mot de Renaissance, et cependant quelle évolution littéraire ou artistique moins connue dans ses origines multiples, dans ses développements divers, dans ses circonstances particulières? Avec son esprit ami du classement et de la méthode, le Français s'imagine volontiers la Renaissance comme un grand concert qui aurait commencé brusquement à un coup d'archet de François Ier. Avec son besoin d'exagérer toujours les mérites de l'étranger, le Français suppose encore que la Renaissance nous est venue toute faite d'Italie.

En réalité, sans diminuer le rôle que joue l'Italie dans ce mouvement de l'esprit humain, il faut reconnaître — ce qui paraît un paradoxe — que la Renaissance en France fut presque exclusivement française.

C'est une idée excellente et heureuse qu'a eue M. Quantin de diviser cette publication sur la Renaissance par provinces, d'y faire figurer même les provinces qui ne furent réunies à la France que longtemps après le XVIe siècle, mais qui déjà s'y rattachaient par tant de liens.

Dans le texte revivent les moindres détails de ces précieux souvenirs des temps disparus : édifices publics, sépultures, maisons particulières, que décoraient des rivaux des frères Columb, des artistes de génie dont on sait à peine le nom.

Le texte est de M. Léon Palustre, directeur de la Société française d'archéologie. L'auteur a fouillé toutes les archives provinciales pour y trouver des renseignements sur les artistes dont nous avons les œuvres sous les yeux; il arrache ces modestes travailleurs à leur obscurité et nous indique le plus souvent possible le payement parfois dérisoire de tant de chefs-d'œuvre.

Encore une fois, l'entreprise nouvelle est promise à un exceptionnel succès. Nous n'insisterons pas sur la perfection de chacun des éléments que comporte une semblable publication. Sous le rapport de la perfection artistique, l'éditeur de tant de raretés bibliographiques a fait depuis longtemps ses preuves.

LE *MONITEUR DES ARCHITECTES*

A proprement parler, la Révolution sauva les derniers restes de la Renaissance. Alexandre Lenoir, dont on ne célèbrera jamais assez le tact et le dévouement, leur offrit un refuge dans le jardin du couvent des Petits-Augustins, aujourd'hui l'école des Beaux-Arts.

C'est à faire un travail d'ensemble, lorsque nous ne possédons que quelques monographies, excellentes sans doute, et à réunir un grand nombre de documents peu connus, que trois hommes se sont dévoués : un archéologue, un dessinateur-graveur et un éditeur. Un tel livre sera pour la période de la Renaissance, ce qu'a été l'œuvre de Viollet-le-Duc, avec cette différence toutefois, que le *Dictionnaire du moyen âge* est beaucoup plus technique.

Nous venons de parcourir la 3e livraison du magnifique ouvrage dont la maison Quantin poursuit la publication et notre surprise n'a pas été moins grande que précédemment. C'est toujours la même critique judicieuse, le même luxe d'illustrations, la même exécution matérielle irréprochable. Sous nos yeux défile une série de monuments remarquables que l'on se fait un reproche de ne pas connaître depuis longtemps. Au premier rang nous citerons le château de Villers-Cotterets, que M. Palustre étudie avec un soin tout particulier. Cette belle demeure des rois François Ier et Henri II avait été trop négligée

jusqu'ici, et il était bien temps qu'elle reprît, dans l'admiration de tous, le rang auquel elle a droit. La chapelle est une œuvre d'une originalité ravissante qui peut, à l'occasion, inspirer les artistes, et quant à son merveilleux petit escalier, il mériterait à lui seul une longue monographie.....

FAURE-DUJARRIC.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

De nos jours on ne saurait écrire l'histoire sans s'appuyer sur des documents authentiques, et grâce à ceux que M. Palustre a su découvrir ou expliquer, une véritable révolution est en train de s'opérer dans l'idée que nous nous faisions du développement des arts de ce côté des Alpes. Si l'Italie y perd quelque peu, la France y gagne considérablement, et ce résultat n'a rien qui puisse nous être désagréable.....

La sixième livraison de la *Renaissance en France* est digne de ses devancières. Quant aux illustrations, elles ne laissent absolument rien à désirer. M. Sadoux est un maître auquel on n'en est plus à décerner des éloges. Quelques-unes de ses eaux-fortes sont de véritables chefs-d'œuvre qui seraient appelés à un immense succès, si jamais la vente en était permise séparément. Avec des teintes forcément uniformes, il arrive parfois à donner sensation de la couleur, ce qui est, on l'avouera, la dernière limite de la perfection.

Dans cette livraison, l'importante question de la peinture sur verre est traitée avec une abondance d'informations et une sûreté de critique remarquables. M. Palustre révèle enfin le nom de l'habile artiste qui a peint les célèbres grisailles représentant en quarante-deux compositions le gracieux mythe de l'Amour et Psyché.....

LA *RÉPUBLIQUE FRANÇAISE*

La livraison *Fontainebleau*, la cinquième partie de cette magnifique publication *la Renaissance en France*, est faite pour assurer le succès d'un ouvrage dont répondaient déjà la conscience critique et active de son rédacteur et de son illustrateur.

M. Eugène Sadoux y déploie de rares qualités de dessinateur et d'aquafortiste. On conçoit qu'alors qu'il faut répondre par le croquis aux recherches minutieuses du texte, nulle fantaisie pittoresque n'est admise. Mais trop de rigueur ferait ressembler la gravure à une épure d'architecte et n'évoquerait pas le charme coloré des originaux. La moyenne est donc affaire de tact. M. Sadoux en fait preuve autant dans les détails, qu'il a isolés pour en former des culs-de-lampe ou des têtes de chapitres, que dans des vues d'ensemble intérieures ou extérieures. La grande salle de bal, par exemple, dont tous les visiteurs du château de Fontainebleau ont admiré les nobles proportions et l'éclat, offrait des difficultés de tout genre : le jour entre par deux rangées opposées de cinq arcades; les caissons du plafond, disposés en gâteau de miel, offrent des reliefs hardis : les peintures répandues à profusion sur toutes les surfaces se présentent tantôt en plan et tantôt en perspective. Réduire ces masses d'architecture, en faire toucher le style, donner de l'unité à ces averses de lumière, à ces ombres tranchantes et à ces reflets, telle est la tâche que M. Sadoux a accomplie avec une science consommée des ressources de son art.

M. Léon Palustre rajeunit un historique déjà mal présenté plusieurs fois, en poursuivant, à l'aide de textes lus et commentés avec plus de soin, cette thèse que les Italiens appelés par François Ier ont fort peu participé à l'architecture, et ont particulièrement exécuté ou dirigé toute l'ornementation intérieure.

PH. BURTY.

LA *REVUE ARCHÉOLOGIQUE*

Nous croyons devoir signaler à nos lecteurs, comme se rapportant à une période de l'histoire qui confine au domaine ordinaire de l'archéologie, la belle publication que la maison A. Quantin a entreprise sous ce titre : *la Renaissance en France*, par Léon Palustre, directeur de la Société française d'archéologie.

Les trois livraisons déjà publiées comprennent la Flandre, l'Artois, la Picardie et une partie de l'Ile-de-France. M. Eugène Sadoux et ses collaborateurs ont reproduit les monuments qui y figurent avec un rare talent de dessin et de coloris. M. Léon Palustre les a commentés et expliqués avec la science et le goût dont il avait déjà donné tant de preuves. Il dit quelque part : « L'histoire des arts ne peut raisonnablement s'élaborer qu'en rattachant à leurs auteurs la plupart des œuvres qui sont en discussion. De cette manière seulement nos idées sortent du vague qui les enveloppait et la vie circule dans un corps trop longtemps inanimé. » Et il a réussi dans un grand nombre de cas à rectifier de fausses attributions et à éclairer ainsi l'histoire obscure ou embrouillée de beaucoup de monuments. Nous signalerons particulièrement ses recherches sur la cathédrale de Beauvais et sur les châteaux de Verneuil, de Chantilly, de Fère-en-Tardenois et de Villers-Cotterets. Si l'ouvrage se poursuit comme il est commencé, et nous n'avons aucune raison d'en douter, il sera lui-même un beau monument élevé à la gloire d'une des plus brillantes époques de notre art national.

F. RAVAISSON.

LA *REVUE DU MONDE CATHOLIQUE*

La maison A. Quantin vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa riche collection de chefs-d'œuvre typographiques, artistiques, historiques et littéraires. A côté des *Anciennes descriptions de Paris*, des *Petits Conteurs* et des *Petits Poètes du dix-huitième siècle* et sur la même ligne que *Hans Holbein* et le *Voyage illustré dans l'Amérique du Nord*, elle vient de placer au premier rang le magnifique ouvrage ayant pour titre : *la Renaissance en France*.

La Renaissance! Que de souvenirs glorieux se réveillent à ce mot! que de richesses artistiques cette époque n'a-t-elle pas semées sur tous les points de la France! du Nord au Midi, du levant au couchant, partout l'on rencontre les nobles vestiges et les imposantes ruines de cet âge de foi et de génie. La plupart de ceux qui les admirent en passant en ignorent l'origine et l'histoire. Or, c'est à faire revivre cette origine et cette histoire que s'attache l'importante publication dont il s'agit ici.

Chaque livraison retracera l'historique des principaux monuments et édifices de cette époque et sera pour l'artiste et l'observateur un guide sûr à travers les provinces et les départements qui ont conservé la marque des maîtres d'alors et le cachet de l'architecture de ce temps. Ces livraisons, publiées sous l'habile direction de M. Léon Palustre, ne peuvent manquer de provoquer l'attention des amateurs et des artistes et leur réunion formera une des œuvres les plus importantes et les plus soignées qui existent. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle ne laissera rien à désirer sous le rapport du fini, de l'exécution typographique et de la beauté des dessins et des eaux-fortes. La maison Quantin a passé par là. C'est tout dire.

E. CHARLES.

LE *SIÈCLE*

La *Renaissance en France :* sous ce titre plein de promesses, un homme de goût et de science, bien connu dans le monde de l'archéologie et des beaux-arts, M. Léon Palustre, a eu l'audacieuse pensée de réunir province par province, ou plutôt département par département, presque tous les monuments que la Renaissance a vus s'élever sur le sol français, d'écrire leur histoire et de reproduire leurs plus beaux chefs-d'œuvre par l'eau-forte. Pour réunir les matériaux de cette œuvre immense, M. Palustre n'a épargné aucun effort. Il n'a point redouté de parcourir toute la France, de visiter toutes les pièces dont il avait à parler, de vérifier sur place toutes les informations que lui avaient léguées ses prédécesseurs. On connaît l'excellent livre de M. Léon de Laborde sur la Renaissance à la cour de France. Malgré son incontestable valeur, cet ouvrage, qui est assurément un des meilleurs que nous possédions sur cette période de notre histoire artistisque, n'approche par aucun côté de l'œuvre gigantesque entreprise par M. Palustre. Jusqu'ici on n'a guère possédé que de très belles monographies sur tel ou tel château, sur les fontaines ou les statues de l'époque, sur les armes ou sur les bijoux, on n'a pas encore eu de travail d'ensemble. C'est à combler cette lacune que l'auteur de la *Renaissance en France* s'est attaché, et si nous en jugeons par la première livraison que nous avons sous les yeux, il a admirablement réussi.

Il n'y a aucune critique à adresser à cette splendide publication, dont le format in-folio, le papier luxueux, les marges opulentes et les belles gravures constituent un véritable monument artistique élevé à la gloire de la Renaissance. En lisant ce bel ouvrage, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'érudition et au patriotisme de M. Palustre, et l'on constate une fois de plus que M. Quantin est toujours digne de la grande réputation qu'il a su conquérir comme imprimeur.

LE *XIXe SIÈCLE*

Puisque j'en suis à ces beaux livres qu'on regarde autant qu'on les lit et qu'on place aussi volontiers sur la table du salon que dans les rayons de la bibliothèque, je dois signaler l'entreprise immense de M. Léon Palustre, qui nous donne une histoire architecturale de la Renaissance en France, province par province. C'est avec bonheur que je vois ce monument élevé à la gloire de la Renaissance. J'ai une vieille haine contre le gothique, contre l'ogive ennemie du jour, contre les forêts de pierre que le soleil ne pénètre pas et que la raison n'ordonne jamais. Haine de Latin contre les « barbares », qui ne va pas, certes, jusqu'à vouloir qu'on démolisse nos cathédrales, qui ne veut pas surtout qu'on les déshonore par des réparations baroques comme on l'a fait trop souvent jusqu'à nos jours, mais qui ne souffre pas volontiers qu'on les imite. La Renaissance a trouvé le vrai style de la pensée moderne, dans un art humain, tempéré, élégant, ne visant pas trop haut, ne se perdant pas dans le rêve et embellissant la réalité.

Les monuments nous sont restitués dans de belles gravures à l'eau-forte, procédé excellent pour les planches d'architecture, qui concilie à la fois la précision nécessaire du détail et l'effet de l'ensemble. L'ouvrage de M. L. Palustre me paraît bien venu, à son heure, dans un moment où la curiosité est très éveillée sur nos richesses nationales, et où chaque province veut avoir son livre d'or.

HENRY FOUQUIER.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Administration du LIVRE
7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

GUIDES JOANNE

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

DE LA LOIRE A LA GIRONDE

POITOU ET SAINTONGE

Un vol. in-16, avec 3 cartes et 5 plans, cartonné en percaline gaufrée

Prix : 7 fr. 50

AUTRES GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE

- Paris illustré............ 15 fr.
- Environs de Paris illustrés. 10 fr.
- Jura et Alpes françaises.. 15 fr.
- Provence.............. 7 fr. 50
- Corse...................... 5 fr.
- Auvergne, Morvan, Velay, Cévennes.................. 10 fr.
- La Loire........... 7 fr. 50
- Pyrénées.................. 15 fr.
- Gascogne et Languedoc. 7 fr. 50
- Bretagne................. 10 fr.
- Normandie................ 12 fr.
- Nord..................... 9 fr.
- Vosges et Ardennes (En réimpression).

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.